Fiction

Du bizarre au merveilleux, la transition est insensible et le lecteur se trouvera en plein fantastique avant qu'il se soit aperçu que le monde est loin derrière lui.
Prosper MÉRIMÉE. (*Essai sur Nicolas Gogol.*)

Publication mensuelle paraissant le 10 de chaque mois

ÉDITION FRANÇAISE DE « THE MAGAZINE OF FANTASY AND SCIENCE FICTION »

NOUVELLES

VERTES PENSÉES...	*par John Collier*	3
LES DEUX MASQUES DE CIRE	*par Claude Farrère (de l'Académie Française)*	18
UN PETIT ORACLE DE RIEN DU TOUT	*par Doris P. Buck*	22
LA CHAÎNE ET LE COLLIER	*par Catherine Cliff*	38
MARS EST À NOUS !	*par Alfred Coppel*	43
VOYAGE-SURPRISE	*par Mildred Clingerman*	55
LA GRÈVE DES OISEAUX	*par Elisabeth Sanxay Holding*	62
LE LABYRINTHE DE LYSENKO	*par David Grinnell*	86
LE TEMPS PERDU	*par Jean-Claude Dumoulin*	97
SIMON FLAGG ET LE DIABLE	*par Arthur Porges*	106

CHRONIQUES

Revue des Livres :

ICI, ON DÉSINTÈGRE ! *par J. Bergier, I. B. Maslowski et A. Dorémieux*

Revue des Films :

L'ÉCRAN A QUATRE DIMENSIONS *par F. Hoda*

Présentation et commentaires de Jacques BERGIER et M. RENAULT

3e Année. — N° 19. **Juin 1955.**

Editions OPTA, 96, *rue de la Victoire, Paris* (9e).
Tél. : TRI. 16-31 — C.C.P. Editions OPTA Paris 1848-38.

Administrateur Gérant : Maurice RENAULT.
La publication des récits contenus dans ce numéro est faite avec l'accord de Fantasy House, Inc. New-York N. Y. (U.S.A.).

Le numéro : France 100 *frs; Belgique* 17 *fr.* 50; *Suisse* 1 *fr.* 50.
ABONNEMENTS (6 mois) : *France et Colonies* 550 *frs.* (*Recommandé* 700 *frs.*)
(1 an) : — — 1.080 *frs.* (*Recommandé* 1.380 *frs.*)

Vertes pensées...

(*Green thoughts*)

par JOHN COLLIER

Nous sommes extrêmement heureux de pouvoir enregistrer à notre sommaire le nom de John Collier, qui est un des plus originaux et des plus surprenants auteurs de nouvelles fantastiques de l'actuelle littérature anglo-saxonne. Malgré l'étendue de sa réputation en Angleterre et aux U. S. A., Collier n'est connu dans notre pays que d'un cénacle d'initiés — ceux-là précisément qui ont su acheter les yeux fermés son unique recueil traduit — et nous avons souvent même rencontré, parmi les amateurs du genre, des lecteurs qui ignoraient jusqu'à son nom. Nous souhaitons, si c'est votre cas, que la nouvelle publiée par nous vous incite à le découvrir et à acheter cet ouvrage, « Un rien de muscade », *édité par Hachette en* 1949 *et passé inaperçu (comme de juste!) du grand public.*

John Collier est né à Londres en 1901. *Il se fit d'abord connaître comme poète ; dès l'âge de dix-neuf ans, en effet, il commença à écrire des vers, et il en avait vingt quand parurent les premiers de ceux-ci. En* 1922, *il remporta d'ailleurs un prix de poésie. Ce n'est ensuite qu'en* 1930 *que fut publié son premier roman, fantastique et satirique, dont le double titre est tout un programme :* « His monkey wife » or « Married to a chimp » (« Sa guenon de femme » *ou* « Mariage avec un chimpanzé ») (1). *Ce roman eut des ennuis avec la censure anglaise, ceci entre parenthèses. L'année suivante, Collier donne* « Gemini », *un recueil de poèmes. Puis il édite un magazine de poésie, tout en commençant à écrire les nouvelles fantastiques qui firent en grande partie sa gloire, surtout en Amérique. Les premières éditions de plusieurs de ses livres avant la guerre furent cependant des tirages privés et limités. C'est à cette époque aussi qu'il écrit* « Full circle », *roman d'anticipation extraordinaire qui décrit l'Angleterre en* 1995, *détruite par la guerre, avec la civilisation ruinée et la population revenue à un état de sauvagerie primitive. Enfin, il est également l'auteur d'une Histoire de l'Angleterre après la première guerre mondiale.*

Depuis 1942, *John Collier est fixé aux Etats-Unis, en Californie, où sa charmante (troisième) épouse est mieux connue sous le nom d'Esther Carlson, grâce à des contes dont l'humour et la verve ne vont pas sans évoquer les siens* (2). *Il écrit encore des poèmes de temps à autre, mais la plus grande partie de sa production (quand le cinéma, qui l'a*

---

(1) Le livre fut édité en France il y a quelque vingt ans, chez Stock, sous le titre « *La guenon* ». Il est depuis longtemps épuisé.

(2) Vous avez pu en lire quelques-uns dans « *Fiction* » : « *In... terre communications* » : n° 5 ; « *Le double et sa moitié* » : n° 7 ; « *Quelque chose de plus que les autres* » : n° 14.

annexé, lui en laisse le temps) est réservée aux nouvelles. Les recueils qui rassemblent ces dernières sont des best-sellers *et l'un des plus récents,* « Fancies and goodnights », *reçut en* 1951 *l'Edgar annuel des* « Mystery Writers of America », *qui est la plus haute distinction en matière de littérature policière (en effet, chez Collier, sujets fantastiques et criminels se mêlent étroitement).*

La manière de ses histoires joint curieusement la fantaisie à la cruauté. Marc Chadourne, son traducteur, l'a parfaitement définie en écrivant, dans sa préface à « Un rien de muscade » : « Il y aurait paradoxe à dire que ce sont des histoires drôles. Ce sont de drôles d'histoires dont l'étrangeté, parfois réminiscente des contes fantastiques d'Edgar Poe, garde cependant racine en terre par une sorte de rustique humour qui, aux yeux des critiques américains, devrait les apparenter beaucoup plus à Mark Twain qu'à Edgar Allan. Le goût du macabre, un certain funambulisme et la gaillarde pointe de sadisme qui perce dans tel ou tel de ces contes, ne manqueront pas de réveiller le vieux diable qui dort dans les cœurs baudelairiens. Vieux dandy que les Anglo-Saxons s'entendent à merveille à tirer par la queue... »

On remplirait en effet des volumes avec les seules histoires de Collier consacrées au diable. Chadourne souligne que « leur verdeur, à l'occasion leur paysannerie, leur insouciante fantaisie, leur touche légère de salacité méphistophélique » *les apparentent à d'authentiques fabliaux.*

« Vertes pensées... » *cependant ne compte pas parmi celles-ci. Parue en* 1931, *cette nouvelle fut reprise en* 1943 *dans* « The touch of nutmeg », *qui est l'original de* « Un rien de muscade ». *C'est à notre sens une des plus remarquables du recueil. A la limite de l'effrayant et du bouffon, elle montre le don que possède Collier de vous faire frissonner sans avoir l'air de se prendre au sérieux. Nous pensons qu'elle vous fera souscrire à l'opinion du critique américain Clifton Fadiman, qui a dit qu'une collection d'histoires de Collier est « une des choses dont ce triste monde a le plus besoin ».*



Abolissant tout ce qui se fait
Pour une verte pensée, dans une ombre verte.
MARVELL

CETTE orchidée avait été envoyée à Mr. Mannering avec les bagages d'un ami qui avait trouvé, au cours d'une expédition lointaine, une mort mystérieuse et solitaire. A moins qu'il ne l'eût achetée à la fin de quelque enchère, dans un lot d'objets divers. Je ne me rappelle plus au juste par laquelle de ces deux voies elle vint entre ses mains, mais ce fut certainement l'une ou l'autre ; en tout cas, même dans son état

de sèche, brune et dormante racine, cette orchidée avait une certaine qualité sinistre.

Avec ses saillies bossues et déjetées, elle avait l'air d'une main rigide bien qu'agrippée, hideusement nouée, ou d'une figure menaçante, aux barbes grotesques. Comment eût-on pu savoir quelle sorte d'orchidée c'était là?

Mr. Mannering ne le savait pas. Il ne lisait que des catalogues et des livres sur les engrais. Il dépaqueta la nouvelle acquisition avec une sollicitude déjà passablement absurde envers une orchidée ou une primevère, en ce XX[e] siècle, mais absolument idiote, téméraire, maudite, dans le cas d'une orchidée venue de telle manière, et dotée d'une telle apparence. Avec sa stupidité coutumière, il la planta immédiatement dans ce qu'il appelait sa « chambre d'observation », une serre bâtie contre le mur exposé au midi de sa rouge et basse demeure. Il plaçait toujours là les acquisitions les plus intéressantes qui venaient s'ajouter à sa collection et, en particulier, les plantes faibles et maladives, car il y avait dans le mur de son cabinet une porte vitrée par laquelle il pouvait voir dans cette serre, de telle sorte que les plantes faibles et maladives ne pussent passer par aucune crise sans que, immédiatement averti, il pût leur donner ses tendres soins.

Cette plante, cependant, se montrait assez robuste. Aux extrémités de ses épais et filandreux rejets, elle ouvrait des bouquets de feuilles à la sombre luisance, et bientôt elle se déploya dans toutes les directions, usurpant tant d'espace que d'abord une, puis une autre, puis toutes ses voisines durent être déménagées vers une autre serre, au bout du jardin.

« C'était, » disait cousine Jeanne, « une vraie vigne de houblon. » Aux extrémités des rejets, juste avant les feuilles, des groupes de vrilles étaient disposées, qui pendaient sans aucun usage apparent. Mr. Mannering pensait que c'étaient là probablement des vestiges d'organes, héritage de quelque période où la plante avait été grimpante. Mais à quelle époque les vrilles d'un ex-grimpant avaient-elles été aussi épaisses et aussi fortes ?

Après pas mal de temps, des groupes de petits boutons apparurent çà et là, parmi l'extravagant feuillage. Bientôt, ils s'ouvrirent en fleurs menues, misérables petites choses qui ressemblaient à des têtes de mouches. Sur n'importe quelle orchidée d'importance, on s'attend naturellement à une large, extravagante, sinistre floraison — anémone de mer, lanterne chinoise ou bâillement d'hippopotame. S'agirait-il même d'une orchidée non classée, j'estime qu'on est en droit de réclamer à tout le moins un parfum maladif et accablant.

Mr. Mannering ne s'en souciait pas le moins du monde. A la vérité, en dehors de son bonheur d'être le découvreur et le parrain d'une nouvelle espèce d'orchidée, il n'accordait qu'un intérêt scientifique modéré au fait que les chétives fleurettes ressemblassent à ce point à des têtes de mouches. Etait-ce pour attirer d'autres mouches comme nourriture et comme engrais? Mais alors, pourquoi copier simplement leur tête?

Ce fut quelques jours plus tard que Tib, le chat de cousine Jeanne,

disparut. Ce fut un grand coup pour cousine Jeanne, mais, dans l'arrière-fond de son cœur, Mr. Mannering n'en était pas autrement chagriné. Il n'avait pas de tendresse particulière pour ce chat, étant donné qu'il ne pouvait ouvrir le plus petit volet du toit de verre, pour la ventilation, sans que l'animal vînt se faufiler au travers pour jouir de la chaleur, brisant ainsi maintes pousses tendres. Mais la pauvre cousine Jeanne ne s'était pas lamentée deux jours que survint un événement, qui accapara l'esprit de Mr. Mannering au point de lui enlever toute possibilité de compatir à son affliction, ou même de lui adresser au petit déjeuner de bonasses et hypocrites questions sur le chat perdu.

Sur l'orchidée, apparut un singulier nouveau bouton. Il était de toute évidence qu'il y aurait sur cette plante deux espèces de fleurs complètement différentes, ainsi qu'il arrive quelquefois dans des domaines non moins fantastiques du règne végétal, et que la fleur nouvelle serait tout à fait dissemblable, en taille et en structure, des premières. Elle devint en fait de plus en plus grosse, jusqu'à être de la taille d'un poing.

Ce fut juste alors, au moment le plus inopportun qui pût être, qu'une affaire de la plus déplaisante, de la plus désolante nature, obligea Mr. Mannering à se rendre en ville. Il s'agissait de son mauvais sujet de neveu, qui se trouvait de nouveau en difficultés, cette fois si profondes et si déshonorantes qu'il fallut toute la générosité de Mr. Mannering et aussi toute son influence pour en tirer l'indigne jeune homme.

En vérité, aussitôt qu'il vit l'état des choses, il dit au prodigue que c'était sans rémission la dernière fois qu'il pouvait attendre son assistance, que ses vices et son ingratitude avaient, depuis longtemps, annulé toute affection entre eux, et qu'il ne devait qu'à la mémoire de sa mère cette dernière aide, son oncle ayant depuis longtemps abandonné tout espoir en son repentir ou sa réforme. En outre, il écrivit à cousine Jeanne, pour soulager son cœur, lui faire part de toute l'affaire, et il ajoutait qu'il ne restait plus qu'à rompre définitivement avec ce jeune homme.

Quand il revint chez lui, à Torquay, cousine Jeanne avait disparu. Situation extrêmement ennuyeuse. Leur seule domestique était une cuisinière non seulement très vieille, mais très bête et très sourde. Elle souffrait, en outre, d'une obsession due au fait que, pendant nombre d'années, Mr. Mannering n'avait eu avec elle aucune conversation où il ne lui remît en tête qu'elle devait toujours, quoi qu'il lui arrivât, maintenir le grand fourneau de la cuisine à un certain degré d'activité ; car ce fourneau, en plus de l'eau chaude dont il alimentait la maison, chauffait les tuyaux de la chambre d'observation à laquelle le jardinier journalier, chargé de l'autre serre, n'avait pas accès. Elle en était venue à regarder ses fonctions de chauffeur comme sa principale raison d'être, et il était difficile de faire entrer, dans sa sourde oreille, aucune question que sa stupidité et son obsession ne transformassent en une enquête sur le fourneau — ce qui fut, comme de juste, le cas, lorsque Mr. Mannering s'adressa à elle.

Tout ce qu'il put démêler fut ce qu'elle avait décrété de son propre chef, à première vue : que la cousine était introuvable depuis trois jours,

qu'elle était partie sans dire un mot. La perplexité et l'ennui de Mr. Mannering furent grands. Mais, en homme méthodique, il pensa que le mieux était de différer les recherches, jusqu'à ce qu'il se fût un peu rafraîchi après ce long et fatigant voyage.

Il avait eu besoin de toutes ses ressources d'énergie pour extraire une information utile de la vieille cuisinière... D'ailleurs, il devait y avoir un billet laissé quelque part. Il était tout naturel qu'avant d'aller à sa chambre, Mr. Mannering donnât un coup d'œil dans la serre, juste pour s'assurer que la merveilleuse orchidée n'avait pas souffert durant l'absence inconsidérée de cousine Jeanne. A peine eut-il ouvert la porte que ses yeux tombèrent sur le bouton. Ayant considérablement changé de forme, celui-ci avait crû en taille jusqu'à la grosseur d'une tête humaine. Il n'est pas exagéré de dire que Mr. Mannering en demeura comme enraciné sur place, les yeux fixés sur ce merveilleux bouton, pendant au moins cinq bonnes minutes.

Mais, vous demanderez-vous, comment ne vit-il pas *la robe* sur le plancher? En fait (c'est un point délicat) il n'y avait *pas* de robe sur le plancher. Cousine Jeanne — bien qu'elle fût parfaitement respectable à tous égards, bien entendu, bien qu'elle eût largement passé la quarantaine — cousine Jeanne mettait en pratique les idées les plus modernes sur la double culture de l'âme et du corps : suédoise, allemande, néo-grecque et tout et tout... Et la chambre de l'orchidée était le plus chaud endroit disponible. Mais je dois procéder selon l'ordre des événements.

Mr. Mannering détourna les yeux de ce formidable bouton et décida qu'il était temps d'appliquer son attention aux grises exigences de la vie quotidienne. Cependant, bien que son corps gravît consciencieusement les escaliers, l'adoration de la plante emplissait toujours son cœur, son âme et son esprit. Bien qu'il eût poussé la philosophie jusqu'à l'insensibilité à l'égard de la misérable petitesse des premières fleurs, à présent il se sentait comblé par l'énormité du nouveau bouton ; nous l'eussions été, vous ou moi. Mr. Mannering était en proie aux visions les plus exaltées de l'efflorescence du chéri de son cœur, de son filleul végétal. Ce serait, de loin, le plus volumineux des boutons connus, complexe comme un rêve, ou peut-être étonnamment simple. Il s'ouvrirait comme une danseuse, ou comme le soleil levant. Peut-être était-il en train de s'ouvrir au même instant! N'y pouvant plus tenir, Mr. Mannering émergea des vapeurs du bain et, s'enveloppant de son peignoir, se hâta de descendre à la serre, trouvant à peine le temps de se sécher, encore qu'il fût sujet aux rhumes.

Le bouton ne s'était pas encore ouvert : il reculait toujours sa tête sans fêlures, au milieu du feuillage charnu et chatoyant, et Mr. Mannering vit alors ce à quoi il n'avait pas prêté attention auparavant : la croissance, en vérité exubérante, du feuillage. Il réalisa alors tout d'un coup, avec stupeur, que cet énorme bouton n'était pas *le même* que celui apparu à la veille de son départ. La place de ce dernier se trouvait bien plus bas sur la plante. Mais alors où était-il donc? En son extension, la nouvelle poussée du feuillage le lui cachait. Il fit quelques pas à sa recherche et le découvrit, déjà éclos.

En considérant cette éclosion, son étonnement devint de la stupéfaction, de la pétrification, pourrait-on dire ; car ce fut un fait que Mr. Mannering, les yeux fixés sur la fleur, resta cloué sur place, pendant plus de quinze bonne minutes.

Cette fleur était l'exacte réplique de la tête du chat perdu. La similitude était si exacte, si vivante, que le premier mouvement de Mr. Mannering, passé les quinze bonnes minutes, fut de saisir son peignoir de bain, pour le refermer sur lui, car c'était un homme pudique, et le chat, bien qu'acheté non en tant que matou, avait montré qu'il était tout l'opposé. Je précise ce détail pour montrer combien ce caractère d'esprit, de *présence* — appelez cela comme vous voudrez — se manifestait sur cette florale figure de chat. Mais, en dépit du geste qu'il avait fait pour enrouler son peignoir de bain, il était trop tard. Il ne pouvait plus bouger ; le luxuriant feuillage s'était imperceptiblement resserré, les vrilles, par trop légèrement ignorées, l'environnaient de toutes parts. Quelques faibles cris et, s'abîmant au ras du sol, le Mr. Mannering de la vie ordinaire sortait, par le trépas, de cette histoire.

*
* *

Cependant Mr. Mannering s'enfonçait dans un coma, une insensibilité si profonde, qu'une noire éternité s'écoula avant que de premiers vagues éléments de conscience se rassemblassent dans son cerveau. En effet, à partir de ce cerveau se formait le centre d'un nouveau bouton en gestation. A la vérité, il fallut deux ou trois jours avant que cette masse de matière organique, d'abord presque informe, eût atteint une maturité suffisante pour être appelée Mr. Mannering.

A l'esprit confusément en travail à l'intérieur du bouton, ces jours, qui s'écoulèrent assez vite au milieu d'une certaine sensibilité, douce et plutôt agréable, aux excitations du monde extérieur, semblaient résumer l'entière évolution de nos espèces, à travers des ères innombrables. Un processus analogue aux mutations de l'embryon était en train de s'accomplir. Enfin, l'entité qui se trouvait ainsi entraînée dans une vue absurdement raccourcie des époques arriva, au ralenti, à la surface. Elle devint reconnaissable. Les sept âges de Mr. Mannering se déroulèrent, pour ainsi dire, en une série de premiers plans, comme dans un film documentaire ; sa conscience se fixa et s'éclaircit : le bouton était mûr, prêt à s'ouvrir. A ce point, je crois, l'état d'esprit de Mr. Mannering était exactement celui d'un opéré qui, s'éveillant de l'anesthésique et, en lutte encore avec de vagues rêves, demande plaintivement : « Où suis-je? ». C'est alors que le bouton s'ouvrit, et qu'il sut.

Là, se trouvait la serre. Mais vue sous un angle inaccoutumé. Là, à travers la porte de verre, son cabinet. Là, sous lui, la tête du chat et là — là, à côté de lui ... cousine Jeanne. Il ne pouvait dire un mot. Elle non plus. Peut-être était-ce aussi bien. En fin de compte, il aurait été forcé d'admettre qu'elle avait eu raison dans leurs discussions de longue date ;

elle avait toujours maintenu que rien de bon ne sortirait de sa prédilection pour ces « fleurs hors nature ».

Il faut reconnaître que Mr. Mannering ne fut pas, de prime abord, bouleversé par cette extraordinaire évasion hors de sa vie ordinaire. Ceci, je crois, parce qu'il s'intéressait non seulement aux conséquences privées et personnelles, mais aussi aux aspects plus larges et plus généraux — biologiques, pourrait-on dire — de sa métamorphose. Pour le reste, simplement parce qu'il était désormais un végétal, il répondait par des réactions végétales. L'impossibilité de se mouvoir, par exemple, ne le troublait pas le moins du monde, pas plus que l'absence de corps et de membres. La cessation de ce flux de thé et de tranches de bacon, de biscuits et de verres de lait, de côtelettes du déjeuner et ainsi de suite, qui s'était écoulé par sa bouche pendant cinquante ans, mais qui à présent s'était inversé en une continue, suave, à peine perceptible alimentation par le bas, ne lui causait non plus aucune sorte de dérangement. En conséquence, toute la puissante influence du physique sur le mental l'inclinait à la tranquillité. Mais le physique n'est pas tout. Bien que n'étant plus un homme, il était toujours Mr. Mannering, et de cette anomalie, aussitôt que son intérêt scientifique eut baissé, naquit une foule d'élancements douloureux, d'origine, pour la plupart, subjective.

Il était tourmenté, par exemple, par la pensée qu'il n'aurait plus, désormais, aucune chance de donner son nom à son orchidée ou d'écrire un article à son sujet. Pis encore, grandissait dans son esprit la certitude abominable que, aussitôt sa pitoyable condition découverte, ce serait lui qui serait nommé et classifié, lui qui fournirait le sujet d'un article et sans doute même de commentaires et de critiques dans la presse. Comme tous les collectionneurs d'orchidées, il était excessivement timide et sensitif, et sa présente situation, tout naturellement, exagérait ce dernier caractère au point que la simple idée de telles attentions le recroquevillait presque mortellement. Pire encore était la crainte d'être transplanté, produit en quelque endroit inconnu — public, peut-être — exposé aux courants d'air. Être arraché... horreur !

Un frisson violent propagea sa pulsation à travers le lourd feuillage épandu bien au-delà du fragment de la plante qui était Mr. Mannering. Il s'éveilla à la conscience de distantes et fantomatiques sensations situées dans la tige, en bas, et dans certaines touffes de fleurs qui en jaillissaient, réminiscences en quelque sorte d'épine dorsale, de cœur et de membres. Il se sentait tout à fait dryade.

En dépit de tout cela, cependant, le soleil était très plaisant ; une riche odeur de terre chaude et épicée remplissait la serre. D'un dispositif spécial des tuyaux d'eau, un petit jet de vapeur chaude s'infiltrait dans l'air. Mr. Mannering commença à s'abandonner à un sentiment de laisser-aller.

Ce fut juste alors que, dans un coin du toit de verre, près du ventilateur, il entendit un bourdonnement persistant. Ce bruit, d'abord irrité, se changea bientôt en un son plus complaisant : une abeille avait réussi à

s'ouvrir un chemin, après quelques difficultés, à travers l'une des menues fissures de la carcasse métallique. La visiteuse se laissa dériver de plus en plus bas, dans l'air calme et vert, comme aux profondeurs d'un monde liquide, puis vint se poser sur l'un des pétales qui étaient les sourcils de Mr. Mannering.

De là, elle commença à explorer un trait après l'autre et s'établit enfin lourdement sur la lèvre inférieure qui fléchit sous son poids, ce qui lui permit de se traîner jusqu'à l'intérieur de la bouche de Mr. Mannering. C'était là, comme de bien entendu, un ébranlement considérable ; mais, dans l'ensemble, la sensation n'était ni aussi alarmante ni aussi déplaisante qu'on aurait pu croire. Si étrange, en vérité, que cela puisse paraître, le mot approprié pour cette sensation semblait être celui de rafraîchissement. Mais Mr. Mannering cessa bientôt ses jeux endormants à la recherche du mot juste quand il vit l'abeille, renvolée, se poser, après un ou deux cercles paresseux, directement sur la lèvre *vierge* de cousine Jeanne. Avec la sinistre rapidité de l'éclair, un élémentaire principe botanique se fit jour à travers l'esprit de l'infortuné cousin !

Cousine Jeanne se rendait compte aussi de ce qui lui arrivait ; quoique étant le produit d'une génération plus ancienne, elle aurait pu demeurer encore dans une bienheureuse ignorance si Mr. Mannering — vaniteux bavard ! prosélyte imbécile ! — n'avait, des années durant, essayé de lui inculquer des rudiments de botanique. Quels reproches il s'adressait à présent, le misérable ! Il voyait deux touffes de feuilles, juste sous la fleur, trembler et s'agiter, se soulever péniblement à la ressemblance de deux mains opposant une protestation effarouchée. Il vit les doux et symétriques pétales de la figure se froncer, s'empourprer de rage et de honte, puis pâlir comme un gardénia malade d'épouvante et d'horreur. Mais que pouvait-il faire? Toute la rectitude implantée en lui par une scrupuleuse éducation, tout l'esprit chevaleresque propre à un collectionneur d'orchidées, se mirent à bouillir sous le calme paralytique de son extérieur. Il entra positivement en travail pour activer les muscles de son visage, pour assumer une expression de chagrin, de contrition virile, d'impuissance en face du destin, de désir de faire toutes les réparations nécessaires, imbu en même temps d'une lueur de vague mais rassurant optimisme. Vain effort. Quand il en eut renforcé la tension, au point que ses nerfs semblaient prêts à se rompre, le seul mouvement qu'il pût produire fut un clignement vulgaire de sa paupière gauche... Le pire de tout !

Cet incident éveilla complètement Mr. Mannering de sa léthargie végétale. Il entra en révolte contre les limitations de la forme dans laquelle il se trouvait ainsi fondu sans cesser de demeurer humain. N'était-il point encore homme par le cœur? Avec des espoirs, des idéaux, des aspirations d'homme... et une capacité de souffrance inaltérée?

Quand vint le crépuscule, quand les opulentes et lugubres formes de la grande plante se fondirent en apparences plus puissamment suggestives que sa brillante luxuriance de midi, quand une atmosphère de

forêt tropicale emplit la maison de l'orchidée comme un rêve d'exil ou une nostalgie de saxophone, quand les moustaches du chat s'infléchirent et que les yeux de la cousine Jeanne se fermèrent à leur tour avec lenteur, l'infortuné demeura éveillé et les yeux grands ouverts à scruter les ombres qui affluaient.

Tout à coup, l'électricité s'alluma dans le cabinet. Deux hommes pénétraient dans la pièce : l'un était son avocat, l'autre, son neveu.

— « Ceci est son cabinet, comme vous le savez, bien entendu, » disait le mauvais sujet. « Il n'y a rien. J'ai regardé partout, quand je suis venu, mercredi. »

« Eh bien, » disait l'avocat, « c'est vraiment une étrange affaire, un mystère complet. » Il avait évidemment dit cela plus d'une fois ; ils avaient dû discuter le cas dans une autre pièce.

« Eh bien ! Il ne nous reste plus à espérer que les choses prendront un tour favorable. En attendant, dans ces conditions, il vaudrait peut-être mieux que, en qualité de plus proche parent, vous preniez sur place charge des intérêts de la succession éventuelle. »

Ceci dit, l'avocat fit demi-tour, prêt à partir. Et Mr. Mannering vit un malicieux sourire épanouir la figure du jeune homme. Le malaise qui l'avait saisi à la vue de son neveu s'intensifia de crainte à ce sourire.

Quand il eut raccompagné l'avocat, le neveu rentra dans le cabinet et regarda autour de lui, avec une vive et sinistre satisfaction ; puis il esquissa une cabriole devant la cheminée. Mr. Mannering pensa n'avoir jamais rien vu d'aussi diabolique que cette expression solitaire de l'allégresse d'une venimeuse nature, à la perspective de se donner libre cours — ici même, en ce lieu d'où elle avait été exclue. Que ce mesquin triomphe paraissait vulgaire, ainsi surpris ! Quelle dégoûtante petite haine, quelle effrayante rancœur et dureté d'âme ! Il se souvint tout à coup que son neveu s'était distingué, au cours de sa repoussante enfance, par sa cruauté envers les mouches, dont il arrachait les ailes, et sa barbarie envers les chats. Une sorte de rosée aurait pu être remarquée sur le front du brave homme. Il lui semblait que son neveu n'avait qu'à regarder de ce côté pour que tout fût découvert ; bien que, il put s'en souvenir, il fût impossible de voir, de la chambre allumée, dans les ténèbres de la serre.

Sur la cheminée se trouvait une grande photo, sans cadre, de Mr. Mannering. Le neveu ne tarda pas à la découvrir et s'avança vers elle avec un ricanement triomphant et insolent. « Alors, quoi vieux pharisien? » dit-il. « Parti faire un petit tour à Brighton, eh? sacrédié ! J'espère que vous n'en reviendrez pas. Vous vous êtes laissé choir du haut de la falaise ou ramasser par la vague. En tout cas, je vais battre le fer tant qu'il est chaud. Ah ! vieux rapiat que vous êtes. » Et il étendait une main dont le pouce repliait le majeur pour une chiquenaude, qui, lâchée, vint taper méchamment dans le nez de la photo. Puis le misérable usurpateur quitta la pièce, laissant toutes les lumières allumées, préférant vraisem-

blablement la salle à manger et sa cave à liqueurs aux savantes austérités du cabinet.

Toute la nuit, l'électricité du cabinet inonda de son aveuglante lumière Mr. Mannering et cousine Jeanne, comme celle d'un soleil artificiel à bon marché. Vous qui avez vu, à minuit, dans les parcs, d'insomnieuses reines-marguerites se tenir raides et transies sous une lampe à arc, toutes leurs pâles couleurs noyées dans la radiation chimique, ni endormies ni éveillées, mais figées en une stupeur de neurasthénie, vous pouvez vous former une idée de la façon dont ce malheureux couple passa la nuit.

Et vers le matin se produisit un accident, trivial en soi, sans doute, mais suffisant à ajouter la dernière goutte à la déconfiture de la pauvre cousine Jeanne, ainsi qu'à la honte et au remords de son parent. Le long du bord de la grande caisse de terre où l'orchidée était plantée, courait une petite souris noire. Elle avait de méchants yeux rouges, un museau nu et mauvais, d'énormes, repoussantes oreilles, étranges comme celles d'une chauve-souris. Cette créature courut droit sur les feuilles basses de cousine Jeanne. C'était simplement affolant. La filandreuse tige se tordit comme un cheveu sur un feu de charbon, les feuilles se contractèrent en un spasme d'agonie, comme celles du mimosa coupé ; la pauvre demoiselle, terrifiée, manqua, en sa convulsive horreur, de se déraciner. Et sans doute, je pense, eût-elle ainsi fait, si la souris n'avait poursuivi sa course.

Mais elle n'avait pas trotté bien loin quand, dressant la tête, elle vit, penchée sur elle, en une attitude qui semblait positivement se hérisser de vie, la fleur qui jadis s'était appelée Tib. Ce fut un arrêt à couper le souffle. La souris était manifestement paralysée de terreur et le chat ne pouvait que la couver des yeux. Soudain, un sournois pan de feuillage s'incurva doucement et se rapprocha de la créature hypnotisée. Cousine Jeanne, qui avait exulté : « Maintenant qu'elle est partie, jamais, jamais elle ne reviendra, » s'avisa soudain de hideuses possibilités. Rassemblant toutes ses énergies, elle parvint à émettre un tressaillement spasmodique, suffisant pour rompre la transe qui tenait la souris ; si bien que celle-ci, tel un jouet à ressort, virevolta et s'enfuit.

Mais déjà le bras pendant de l'orchidée lui avait coupé la retraite. La souris y sauta tout droit. En un éclair, cinq vrilles de l'extrémité saisirent la fugitive et l'étreignirent si fermement qu'en un instant le petit corps s'y résorba et disparut. Du coup, le cœur de cousine Jeanne s'emplit d'horribles craintes : lentement et douloureusement, elle tournait d'abord de droite puis de gauche sa figure excédée, angoissée de savoir où le nouveau bouton allait paraître.

Une sorte de petit glouton vert et bourgeonnant, qui s'entortillait légèrement autour de la tige principale, vint dresser une tête effrontée, assez semblable à une pointe d'asperge, tout près de la sienne et se mit soudainement à gonfler de la façon la plus équivoque. Cousine Jeanne louchait de son côté, fascinée et terrorisée. Se pouvait-il que ce fût son imagination? Non, ce ne l'était pas!

⁂

Le soir suivant, la porte s'ouvrit de nouveau : le neveu entra dans le cabinet. Cette fois, il était seul et, de toute évidence, sortait de table. Il tenait à la main un flacon de whisky, coiffé d'un verre renversé. Sous son bras était un siphon. Sur sa figure, franchement congestionnée, se dessinait un sourire comme on en voit souvent dans les bars louches. Il déposa la bouteille de whisky et le siphon, puis, se tournant vers l'armoire à cigares de Mr. Mannering, sortit un trousseau de clefs qu'il se mit en devoir d'essayer sur la serrure. Il marmonna des injures à chaque échec, jusqu'à ce que l'armoire, s'ouvrant, lui permît de se servir du meilleur de son contenu. Si pénible que ce fût d'assister à cette insolente appropriation de son bien et si mortifié fût-il de voir le mépris avec lequel le cigare était fumé, le bon gentleman trouva une cause de malaise plus profonde encore dans la pensée qu'en possession des clefs son abominable neveu avait accès aux coins les plus secrets de sa vie privée.

Pour l'instant, toutefois, l'usurpateur ne semblait pas disposé à poursuivre ses investigations. Il fit couler à flots le whisky dans le verre et prit ses aises, dans une attitude extravagante. Mais, au bout d'un moment, le jeune homme commença de se fatiguer de sa propre compagnie : il n'avait pas encore eu le temps de convoquer ses compagnons de noce et ses recours répétés à la bouteille de whisky ne faisaient qu'accroître son envie de rompre la monotonie de sa veillée. Son œil tomba sur la porte de la maison de l'orchidée.

Tôt ou tard, cela devait arriver. Mais cette pensée console-t-elle grandement le condamné qui entend frapper à la porte de sa cellule le coup fatal? Non! La réverbération de l'électricité non plus n'était pas du tout faite pour réconforter le couple qui tremblait dans la serre.

Comme le neveu fourgonnait la poignée de la porte vitrée, cousine Jeanne, lentement, éleva deux pans de feuilles qui grandissaient de part et d'autre, haut sur la tige, et enfonça derrière elles sa tête troublée. Mr. Mannering observa, en un soudain transport d'espoir, que, par ce moyen, elle était assez bien dissimulée à tout regard accidentel. En hâte, il s'efforça de suivre son exemple. Par malheur, il n'avait pas encore acquis un suffisant contrôle de ses... membres, et ses efforts torturés n'arrivaient point à les élever au-delà d'une désespérante horizontale.

La porte s'était ouverte ; le neveu tâtonnait à la recherche du bouton électrique intérieur. Ce fut un moment où la panique sut accomplir l'un de ses plus remarquables exploits. Mr. Mannering était bien équipé pour la circonstance. Tout d'un coup, au prix d'un indescriptible effort, il réussit à redresser le pan de droite, non point d'un trait, il est vrai, mais en une série de pénibles saccades au long d'une courbe de l'arrière vers l'avant, qui, progressant par lents degrés, finit par lui faire atteindre la position d'un bras replié sur la tête de son possesseur. Puis, comme la lumière jaillissait, une poussée de feuilles, tout en haut de son front, s'étala en éventail, assez semblable en structure à une feuille de marronnier très charnue, et vint couvrir la face angoissée. Quel soulagement!

Maintenant le neveu avançait dans la chambre de l'orchidée... et voilà que le couple caché se remémorait simultanément la fatale présence du chat. Simultanément aussi, leur sève même se figeait dans leurs veines.

Le neveu marchait le long de la plante. Le chat, bête sagace, savait, avec l'infaillible intuition de son espèce, que c'était un paresseux, un parasite, un jouisseur grossier et brutal, sans respect pour l'âge, insolent à la faiblesse, barbare aux chats. Aussi resta-t-il très tranquille, se fiant à sa position basse et quelque peu retirée sur la plante, à une mimique de défense et surtout à l'état de demi-ivresse du neveu, comme chances de n'être point remarqué par lui. Mais tout cela en vain.

— « Quoi? » dit le neveu. « Qu'est-ce que c'est? Un chat? » Et il leva la main pour porter un coup à l'inoffensive créature. Quelque chose dans le maintien digne et inflexible de sa victime dut se faire jour jusque dans l'abrutissement de son esprit, car le coup ne s'abattit point et le butor — un lâche, au fond, comme sont invariablement les butors — porta son regard vague de côté et d'autre pour éluder la fixité ferme et méprisante du chat courageux. Hélas! Son œil tomba sur quelque chose de blanchâtre qui luisait derrière le noir feuillage. Il écarta les feuilles qui s'interposaient pour voir ce que c'était : c'était cousine Jeanne.

« Oh ! Ah ! » dit le jeune homme en grande confusion, « vous êtes de retour. Mais que faites-vous, à vous cacher ici? » Son regard hébété devint fixe, sa bouche s'ouvrit de stupéfaction ; puis le véritable état des choses lui apparut. La plupart d'entre nous auraient été immédiatement tentés d'entrer en communication avec le Ciel, pour lui demander assistance, ou tout au moins se seraient agenouillés pour remercier le Créateur d'avoir, par sa grâce, été préservés d'un tel destin ; ou peut-être encore se seraient hâtés de fuir la maison de l'orchidée, pour se mettre en garde contre pareils accidents. Mais l'alcool avait si bien enflammé la nature endurcie du jeune homme qu'il n'éprouva ni crainte, ni terreur, ni gratitude. A mesure qu'il saisissait la situation, un diabolique sourire s'étalait sur sa figure.

« Ah ! Ah ! » dit-il. « Mais où est donc le vieux? »

Ses yeux furetèrent autour de la plante, cherchant l'oncle avidement. Au bout de quelques instants, il l'eut situé. Alors, soulevant l'inadéquate visière de feuilles, il mit à jour la figure de notre héros, troublée de mille émotions plus amères les unes que les autres.

« Hello, Narcisse ! » dit le neveu.

Un long silence s'ensuivit. Le neveu jouissait de la situation au point de ne pouvoir dire un mot. Il se frottait les mains, se léchait les lèvres et regardait, regardait, comme eût fait un enfant devant un nouveau jouet.

« Alors, vous voici changés en plantes, » dit-il. « C'est ça qui renverse les rôles, pas vrai? Ah ! Ah ! Vous vous rappelez la dernière fois que nous nous sommes rencontrés? »

L'émotion fit trembler la figure de la fleur souffrante, trahissant sa conscience.

« Oui, vous pouvez entendre ce que je dis, » ajouta le tourmenteur, « et sentir aussi, je suppose. Qu'est-ce que vous dites de ça? »

En parlant, il étendit la main et, saisissant une délicate houppe de fins filaments soyeux qui croissaient comme des favoris autour de la moitié inférieure de la fleur, il lui administra une forte secousse... Sans prendre le temps de noter, même dans l'intérêt de la science, les subtiles nuances de la réaction de son oncle, satisfait de l'effet général de ce geste ravageur, le misérable gloussa de satisfaction et, tirant une longue bouffée du mégot du cigare volé, il en souffla les viles fumées droit au centre de sa victime. Le sauvage!

« Alors, qu'est-ce que tu dis de ça, saint Jean-Baptiste? » demanda-t-il avec un coup d'œil oblique. « Bon pour la rouille, pas? Juste c'qu'il te faut! »

Quelque chose se froissait contre sa manche de chemise. Baissant les yeux, il vit une longue tige, abondamment pourvue des vrilles fatales, tâtonner contre la surface rêche et mal appropriée. En un instant, elle eut atteint son poignet, qu'il sentit saisi, mais il la rabattit d'un coup, comme l'on ferait d'une sangsue avant qu'elle eût le temps d'établir sa prise.

« Aïe, » fit-il. « C'est donc comme ça que ça se passe, hein? Ben, je crois que je vais me garer jusqu'à ce que j'aie un peu arrangé les choses. C'est pas à moi que cette machine-là fera le coup. Quoique j'arrive pas à comprendre. J'peux pas croire qu'elle puisse vous attraper tout habillé... »

Frappé d'une soudaine pensée, il porta les yeux de son oncle à la cousine Jeanne, et de nouveau de la cousine Jeanne à son oncle. Il scruta le sol minutieusement et vit le peignoir de bain, affalé seul, dans l'ombre. « Eh bien! » dit-il. « Aïe! Aïe! Aïe! » Et sur un odieux clin d'œil en arrière, il se fraya un chemin hors de la chambre de l'orchidée.

Mr. Mannering sentit qu'il avait atteint le fond de la souffrance. Cependant, il craignait le lendemain. Son imagination enfiévrée peupla la longue nuit de cauchemars éveillés, de fantastiques visions d'humiliations et de tortures. Des tortures! Il était absurde, évidemment, de craindre des atrocités de sang-froid de la part de son neveu, mais il redoutait — oh! combien! — quelque outrageux caprice qui viendrait à chatouiller le sens de l'humour du jeune homme et le conduire à quelque sinistre farce, spécialement s'il était ivre. Il ne pensait plus que limaces et escargots, espaliers et échalas. Si le monstre pouvait se contenter d'insultants persiflages, de gaspiller ses avoirs, de ravager ses chers trésors devant ses yeux — au besoin, de lui tirer la barbe... Alors peut-être lui serait-il possible de se dépouiller de tout ce qui lui restait de l'homme, de dompter ses passions, de ne plus admirer ni désirer, de devenir indigène en quelque sorte, en s'abandonnant au nirvana d'un rêve végétal.

Mais, au matin, il se rendit compte que ce n'était pas si facile. Arriva le neveu, qui, ne s'arrêtant que pour adresser à ses parents de la serre la plus négligente des gouailleries, s'assit au bureau et tourna la clef du tiroir supérieur. Il était manifestement en quête d'argent comme son impatience le révélait ; sans aucun doute, il avait déjà dépensé tout ce qu'il avait chipé dans les poches de son oncle et n'avait pas encore fait ses plans pour s'assurer le contrôle direct de son compte en banque. Cependant, le tiroir en contenait assez pour que le brigand se frottât les mains de satisfaction ; sur quoi, il appela la femme de charge pour lui vociférer dans l'oreille des ordres sauvages, relatifs aux vins et aux liqueurs.

— « Grouillez-vous, et plus vite que ça, » cria-t-il quand il parvint à se faire comprendre. « Il va falloir que je trouve quelqu'un un peu plus à la page pour s'occuper de moi. Je peux vous dire ça, oui, » ajouta-t-il pour lui-même, comme la pauvre vieille s'en allait clopin-clopant, profondément offensée par ses manières de butor. « Oui, ma foi, une gentille petite soubrette. »

Il chercha dans l'annuaire du téléphone le numéro du bureau de placement local. Au cours de l'après-midi, il reçut toute une brochette de femmes de chambre, dans le cabinet de son oncle. Celles qui étaient laides ou manifestement respectables, il les envoyait promener sèchement et froidement. Ce n'était que lorsqu'une des filles était attrayante (tout au moins quant au goût dépravé du jeune homme) et qu'elle se présentait d'une façon dégourdie ou effrontée que l'entretien se prolongeait.

Dans ces cas-là, le neveu concluait d'une façon qui ne laissait aucun doute dans l'esprit de ses auditeurs quant à ses réelles intentions. C'est ainsi qu'une fois, par exemple, se penchant sur la fille, il lui prit le menton, pour lui dire avec une odieuse grimace : « Tu vois, mon petit, il n'y a ici que moi. Aussi, tu seras traitée comme quelqu'un de la famille. » A une autre, il disait en lui glissant le bras autour de la taille : « Alors, crois-tu qu'on va s'entendre, tous les deux? » Après que cette conduite en eût fait sortir deux ou trois en confusion, entra une jeune personne de la plus fâcheuse apparence, une de ces créatures dont le caractère, trahi qu'il était par son attifement courtisanesque, ses cosmétiques grossiers et ses cheveux teints, se montrait plus clairement encore en gestes fleuris et sourires trop faciles. Le neveu eut vite fait de conclure un arrangement avec elle. En vérité, la vraie nature de cette fille était si évidente que le neveu ne se paya la farce d'une interview ordinaire que comme piment à ses espérances, jouissant du contraste entre leur dialogue conventionnel et leurs regards non déguisés. Il fut convenu qu'elle viendrait le jour suivant. Mr. Mannering trembla, plus pour son infortunée cousine que pour lui-même.

« De quelles scènes ne faudra-t-il pas qu'elle soit témoin, » pensa-t-il, « qui empourpreront le jaune de ses joues? » Si seulement il eût pu émettre quelques mots !

Mais ce même soir, quand le neveu vint prendre ses aises dans le

cabinet, il fut évident qu'il était plus que jamais sous l'influence de l'alcool. Sa figure, enflammée par plaques sous l'action des liqueurs, portait un sombre ricanement ; une lueur de mauvais augure brillait dans son œil trouble. Il marmonnait sauvagement entre ses dents : clairement, ce démon à forme humaine était ce qu'il est coutume d'appeler un ivrogne batailleur. Quelque bagatelle avait manifestement mis son vil tempérament en furie.

Il est intéressant de noter, en cette phase, un soudain changement dans les réactions de Mr. Mannering. Elles semblaient maintenant entièrement égoïstes et n'étaient plus provoquées que par des stimulants physiques. D'un coup de pied, le neveu, en sa fureur ivre, traversa la porte vitrée ; il jeta un cigare brûlant sur le tapis, gratta des allumettes sur la table polie. Son oncle observait cela avec le calme d'un être dont le sens de la propriété et de la dignité est devenu insensible et paralysé. Il ne ressentait plus ni courroux ni mortification. S'était-il, en franchissant soudain l'un de ces échelons par lesquels se poursuit toute évolution similaire, rapproché de son but : l'état de complète végétation? Son souci pour la pudeur menacée de cousine Jeanne, qui l'avait, quelques heures auparavant, si fortement troublé, devait avoir été le dernier sursaut mourant d'un altruisme épuisé. Cette caractéristique, humaine entre toutes, l'avait quitté. Le changement, toutefois, en sa présente phase, n'aboutissait pas à une action de grâces sans mélange. Sa sereine indifférence de fleur envers les dommages commis sur son mobilier était compensée par son unique préoccupation de fleur à la terreur de semblables abus dirigée contre lui-même.

Dans le cabinet, le neveu fumait et jurait encore. Sur la cheminée, se trouvait une enveloppe, adressée de la main même de Mr. Mannering à cousine Jeanne. Elle contenait la lettre qu'il avait écrite de la ville et qui décrivait la honteuse conduite de son neveu. L'œil du jeune homme tomba dessus et, mû par une oiseuse curiosité, le mauvais sujet s'en empara et sortit la lettre. A mesure qu'il la lisait, sa figure devenait cent fois plus noire qu'auparavant.

« Quoi? » marmonna-t-il. « *Un pilier de champs de course, un indigne gredin, une canaille de l'espèce la plus rampante*... et qu'est-ce que c'est que ça : *Lui couper complètement les vivres?* Quoi? » fit-il avec un horrible juron. « Vous vouliez me couper complètement les vivres? On va être deux à ce jeu-là, vieux salaud ! »

Il se saisit d'une paire de grands ciseaux qui traînait sur le bureau et fit irruption dans la serre.

... Parmi les poissons, la dorée, dit-on, gémit quand elle est saisie par l'homme ; parmi les insectes, la chenille du sphinx à tête de mort est capable d'un faible petit cri de terreur ; et dans le monde végétal seule la mandragore pouvait donner voix à son agonie — *jusqu'à ce moment*...

Les deux masques de cire

par **CLAUDE FARRÈRE**
de l'Académie Française.

Troisième conte fantastique tiré du recueil « L'autre côté », *de Claude Farrère* (1). *Il s'agit d'un récit de ton encore une fois différent, par rapport aux précédents : la relation d'un surprenant phénomène à la cour de Louis XIV, où l'auteur s'est amusé tout bonnement — comme le signale la dédicace — à pasticher le style de Saint-Simon!*



A feu Monsieur le duc de Saint-Simon.

L'AN 1709, Monsieur le duc d'Anjou fut roi d'Espagne. En cet honneur, il y eut, le dernier dimanche de novembre, grand bal chez le Roi ; grand bal paré et masqué. Et l'on usa pour cette réjouissance des masques de cire récemment imaginés par je ne sais quel petit garçon, qui comptait bien en faire fortune. L'invention, au reste, était plaisante. Voici ce qu'il en était : des modeleurs adroits avaient pris l'empreinte de tous les visages de la Cour ; et, des masques ainsi faits (masques de cire, soigneusement coloriés à l'exacte ressemblance des visages naturels), chacun avait couvert son propre visage ; mais, bien entendu, de telle sorte qu'il y eût complète et redoutable confusion ; que Madame de Cossé portât l'apparence de Madame de Verceil ; et que le comte de Thorne cachât ses traits sous ceux du duc de Saint-Simon. C'était là de quoi fournir ample matière à toutes les méprises, voire à quelques pittoresques intrigues. On s'amusa beaucoup ; on se fourvoya davantage ; et, finalement, quelques maris, après la fête, furent contraints d'appeler quelques galants... Mais cet épilogue ne fit point de bruit. D'autant que le Roi n'aimait pas les estocades.

Or, à cette fête s'étaient signalés particulièrement Messieurs de Bouligneux et de Wartigny qui, après s'être tous deux amusés comme des fous, n'imaginèrent rien de mieux qu'une mascarade aux flambeaux, laquelle, sortie du château, s'alla promener par toute la ville, y semant le fracas et le tumulte. Ce fut tout à fait gai. On dut même, le lendemain, graisser la patte à la prévôté pour qu'un trop grand éclat n'en revînt pas au lieutenant de police. Et rien ne s'en suivit, sauf, pour les deux héros de l'aventure, un surcroît de joyeuse renommée, dont ils se montrèrent assez fiers.

***

(1) Voir « *Fiction* » n° 11 . « *Le train 1815* » et n° 15 : « *L'arbre qui tremble* ».

Ce qui n'empêcha pas, trois ou quatre ans plus tard, la guerre ayant éclaté dès 1701, comme chacun sait, Messieurs de Wartigny et de Bouligneux d'être tués l'un et l'autre, celui-ci en Languedoc, sous les ordres de Monsieur le Maréchal de Montrevel, contre le huguenot rebelle Cavalier, et celui-là à Blenheim contre Marlborough, sous ces deux pauvres sires, Tallart et Marsin. Monsieur de Wartigny fut d'ailleurs le plus maltraité par le sort : tombé de cheval, après un coup de mousquet qui lui avait traversé la poitrine, il fut traîné par la bête, perdue de peur, un des étriers le tirant par la jambe. En sorte que, quand on le releva, il n'était qu'une plaie. Plus heureux dans son malheur, Monsieur de Bouligneux fut tué raide par trois balles que lui tirèrent les camisards à bout portant, tandis qu'il chevauchait à l'aveuglette dans je ne sais quelle garrigue des Cévennes. Il n'importe d'ailleurs pas beaucoup, puisque, ces deux seigneurs étant morts tous deux en gens de cœur, leurs descendants peuvent et pourront toujours, en toute sûreté, s'enorgueillir du nom dont ils ont hérité.

Mais les deux masques de cire qu'on avait naguère moulés d'après leurs visages vivants, et peints, comme j'ai dit, à leur exacte ressemblance — masques qui n'avaient été portés qu'une fois pour le bal déjà cité — ces deux masques-là demeuraient toujours à Versailles dans l'un des magasins de mascarade. Si bien qu'on les trouva tout naturellement quand, assez longtemps après, le Roi voulut célébrer une quelconque victoire décisive qu'avait remportée Monsieur de Berwick en Castille, à moins que ce ne fût Monsieur de Villars dans les Allemagnes.

*
* *

A cette occasion, il y eut encore grand bal à la Cour ; grand bal paré et masqué. Pour cette réjouissance, on usa derechef des masques de cire jadis employés déjà. Et il advint ceci : que les deux masques à la ressemblance de feu Messieurs de Bouligneux et de Wartigny furent alors distribués parmi la foule des autres, ni plus ni moins que si les deux modèles eussent encore été bien vivants et prêts à se réjouir, au lieu d'être, comme ils étaient depuis belle lurette, morts et enterrés, l'un dans le champ communal d'un village de Bavière et l'autre quelque part entre Anduze et Alais.

Deux forts honnêtes gentilshommes, Messieurs de Saulx et de Folard, reçurent donc lesdits masques et s'en masquèrent. Le bon de l'affaire était que jamais Monsieur de Folard, non plus que Monsieur de Saulx, n'avaient vu, de leur vivant, Messieurs de Bouligneux et de Wartigny.

Ces gentilshommes donc — je parle de ceux qui se masquaient — crurent bonnement porter des masques d'inconnus, mais ne supposèrent pas un instant la macabre vérité, à savoir : que ces inconnus étaient des morts. Sur quoi, Messieurs de Folard et de Saulx s'en furent très gaiement folâtrer à travers le bal. Et personne d'abord ne s'avisa de rien.

Or, écoutez bien : le premier qui s'avisa de quelque chose ne fut rien de moins que le Roi. Oui, le Roi Louis XIV lui-même. Sur les minuit, en effet, Sa Majesté, passant par le Salon des Glaces, s'arrêta net, plongea son regard dans la foule des masques qui s'empressaient à faire la révérence autour de lui, et, se détournant, dit au marquis de Dangeau qui était là :

— « Voyez donc pourquoi l'on s'est permis d'introduire une fantaisie aussi funèbre?... »

Dangeau, regardant, s'étonna fort : parmi la multitude des masques de cire, tous coloriés à la ressemblance de visages vivants, une face lugubre apparaissait : face creuse, verdâtre, décomposée : face de mort. Monsieur de Dangeau se pencha, regarda mieux et, violemment, tressaillit : dans le masque qu'il regardait, masque de cadavre, il venait de reconnaître, à sa grande stupeur et à son incommensurable effroi, la ressemblance de Monsieur de Wartigny!... Car lui, Dangeau, avait fort connu Wartigny et s'était même, au temps jadis, lié d'amitié avec lui. Épouvanté, Monsieur de Dangeau n'en fit pas moins son devoir. Il courut au personnage ainsi masqué, l'entraîna vivement à l'écart et lui dit tout de go :

— « Monsieur, je parle au nom du Roi!... Qui êtes-vous? Pourquoi cette mascarade mortuaire? »

Se démasquant tout de suite, Monsieur de Folard s'étonna beaucoup :

— « Mortuaire? » dit-il. « Pourquoi mortuai... »

Mais, jetant alors les yeux vers ce masque qu'il venait d'ôter : « Grand Dieu! » s'écria-t-il. « Sur mon honneur, ce masque était tout à l'heure visage tout souriant... et voici qu'une épouvantable sorcellerie l'a changé maintenant en grimace d'outre-tombe! »

Monsieur de Dangeau regardait au fond des yeux monsieur de Folard.

— « Monsieur, » dit-il, rassemblant ses esprits, quoique à grand effort, « monsieur... ce masque... vous savez sans doute qu'il est à la ressemblance de... »

— « Je ne sais pas, » répliqua Monsieur de Folard, en toute bonne foi, « et j'ignore quelle est cette ressemblance dont vous parlez... »

— « Eh bien, monsieur, » fit impétueusement monsieur de Dangeau, « votre masque est à la ressemblance de feu Monsieur de... »

Il allait compléter l'explication, nommer feu Wartigny et préciser les faits et les dates, quand une vive rumeur s'éleva dans le bal, leur parvint et les interrompit : à l'autre bout du Salon des Glaces, il venait d'arriver à Monsieur de Saulx la même aventure qu'à Monsieur de Folard — la même! Le masque que Monsieur de Saulx portait, et qui était à la ressemblance de Monsieur Bouligneux, après avoir été jusque vers les dix heures le masque d'un homme vivant, était devenu mystérieusement, tant par la couleur que par le modelé, le masque terrifiant d'un homme mort!

*
* *

L'aventure ne fut point expliquée. Jamais...

Les deux masques, saisis sur-le-champ, mis sous scellés, et surveillés de près, ne changèrent désormais point davantage. Ils avaient d'ailleurs changé tant qu'ils pouvaient, et présentaient désormais la mine de fort vieux cadavres. Sauf à pousser les choses jusqu'au bout, et se métamorphoser en têtes de squelettes, pire changement ne pouvait advenir. Personne n'y comprit rien, puisqu'il fut prouvé à l'évidence que, l'instant d'avant l'ouverture du bal, ils avaient été masques frais et roses et que Messieurs de Saulx et de Folard — lesquels, une fois encore, n'avaient point connu du tout Messieurs de Bouligneux et de Wartigny — n'avaient jamais eu soupçon, depuis dix heures jusqu'à minuit, de l'horrible transformation qui se faisait à leur insu, au contact même de leur propre visage de chair...

Le Roi, à bout d'explication, ordonna qu'on n'en parlât plus et fit détruire tous les masques dont s'était masquée la Cour, en l'occurrence — bien entendu, les deux masques diaboliques y compris.

Il n'est peut-être pas superflu d'ajouter que Messieurs de Folard et de Saulx, involontaires et déplorables héros de la susdite aventure, passèrent, dans les six mois, de vie à trépas : Monsieur de Saulx à peu près comme jadis Monsieur de Bouligneux, par trois chevrotines qu'il reçut à la chasse d'un ami maladroit. Et Monsieur de Folard, tout à fait comme Monsieur de Wartigny : traîné par son cheval perdu de peur, certain jour que, la bête l'ayant désarçonné, il avait vidé l'un des deux étriers, mais pas l'autre...



ENVOIS DE MANUSCRITS

En raison du très grand nombre de manuscrits qui nous ont été envoyés antérieurement, nous rappelons que nous sommes actuellement **dans l'impossibilité absolue** d'en examiner d'autres en vue d'une publication ultérieure. Nous prions donc nos lecteurs qui auraient l'intention de nous soumettre des textes **de vouloir bien s'abstenir de tout envoi jusqu'à nouvel avis.** Nous nous excusons à l'avance de ne pouvoir répondre aux auteurs qui ne tiendraient pas compte de cette recommandation.

Plusieurs lecteurs nous adressent aussi leurs manuscrits en nous demandant de vouloir bien leur en faire la critique et les conseiller. Malgré toute notre bonne volonté, il nous est malheureusement impossible de déférer à ce désir devant la multiplicité des envois.

Un petit oracle de rien du tout

(*Two-bit oracle*)

par DORIS P. BUCK

Doris Buck joint à ses talents de maîtresse de maison ceux d'actrice « semi-professionnelle », auxquels vient encore s'ajouter son activité d'écrivain. Dans ce dernier domaine, Mrs. Buck embrasse même des sujets extrêmement variés. « Je prends des travaux littéraires à faire chez moi, » déclare-t-elle, « comme d'autres prennent du linge à laver. » En tout cas, cette « blanchisseuse de Lettres » ne chôme guère. En plus de ses récits fantastiques, elle trouve encore le temps de se consacrer aux tâches les plus diverses : articles destinés à des périodiques commerciaux, croquis publiés par le « New Yorker *», histoires pour la jeunesse, pièces en un acte, textes radiophoniques — le tout sans oublier les nombreux articles d'intérêt pratique qu'elle donne à des journaux de voyages ou à des magazines féminins, sous des titres passablement inattendus, comme «* Les Dolomites dans votre poche » *ou* « Votre maison souffre-t-elle de troubles circulatoires ? »

C'est sans doute cette habitude que possède l'auteur de rédiger des articles traitant des plus solides réalités de la vie courante qui donne au texte qu'on va lire son pittoresque et son caractère singulièrement convaincant. Curieusement situé dans la Grèce antique, il met en scène les tenants d'un petit « oracle » de village, dont le gagne-pain consiste à évoquer les dieux et à prédire l'avenir. Mais quelle est la terreur que peut éprouver le charlatan quand son simulacre devient à son insu réalité et quand le surnaturel s'installe pour de bon *dans le temple des subterfuges !*



LA vie est dure dans ce temple de Thrace. Bien sûr, tu mangeras mieux chez nous que dans ton village, et tu seras beaucoup plus au sec, sous notre toit, que sous le chaume de là-bas... Mais ceci, vois-tu, n'est qu'un aspect de la question.

Mon dernier assistant m'a quitté. Il est parti pour Delphes après que je lui eusse appris tout ce qu'un prêtre d'oracle, comme moi, pouvait lui apprendre. Je ne voudrais pas que tu me joues le même tour quand j'aurai passé un an à te former, et c'est pourquoi j'aime autant te signaler tout de suite les inconvénients du métier. Ils sont nombreux, mon jeune ami, très, très nombreux...

Dans cet oracle, Amasara, la grande-prêtresse, et moi-même, sommes les seuls professionnels ; les autres ne sont que de vulgaires villageois à notre solde. Tu comprends ce que cela signifie? Cela veut dire qu'il te faut être sans cesse sur tes gardes pour camoufler les inévitables bévues du personnel. Ce métier exige de toi autant de patience qu'il en fallut pour construire les Pyramides. Mais avant tout, il te faut avoir un cœur assez robuste pour qu'il ne se brise pas de découragement lorsque tu as affaire, par exemple, avec une fille comme Rhodis.

C'était une pauvre petite orpheline et je n'ai eu aucun mal pour la faire venir ici. Elle doit avoir une quinzaine d'années, mais elle ne le sait pas au juste. Tout d'abord, j'ai cru qu'elle serait trop heureuse d'abandonner ses haillons pour de belles tuniques brodées, mais l'affaire se révéla beaucoup plus compliquée que je ne l'aurais cru.

Rhodis commença par broyer des pierres de couleur pour se farder avec, et je la vis ainsi devenir, tour à tour, aussi vieille qu'une vraie sibylle ou aussi jeune que l'aurore aux doigts de rose. Puis elle revêtit la pourpre, attacha des sandales à ses chevilles, et l'idée lui vint, du coup, qu'elle était devenue la reine Hécube... Parfois aussi, elle se transformait en une malheureuse victime, terrifiée, qu'on traînait vers l'autel pour l'immoler en sacrifice, ou bien encore elle devenait la pauvre Eurydice qui se lamente en appelant son Orphée du fond des Enfers... Elle se prenait si bien à son jeu que j'aurais été incapable de la faire y renoncer. Tu penses, d'ailleurs, que je m'en garderai bien : au contraire, je l'encourageai.

La plupart de ces villageoises rendent un oracle comme si elles venaient de l'apprendre par cœur (ce qui est le cas, bien entendu). Mais Rhodis, elle, avait beaucoup plus de moyens : il suffisait de lui indiquer l'idée générale pour qu'elle fût capable de la formuler avec des mots de son cru. En présence d'une fille aussi douée, je jugeai que je pouvais courir un risque et, le premier jour qu'elle trôna sur son trépied, je lui confiai l'un des cas les plus importants que nous eussions jamais eus. Il s'agissait d'un roi qui était allé, déjà, à Dodone et à Delphes (1). On ne pouvait pas s'attendre à voir un personnage aussi important prêter l'oreille aux vaticinations d'une sibylle de pacotille. Je serinai donc à Rhodis, ce matin-là, les paroles qu'elle aurait à proférer comme venant du dieu. Tu vois quel honneur je lui faisais? Hélas ! mon désappointement fut grand, car elle me fit une crise de nerfs, ou peu s'en faut.

En pareil cas je me flatte de savoir m'y prendre assez bien. Les crises de nerfs ne sont d'ailleurs pas rares ici, même avec les plus placides de nos filles. Je feignis donc d'ignorer complètement ce que me racontait Rhodis, et son agitation se calma sensiblement lorsqu'elle s'aperçut que personne ne s'intéressait à elle. Je lui dis alors qu'il lui faudrait recevoir deux autres consultants après le roi. C'était une idée qui venait de me traverser l'esprit. Tu comprends, ma vieille expérience m'a montré quel

---

(1) Les deux oracles les plus célèbres de l'antiquité grecque.

parti on peut tirer d'une crise de nerfs. L'agitation de la jeune fille, son extrême tension nerveuse, tout cela finit par devenir contagieux, et tout cela se transmet au public qui l'écoute...

Je ne pus néanmoins me défendre d'une certaine appréhension lorsque je me retrouvai dans l'obscurité de la salle des oracles, flanqué d'un jeune assistant. Le roi, je le savais, était là, agenouillé au pied du trône, et j'évoquais malgré moi toutes les anicroches qui pouvaient se produire. Par exemple, Rhodis n'allait-elle pas oublier soudain ce qu'elle avait à dire? Ou bien encore n'allait-elle pas se mettre à éclater de rire — au lieu de gémir, comme il se doit — au moment où retentirait le grondement du tonnerre? Sans aucun doute, je courais un grand risque...

J'entendis le choc de nos cymbales et les trois coups sourds qu'on frappait sur le gong, puis un rais de lumière blanche et froide tomba sur Rhodis qui était aussi pâle que cette lumière elle-même. Je la vis porter soudain la main à sa gorge, comme si elle eût craint de voir ses cordes vocales lui refuser tout service... Immobile, dans l'obscurité, à côté du jeune prêtre, je m'obstinais à espérer, à espérer...

Tout à coup, Rhodis retrouva l'usage de sa langue :

— « Je suis la voix du dieu, » psalmodia-t-elle, « du dieu-qui-habite-les-ténèbres. Je suis sa voix. Tu peux m'interroger. »

Elle était vraiment parfaite. Pour un peu, j'en serais venu à croire moi-même au dieu, tellement elle avait bien dit ça !

Le rayon lumineux s'élargit et je pus d'abord voir le roi, vêtu de pourpre et d'or. La plupart des filles d'ici, en le voyant, auraient fait des yeux ronds ; Rhodis, au contraire, demeurait imperturbable et son regard semblait fixer le vide, par-dessus la tête du consultant. Nous entendîmes le roi lui raconter les malheurs qui accablaient son peuple : des Barbares l'avaient attaqué, leur grand nombre avait eu raison de ses archers, et ils campaient maintenant sous les murs de sa capitale. Le monarque parlait d'une voix nette et bien timbrée, mais je devinai qu'il avait peur : avec son visage pâle et contracté, Rhodis le glaçait d'effroi.

— « Le dieu aura-t-il pitié? » demanda-t-il. « Fera-t-il rebrousser chemin aux envahisseurs devant les portes de la cité? »

— « Le dieu est courroucé, » répondit seulement Rhodis.

— « Courroucé? » répéta le roi.

Sur un signe de moi, un sourd grondement de tonnerre s'éleva dans le temple, tandis que le roi s'évertuait à expliquer quel bon souverain il était, combien sagement il gouvernait et comment il avait ouvert les greniers royaux, pendant les famines, pour distribuer à son peuple de l'orge et du froment.

— « Le dieu est courroucé, » reprit Rhodis et, comme le roi voulait parler, elle l'interrompit : « Je vois un grand personnage, » poursuivit-elle, « un chef... Il gît, ensanglanté, dans une petite pièce... C'est une chambre secrète... Je vois... »

Sa voix se brisa et je me demandai si elle serait capable d'achever

ce qu'elle avait si bien commencé. Arrivant alors à la rescousse, je fabriquai un coup de tonnerre assez retentissant pour faire songer à la fin du monde. Après quoi, le silence retomba ; il se prolongea au point de sembler interminable et devint finalement si pénible qu'on pouvait à peine l'endurer. Le fait est, d'ailleurs, que le roi n'y résista point. On l'entendit bientôt murmurer ses aveux : il avait tué son frère, oui, mais il l'avait dépêché d'un seul coup, lui épargnant ainsi le supplice d'une lente agonie.

Là-dessus, Rhodis intervint aussitôt. Je vis bien qu'elle n'avait nullement perdu la voix ; elle n'avait prolongé son mutisme que pour mieux ménager son effet final :

— « La puanteur du sang répandu s'est élevée jusqu'aux narines du dieu, » reprit-elle, « et c'est pourquoi il te châtie par la guerre. Quand il le jugera bon, il t'enverra la peste. »

Elle se tut. Bien qu'elle n'eût pas l'air de regarder le roi, j'étais sûr qu'elle avait remarqué la grosse veine bleue qui s'était mise à battre, sur sa tempe. Elle avait également observé que le consultant pressait ses mains sur le sol pour qu'on ne vît pas le tremblement qui les agitait... Rhodis reprit alors, d'une voix devenue presque douce :

— « Peut-être... peut-être n'est-il pas encore trop tard pour que le dieu manifeste sa clémence... »

Derechef, je fis gronder le tonnerre, mais cette fois sur le mode assourdi.

— « Qu'exige-t-il de moi ? » murmura le roi.

Et Rhodis lui répondit simplement, comme je lui avais dit de le faire : « Le dieu-qui-habite-les-ténèbres a regardé son temple et il a vu que les pluies s'y déversent par le toit effondré. Si, au contraire, il pouvait voir un toit de bronze cypriote, au-dessus de son image, un bronze résistant et durable remplacer les lattes pourries.... »

— « Pas de bronze, » interrompit le roi, en homme pratique, « du cèdre. »

Mais dans l'ombre, j'enchaînai aussitôt avec mon assistant :

— « Un toit de bronze, de bronze cypriote... »

— « Alors, » souffla Rhodis, « peut-être le dieu se montrerait-il clément, peut-être... »

Son murmure s'éteignit tandis que sa tête s'inclinait sur sa poitrine. Elle laissait pendre ses bras le long du corps et ses lèvres parurent à peine bouger lorsqu'elle conclut : « Le dieu a parlé. »

Personne ne m'entendit frapper mes deux petits coups (personne, sauf l'homme que j'avais caché, naturellement) et la lumière qui se répandit graduellement dans la salle parut donc miraculeuse. Nous écartâmes les tentures et le roi sortit du temple...

Je laissai s'écouler une minute entière, puis, hop ! au travail ! Mon assistant roula le tapis sur lequel le roi s'était agenouillé, découvrant ainsi une simple natte de jonc, bien suffisante pour la prochaine victime. Rapidement, je rétablis l'ordonnance des tentures, non sans me dire, ce

faisant, que j'aurais beaucoup moins de travail si nous possédions davantages d'anneaux métalliques.

Rhodis n'avait pas quitté son poste, bien entendu, mais elle ouvrit un œil et demanda :

— « Est-ce que je m'en suis bien tirée? »

Je lui fis un signe affirmatif.

— « Oh ! » reprit-elle d'une voix étouffée, « j'ai eu tellement peur ! »

A ce moment-là, j'aurais dû me rappeler la crise de nerfs qu'elle avait eue un peu avant et j'aurais assurément mieux fait de m'occuper d'elle au lieu de me consacrer à des petits détails comme les tentures. Mais le temps pressait ; aussi, lorsqu'elle me dit : « Et si le roi ne m'avait pas crue? », je me contentai de lui répondre : « Les gens croient tout ce qu'on veut », et je poursuivis mon travail.

— « De plus, » ajouta mon assistant, « il ne faut pas oublier que nos fiches sont bien tenues : nous sommes au courant de tous les scandales, nous avons les noms de tous ceux qui ont été refroidis et nous savons qui a fait le coup. »

Ce jeune homme avait la fâcheuse habitude de s'exprimer dans le dialecte des hommes du port, enlevant ainsi toute dignité à l'oracle (1). Il faut dire à sa décharge qu'il était originaire — comme moi-même — d'un port de la mer Ionienne ; il avait même quitté l'endroit avec une certaine précipitation...

Rhodis parut d'ailleurs ignorer la vulgarité de son langage. « Que va-t-il arriver au roi? » questionna-t-elle.

— « Tout dépend de ce qu'Amasara va pouvoir tirer de lui, » répondit mon jeune prêtre. « S'il crache suffisamment, notre vénérée grande-prêtresse fichera une trouille noire aux Barbares et les renverra chez eux. A l'heure actuelle, leurs chefs sont dans notre cour ; le roi, qui ne l'ignore pas, se fera certainement une raison pour cette histoire de toit. Mais en attendant, pendant qu'il discute avec Amasara, tu vas pouvoir t'occuper de la femme d'un fermier qui est là. Il y a deux heures qu'elle poireaute. »

— « Tu la connais, » lui expliquai-je à mon tour. « C'est la mère de ce petit garçon infirme. Dis-lui que ça s'arrangera. »

Le visage de Rhodis se rembrunit tout à coup :

— « Est-ce que je pourrais... Est-ce que je pourrais être dispensée de recevoir celle-là? »

— « Allons, allons ! » fis-je en secouant la tête, « imagine un peu ce qui arriverait si l'on ne voulait s'occuper que des grosses affaires, comme les rois ou les délégations de Barbares ! Crois-tu qu'on pourrait faire bouillir la marmite dans ces conditions-là? »

Paternellement, je lui tapotai le genou, puis j'achevai, empruntant à mon tour le dialecte du port sans m'en rendre compte :

---

(1) Il faut entendre par ce « dialecte » un véritable argot qu'il était nécessaire de rendre à la traduction — comme dans le texte original — par des équivalences, même si celles-ci peuvent surprendre au premier abord par leur modernisme.

— « N'oublie pas que notre affaire n'est qu'un petit oracle de rien du tout où l'on tire le diable par la queue. Ce n'est pas tous les jours qu'un roi nous consulte et nous ne pouvons pas nous payer le luxe de refuser des clients. »

Rhodis se prenait sans doute pour une huile, remarqua mon assistant en ricanant ; elle s'efforçait tout simplement d'obtenir une plus grosse part des bénéfices, et dès son premier jour de travail, encore !

— « Non ! » s'écria-t-elle, « non ! Ce n'est pas cela ! »

Comme nous avions évidemment l'air étonné, elle reprit d'une voix mal assurée :

— « L'enfant de cette femme ne marchera jamais, n'est-ce pas? »

Force nous fut de le reconnaître, mais nous lui fîmes remarquer qu'elle avait oublié un détail important : chaque visite de la mère dont nous entretenions ainsi l'espoir nous rapportait une drachme.

Rhodis se mit alors à frapper le sol de ses petits pieds chaussés de sandales et je vis ses lèvres se serrer en une ligne mince... C'était le moment ou jamais de lui servir un petit échantillon de ma philosophie personnelle :

— « Voyons, » lui dis-je, « tu ne comprends donc pas qu'en donnant un peu d'espoir à cette femme de fermier tu lui fais une faveur et la rends plus heureuse? Les gens croient aimer la vérité, mais ce qu'ils aiment vraiment, au fond, c'est un bon tissu de mensonges bien réconfortants. Ce qu'il faut leur dire, vois-tu, c'est tout simplement ce qu'ils veulent qu'on leur dise ! »

— « Je ne pourrai jamais mentir à cette femme, » fit Rhodis.

— « Tu ne peux pas davantage faire tes caprices, » rétorqua mon assistant d'un ton cinglant, « surtout un jour comme celui-ci ! »

Evitant nos regards, la jeune fille baissa les yeux sur ses pieds chaussés d'or :

— « Je ne peux pas, » répéta-t-elle, « je ne *peux* pas. »

— « Et pourquoi donc? »

Tête basse, elle plissait machinalement la soie de sa tunique :

— « Parce que j'ai... »

— « Tu as quoi? »

— « J'ai peur ! » acheva-t-elle, si bas qu'on put à peine l'entendre.

Alors mon assistant perdit patience et il lui fit tout un discours sur les filles qui ont le trac.

— « Ce n'est pas le trac, » dit Rhodis, « ce n'est pas cela que je redoute. »

Interloqués, nous la regardions :

— « Non? Alors, qu'est-ce que c'est? De quoi donc as-tu peur? »

La pâleur l'envahissait de nouveau. On eût dit qu'elle diminuait de volume sous la soie mince de son vêtement ; elle semblait redevenue une petite fille lorsqu'elle chuchota enfin :

— « J'ai peur... du dieu ! »

Le fou-rire nous saisit, mon assistant et moi.

— « Tu sais qui fait le tonnerre? » lui demandai-je.

— « Toi. C'est toi. »

— « Tu sais aussi qui fait les ténèbres? » continuai-je. « Tu connais le coup des cymbales, celui du gong et le truc des effets de lumière? »

— « Oui, » dut-elle reconnaître.

— « Alors, réfléchis un peu, » lui dis-je, redoutant la nouvelle crise de nerfs que je sentais venir, « il y a plus de cent ans que personne, parmi les gens qui travaillent ici, ne croit plus au dieu. Et d'ailleurs, crois-moi, va : si un dieu pouvait tuer, il y a longtemps que je ne serais plus de ce monde ! »

— « Toi, » s'obstina-t-elle, « ce n'est pas la même chose : tu n'y as jamais cru. Mais moi j'y croyais, du temps que je vivais dans mon village, et je serai punie comme une prêtresse le fut jadis : j'aurai des visions si terribles qu'aucun mortel ne peut y résister. Je deviendrai folle et j'en mourrai. »

— « On ne peut pas discuter avec une fille comme ça, » dit mon assistant (que j'avais baptisé Tête-de-Linotte) et il voulut tordre le poignet de Rhodis, mais je l'en empêchai.

— « Elle est fatiguée, » lui expliquai-je, « et, certes, elle a bien le droit de l'être. Songe un peu à la façon dont elle s'en est tirée avec le roi ! Aucune hésitation, pas le moindre bafouillage !... Chérie, » continuai-je, en oubliant du coup de m'exprimer comme il sied à un devin, « je te dis que tu possèdes tout ce qu'il faut pour réussir dans ce boulot. Si tu avais été là quand Alexandre est venu nous voir, notre affaire, aujourd'hui, serait lancée ! Ne pense plus à cette histoire de prêtresse folle : je te parie que cette fille-là était dingue au départ ! »

Tête-de-Linotte voulut ajouter quelques sottises sur les merveilleux effets de la torsion de bras, mais je feignis de ne pas entendre et déclarai à Rhodis que je comprenais parfaitement sa nervosité. Quoi de plus naturel, surtout pour une première fois? Voulait-elle se reposer un peu?

Comme elle acceptait, je lui conseillai de s'allonger et de respirer bien à fond ; quelques minutes lui suffiraient pour retrouver son équilibre. Il me fallut presque employer la force pour faire sortir Tête-de-Linotte ; il finit par m'accompagner, mais il faisait la tête. Au moment d'écarter la tenture, je m'arrêtai :

— « Nous allons faire un tour dans le bois sacré, » dis-je à Rhodis. « Pendant ce temps-là, ne pense plus à cette femme de fermier. Arrange-toi seulement pour être redevenue toi-même lors de notre retour. »

— « Sans quoi... » menaça Tête-de-Linotte avant de se glisser avec moi derrière la tenture.

Je devinais ce qui allait se passer tandis que la jeune fille nous croirait dans le bois sacré, et il va de soi que nous nous gardâmes bien d'y aller. Nous observâmes Rhodis par des trous pratiqués dans le mur et je dois avouer que j'ai rarement vu chose plus intéressante.

Tout d'abord, elle demeura rigoureusement immobile... Puis, s'élançant soudain à travers la salle, elle écarta la tenture et disparut... Quel-

ques instants plus tard, elle revenait, traînant après soi la paysanne qui attendait son tour.

— « Avant on ne faisait jamais comme ça, » dit la femme du fermier, et elle scrutait Rhodis si intensément qu'on voyait les plis de son front entre les yeux.

Rhodis ne parut pas s'en apercevoir :

— « Chut ! » fit-elle en posant un doigt sur ses lèvres, « nous n'avons qu'un instant. »

— « La dernière fois que je suis venue, » protesta la consultante, « j'avais eu de la musique. »

— « Ecoute-moi ! »

Du doigt, la femme du fermier disciplina une boucle vagabonde qu'elle ramena sous la résille de laine neuve qui la coiffait :

— « Ah ! je suis dans un bel état ! » soupira-t-elle. « C'est ta faute, aussi, avec ces façons que tu as de me houspiller pour me faire entrer ici ! Mais il ne faut surtout pas t'imaginer, parce que je ne suis qu'une pauvre femme qui vend des œufs et du miel, que je vais me contenter d'un pauvre petit oracle marmonné. J'ai payé ma drachme comme tout le monde et... »

— « Oui, oui, naturellement, mais écoute-moi... »

— « ...et tu vas me faire le plaisir de me donner un oracle complet avec toute la garniture : musique, vision et le reste ! Fermière ou pas, j'ai droit au même traitement que les autres. »

— « Mais mes oracles, tu sais, ce n'est que de la... »

— « Ecoute, jeune femme, » coupa la mère du petit infirme qui se campa devant Rhodis, les poings sur les hanches, « écoute, » fit-elle d'une voix qui prenait de l'ampleur, « je ne suis pas venue ici pour qu'on se paie ma tête. Je ne suis pas de celles à qui on peut faire ça, figure-toi ! Voilà près de deux mois que je mets de côté l'argent des œufs. Je sais ce que donne Amasara pour une drachme, et je tiens à l'avoir... Et d'abord, tu vas me faire le plaisir de me recommencer tout cet oracle ! »

Pleine de colère, elle tourna le dos à la jeune fille et elle s'éloignait déjà quand Rhodis la prit par l'épaule :

— « Mais, écoute-moi, » lui dit-elle, « écoute-moi seulement... »

— « Bas les pattes, hein ! » glapit aussitôt la femme du fermier. « On dit qu'une femme peut devenir folle lorsqu'une prêtresse pose la main sur elle. Garde tes distances ou bien je te jure que je vais me plaindre auprès d'Amasara ! »

Et, là-dessus, décochant à Rhodis un regard noir, elle détala comme un lapin.

... Debout devant son trépied, la jeune fille eut un léger frisson lorsqu'elle nous vit reparaître. Il faut dire que mon assistant revenait avec un fouet à la main ; je l'avais laissé faire... Du geste, il lui ordonna de s'asseoir, et Rhodis voulut se tourner vers moi, mais j'étais fort occupé à enlever des bouts de fil de ma tunique... D'ailleurs, Tête-de-

Linotte répéta son geste — de la main qui tenait le fouet — et la jeune fille dut obéir, malgré sa répugnance. Lentement et comme accablée, elle gagna sa place, l'échine ployée...

Mon assistant fit disparaître son fouet tandis que j'enlevais une cassolette (à quoi bon gâcher l'encens?) et la remplaçais par des vases contenant de l'eau et des herbes fraîches. Ayant écrasé quelques feuilles de marjolaine, je fis un signe : on entendit alors un faible son de flûte dont le volume augmenta bientôt.

— « Tu es prête? » interrogea Tête-de-Linotte. Il parlait du coin de la bouche tout en se dirigeant vers le mur que masquait la tenture. Jetant un coup d'œil significatif sur l'endroit où il avait dissimulé son fouet, il répéta : « Prête? » et Rhodis fit signe que oui. Alors, d'un geste lent et majestueux, je fis glisser la tenture...

La femme du fermier s'avança, redressant la tête... Rhodis s'était levé et son regard lointain semblait fixer quelque chose au-delà de la consultante.

— « Je vois un enfant, » dit-elle d'un ton solennel et joyeux à la fois, « c'est un garçon et il marche... Je vois aussi une femme qui lui attache aux chevilles du fenouil et d'autres herbes odorantes... Maintenant, voici que l'enfant danse !... Il court ! » Un instant, Rhodis parut retenir son souffle, puis elle reprit : « Oh ! quel bon coureur ! Le voilà qui fait la course avec les autres enfants dans la prairie !... Vite, petit, vite, si tu veux les battre ! » Et son regard se déplaçait comme s'il eût suivi un coureur...

Finalement, elle baissa les yeux et sembla remarquer pour la première fois la femme qui était à ses pieds :

— « Mais voici, » poursuivit-elle, « voici la femme de ma vision ! » Elle porta les mains à son front. « C'est elle, c'est bien elle !... Mais que m'arrive-t-il donc? Suis-je éveillée ou bien n'est-ce qu'un songe? »

Je m'approchai de la femme du fermier :

— « Ton fils guérira, » lui dis-je, « il te suffira de lui envelopper les pieds dans du fenouil et des herbes odorantes. » Et j'accompagnai mes paroles d'un bon sourire comme celui que dédierait un vieil homme à sa fille préférée ! Et la musique des flûtes se mit à faire autant de raffut que vingt oiseaux !

Maladroitement, la femme du fermier se releva :

— « J'en ai eu pour mon argent, » déclara-t-elle avec un reniflement qui lui permit à la fois de profiter des odorants effluves de la marjolaine et d'exprimer la piètre opinion qu'elle avait de Rhodis. Puis elle s'en fut, sans se presser, tandis que Tête-de-Linotte et moi prenions soin d'écarter les lourdes draperies du portique pour lui livrer passage...

— « Et maintenant, » dis-je à Rhodis quand les draperies se furent refermées, « nous allons prendre un peu de repos. Ensuite, ce sera le tour des Barbares, puis tu en auras fini pour aujourd'hui. »

Mon assistant riva son regard sur la jeune fille :

— « Et pas d'histoires, hein? Laisse tomber les *Je ne veux pas*, les

Je ne peux pas et les *J'ai peur!*... Tu as beau savoir y faire, ma petite, tu n'es pas encore assez maligne pour nous posséder avec ces boniments-là ! »

Sans qu'elle s'en fût aperçue, Tête-de-Linotte avait tiré son fouet de sa cachette et il le lui agitait sous le nez.

— « Non, » répondit Rhodis, « je ne recommencerai pas... Pas même si vous... »

Elle s'interrompit soudain, haletante, puis se tourna vers moi :

— « Voilà que ça revient ! » s'écria-t-elle. « Ça se rapproche ! Je sens mes terreurs qui me reprennent ! »

Ses mains crispées s'étaient portées à sa gorge ; son regard me rappelait celui d'un animal pris au piège.

— « Quelle cabotine tu fais ! » dit Tête-de-Linotte. « Mais sois tranquille, va, quand tu sentiras *ceci* te caresser, au moins tu ne crieras pas pour de la frime ! » Et il lui montrait son fouet dont la mèche portait des nœuds.

Je craignais fort que les menaces de mon assistant, plus encore que son fouet, ne vinssent consommer le désarroi d'une fille aussi impressionnable que Rhodis. Mais elle ne parut voir que le fouet, et sa bouche s'ouvrit silencieusement, sans qu'elle pût proférer un mot... Puis, avant même qu'on eût porté la main sur elle, elle s'écroula tout à coup, évanouie...

Pour triompher de la situation, il fallait du doigté... Quand Rhodis reprit ses sens, Tête-de-Linotte n'était plus là ; seul auprès d'elle, je lui caressais les mains en lui faisant respirer quelque chose... Gentiment, je lui dis de ne pas se tourmenter, et je continuai à presser ses mains dans les miennes, tout en lui répétant sans arrêt qu'on trouverait une autre jeune fille pour la remplacer dans les cas sérieux et prêter sa voix au dieu. En parlant de la sorte, je m'attendais à la voir protester énergiquement. Mais il n'en fut rien : Rhodis, au contraire, parut reconnaissante de ma suggestion. Je continuai donc à la répéter.

A la fin, tout de même, elle se mit à parler :

— « Oui, » me dit-elle, « oui, c'est cela. Choisis quelqu'un d'autre, n'importe qui... Moi, je vais prendre mes jambes à mon cou et regagner mon village. »

Or, il se trouve, vois-tu, que j'aime assez jouer la comédie, moi aussi. Je m'assis donc sur une marche, un peu au-dessous de la chaise sculptée de Rhodis et je pris un air triste.

— « Dire que je croyais te rendre service en te faisant entrer ici et en te donnant à manger ! » soupirai-je sur un ton confidentiel. « Tous les combien fais-tu un repas complet, dans ton village? Ce n'est pas souvent, même, qu'on te laisse quelque chose à manger, hein? Tu n'avais pas de hutte, n'est-ce pas? Et tu portais, pour tout vêtement, ce qu'on avait pu dénicher de plus répugnant, en fait de haillons? » Pensivement, je palpai le tissu de sa robe. « Tu t'en souviens? »

Elle acquiesça sans mot dire.

— « Au début, » repris-je, « tu te plaisais bien, chez nous... Et comme tu dévorais à belles dents ! »

Ici, je fis une longue pause, puis :

— « As-tu donc oublié ce que c'est que d'avoir faim? »

— « Non, » dit Rhodis avec un petit soupir malheureux.

— « Alors, je suis sûr que tu vois où est ton intérêt... Nous allons faire attendre ces Barbares jusqu'à ce que tu sois prête à les recevoir. Tout à l'heure, quand je parlais de te remplacer, je plaisantais, naturellement. Tu es notre meilleure assistante. Demain, nous... »

— « Non ! » interrompit la jeune fille d'un air effrayé, « non, non ! Je veux m'en aller tout de suite ! »

— « Je suppose que cela t'est bien égal qu'on me donne la bastonnade pour avoir laissé s'enfuir une prêtresse? »

— « Comment ! Mais tu es un personnage important ! Personne ne... On n'oserait pas te faire cela à *toi !* »

— « Tu crois? » Et j'eus un petit rire sinistre.

— « Mais enfin, tu... tu es le bras droit d'Amasara, tu connais tous les secrets de ce temple... »

— « Oui, et je les ai tous révélés ! »

Voyant ses yeux s'agrandir d'horreur, je décidai de lui porter un autre coup :

— « Ne t'occupe pas de moi, » repris-je. « Si tu veux t'en aller, va-t'en. Tu en découvriras bien le moyen ; si tu n'y arrives pas maintenant, ce sera pour quelque nuit bien noire. Moi, je suis un vieil homme et je saurai subir le destin qui m'attend, même si c'est... la mort ! »

Rhodis eut un frisson.

— « Je ne te reproche rien, continuai-je (et j'aurais voulu que tu entendes ce chevrotement de ma voix !)... « J'avais espéré que... oh ! et puis, tant pis, après tout ! »

Saisissant la petite main tremblante de la jeune fille, je la mis contre ma joue :

— « J'ai eu une fille, dans le temps, et lorsque je t'ai vue, je... Enfin, voilà !... Tu te souviens comme j'étais heureux de voir ton visage maigre se remplumer et devenir si joli? Tu te souviens de ma joie lorsque je te vis sourire, à ton réveil, au lieu d'appréhender, comme tu le faisais avant, ce nouveau jour qui s'ajoutait aux autres?... Mais il suffit : oublions tout cela... »

Et j'achevai très vite, car le minutage, aussi, avait son importance dans cette situation critique :

— « Je vois bien que je me suis fait des idées et que, pour toi, je n'ai jamais compté. Tout ce qui te plaisait, ici, c'était ton assiette bien remplie... »

Je poussai derechef un vilain rire et vis ses yeux se mouiller :

— « Ne pense plus jamais à cet endroit, » reniflai-je, « ne pense plus jamais à moi, au vieil homme que je suis et qui t'ai voué une affection véritable... »

Je la quittai là-dessus et m'en fus, tête basse. Alors un gros sanglot s'échappa de sa poitrine ; elle courut après moi, me jeta ses bras autour du cou et se mit à pleurer, à pleurer sur mon épaule.

— « Je reste ! Je reste ! » souffla-t-elle. Mais c'était bien inutile : avant même qu'elle eût parlé, je savais que j'avais gagné la partie.

Je la conduisis jusqu'à son siège aux bras sculptés et l'y installai parmi les coussins.

— « Pendant ce temps-là, » lui fis-je remarquer en retombant malgré moi dans le dialecte des gens du port, « le dieu n'en a pas fichu une secousse ! Allons, tu vas maintenant me servir une vision de première à ces péquenots de Barbares qui ne jactent qu'en sabir. Ensuite, mon petit lapin, ce sera fini pour la journée et tu auras du vin, du bon vin au miel. Alors, tu verras comme ta peur de tout à l'heure te fera bien rigoler ! *Qui est-ce qui avait peur?* diras-tu, et *peur de quoi?*... Allons, ma belle, au travail ! C'est la première chose que t'ait jamais demandée le vieux bonhomme que je suis, et je sais que tu ne vas pas me laisser tomber. »

Je l'observais tandis qu'elle se redressait, rajustant les lanières de ses sandales.

— « Quelques larmes ne font pas mal, » remarquai-je. « Cela augmente encore l'éclat de tes beaux yeux. »

Rhodis ne me répondit pas. Elle regardait dans le vague, les yeux fixes comme elle l'avait fait, un peu avant, en présence du roi et de la femme du fermier.

Mon assistant, qui venait de rentrer, m'appela du geste :

— « Pour le toit, » chuchota-t-il, « tout est arrangé. »

— « Qu'avons-nous obtenu? » lui demandai-je sur le même ton. « Du cèdre ou du bronze? »

— « De la tuile : on a fait un compromis. Et maintenant, Amasara voudrait qu'on expédie les Barbares en vitesse pour qu'ils puissent s'en retourner chez eux. Ces cochons-là collent des poux dans tout le sanctuaire ! »

Il eut un geste du pouce vers la prêtresse :

— « Elle est prête? »

Rhodis était prête et je la trouvai véritablement splendide. A voir son expression, on aurait cru qu'une vision venait de lui révéler, d'un seul coup, assez de choses horribles pour remplir toute une vie d'homme. A lui seul, un visage comme le sien aurait suffi pour que les Barbares regagnent leurs forêts à toutes jambes, car ces gens-là, tu le sais, sont encore plus bêtes que la majorité de nos autres clients.

...J'entendis alors résonner le bruit du tonnerre, grondement sourd qui se terminait par un fracas retentissant, puis des flammes violettes se déversèrent sur nos têtes, pareilles à des fleuves de feu, et j'eus l'impression, entre deux éclairs, que l'obscurité allait se refermer sur moi pour m'étouffer. J'aurais voulu m'enfuir, mais je me sentis tout à coup si

malade et si chaviré par le désarroi que j'eus tout juste la force de m'adosser à un pilier...

Chacun des éclairs successifs illuminant le temple me rappelait les histoires que ma mère m'avait contées sur les dieux et leurs vengeances. Je me souvins tout à coup de ces gens qui avaient été changés en pierre ou frappés de cécité. Une crédulité enfantine s'était emparée de moi et je compris, en percevant les gémissements apeurés qui lui échappaient, que mon assistant était en proie aux mêmes émotions.

A la lueur des éclairs, nous pouvions voir Rhodis qui semblait chercher quelque chose autour d'elle, à tâtons... Malgré le bruit du tonnerre, je parvins à saisir ce qu'elle disait : « Des chaussures ! » Lorsque le bruit couvrait sa voix, je devinais encore ces mêmes mots aux mouvements de ses lèvres...

Elle se mit ensuite à maudire la guerre en pleurant. Je suppose qu'elle se lamentait sur les cadavres de ses sœurs et, tout en versant des larmes, elle ne cessait de répéter : « Je ne peux pourtant pas aller nu-pieds... » Puis elle se baissa et l'on eut l'impression qu'elle arrachait quelque chose aux pieds de ces créatures de cauchemar qu'enfantait sa vision...

— « Je ne peux pas faire autrement, » répétait-elle, « la maison n'est plus que ruines et je n'en ai même pas une seule paire ! »

Elle sanglotait et on la voyait chanceler tandis qu'elle semblait s'efforcer d'introduire ses pieds meurtris dans leurs chaussures de naguère. Je songeai qu'elle devait incarner une princesse ou la fille de quelque haut personnage, et que, selon sa vision, tous les enfants devaient avoir possédé des chaussures jusqu'à ce que la guerre éclatât. Sans doute, tout cela semblait bien étrange, mais c'est tout ce que je crus pouvoir déduire de ses balbutiements incohérents.

Lorsqu'elle se fut chaussée, on la vit parmi les ruines imaginaires, en quête de nourriture, et ses gestes me firent comprendre qu'elle n'en trouvait point. « Je n'ai rien mangé depuis ce matin, » gémissait-elle. Puis, sans interrompre son manège, elle se mit à citer les noms d'aliments bizarres ; dans l'étrange contrée où se déroulait sa vision, on semblait connaître des plats vraiment extaordinaires... Elle parlait maintenant de grands coffres, et même de chambres, pleines à craquer de viandes et de fruits qui résistaient à la corruption... A l'issue de ses longues recherches, nous l'entendîmes constater d'une voix lasse :

— « Maintenant, le peuple va vraiment connaître la faim... Et je la connaîtrai, moi aussi. »

Puis elle se mit à trembler et à pousser des lamentations. Je n'arrivais pas à suivre tout ce qu'elle disait, mais je pus saisir le mot *destruction*. Visiblement folle de peur, voici qu'elle dénonçait en hurlant quelque chose qui se déplaçait plus vite encore que le son même de son déplacement ! Tout effrayé que je fusse, je savais pertinemment que la chose est impossible ; jetant un regard à Tête-de-Linotte, je vis d'ailleurs qu'il s'était mis à secouer la tête.

Mais tu n'imaginerais jamais ce que fit ensuite Rhodis ! « J'ai mal, »

gémit-elle, « je suis blessée... grièvement... Sur le moment, je ne m'en étais même pas aperçue. » Et ça, vois-tu, ça n'était pas bête : j'ai vu moi-même, dans les combats, des soldats couverts de sang qui ne s'apercevaient de leurs blessures qu'au bout d'un certain temps... Mais un frisson glacé me parcourut lorsque j'entendis Rhodis qui achevait, sanglotante :

— « J'ai sans doute... sans doute été coupée par... un morceau de verre... quand les... fenêtres ont volé en éclats. »

Des fenêtres en verre ! Imagine un peu ! Nous avions un petit vase en verre, ici, et l'on pouvait voir au travers presque aussi bien qu'à travers l'air même. Un jour, une prêtresse cassa ce vase et l'un des morceaux lui fit une coupure, absolument comme un couteau... Tu vois comment fonctionnait l'imagination de Rhodis? C'est d'ailleurs cette histoire de fenêtre en verre qui me fit enfin comprendre que j'avais affaire avec une petite jeune fille qui feignait la transe prophétique, et non avec un dieu ! Pourtant, je dois avouer que j'eus une impression curieuse qui persista pendant quelques instants : j'aurais juré que cette guerre était une chose véritable, qu'elle s'était réellement produite en un lieu quelconque, et que Rhodis, par un authentique miracle, s'y était trouvée mêlée !

Soudain, l'obscurité s'évanouit. Un dernier grondement de tonnerre se fit entendre, puis le silence revint (je n'ai d'ailleurs jamais pu comprendre comment Rhodis avait appris à commander le tonnerre, puisque je suis censé être seul à savoir le faire). Pour la première fois depuis une demi-heure, je me mis à raisonner avec une pleine lucidité et je constatai que la jeune fille avait joué son rôle avec tant de talent qu'elle avait réussi à donner le change à un professionnel chevronné tel que moi ! Tu te rappelles ce que je t'ai dit des crises de nerfs et de l'influence qu'elles finissent par exercer sur les spectateurs? Tête-de-Linotte et moi, nous venions de nous laisser empaumer par une petite que nous avions pourtant pu voir déjà jouer la comédie pour les naïfs ! La chose me donna beaucoup à penser et, si occupé que je fusse, ce jour-là, je ne pus m'empêcher de faire des rêves d'avenir, un avenir doré. J'imaginai que nous montions un nouvel oracle, Rhodis et moi...

Mais inutile de parler de cela. Je n'ai d'ailleurs pas terminé mon histoire : le plus curieux reste à dire. Sa vision terminée, en effet, Rhodis continua de se comporter comme si elle durait toujours ! D'une voix désespérée, elle se mit à parler de la Seconde Guerre mondiale (j'ignore ce que cela pouvait bien être?). Elle disait qu'on rationnait la nourriture de gens qui n'en avaient jamais manqué jusque-là, et elle parlait de la belle vie, une belle vie que les sages de ces peuplades avaient bien failli mettre à la portée de tous ! « Nous avons été fous de détruire cela, » dit-elle, « fous de le laisser détruire. Fous ! Fous ! Fous ! »

Rhodis avait atteint un tel état d'exaltation qu'elle en était venue à croire pour de bon à toutes ces fariboles qu'elle avait elle-même imaginées, depuis les nourritures bizarres jusqu'aux fenêtres en verre ! Je ne

pouvais d'ailleurs m'en prendre à personne d'autre qu'à moi-même de son dérèglement d'esprit. Après le départ du roi, j'aurais dû veiller sur elle au lieu de m'occuper des tentures ; j'aurais dû lui faire rouler la natte et lui confier diverses petites besognes du même genre. Cette activité physique lui aurait permis de conserver son équilibre et l'aurait empêchée de se mettre à gémir comme elle le fit bientôt :

— « Le dieu m'a punie ! Il m'a mêlée à l'existence d'un peuple futur qui a brisé son univers et l'a réduit en miettes. Je ne puis l'oublier... »

— « Ecoute, » lui dis-je de ma voix la plus douce (car il me fallait encore la mettre en état de vaticiner devant les Barbares), « écoute, je peux te prouver que ta vision ne t'a jamais permis de lire dans l'avenir. Cela t'évitera de devenir folle pour des choses... qui n'existent même pas ! »

Elle me fixait sans mot dire :

— « Les fous, » poursuivis-je, « cela me connaît, moi qui ai passé ma vie dans un oracle... »

Ici, mon assistant intervint :

— « Tu connais bien le dicton : *Il n'est pires fous que ceux qui croient aux oracles?* »

— « Même un dieu, » argumentai-je, « n'aurait pu imaginer des fous comme ceux dont tu viens de nous parler. Rends-toi compte que ces gens-là, n'eussent-ils possédé que la moitié de ce que tu nous as dit, auraient été assez riches encore pour satisfaire les besoins de tous les habitants du monde ! »

Passant sous silence les choses manifestement abracadabrantes, comme les fenêtres de verre, je me bornai à lui citer les éléments les plus simples de sa vision, ceux qui auraient presque pu être vrais :

— « Songe un peu, » continuai-je, « que ces gens de ta vision possédaient tous des chaussures, alors qu'il s'agit d'un privilège réservé au roi seul ! Et toute cette nourriture dont tu nous parlais ! Réfléchis donc qu'il suffirait d'un gars comme Tête-de-Linotte pour en faire la distribution, et que tout le monde connaîtrait alors le bonheur ! Or, les Barbares eux-mêmes ne font la guerre que lorsqu'ils ont faim... Cesse de trembler et réfléchis un peu : ce que tu nous as raconté ne tient pas debout, tu le vois bien? »

Elle cessa de pleurer :

— « Ma vision était vraie, vous dis-je ! » affirma-t-elle. « J'en deviendrai folle ! »

Je pris alors un ton sévère :

— « Une prêtresse qui nous quitterait deviendrait folle beaucoup plus vite qu'en restant à travailler auprès de nous, » lui assurai-je. « Si nous t'avons laissé parler à la femme du fermier, c'était pour que tu puisses voir par toi-même quels sont les sentiments des gens du dehors. Tu te souviens que cette femme n'a même pas toléré que tu la touches? Suppose, maintenant, que tu t'échappes d'ici. Personne, dans ton village,

ne consentirait à te donner de l'eau, personne ne voudrait t'y donner du pain... »

— « Il y a d'autres villages. »

— « Notre influence s'exerce jusqu'aux frontières du pays, » lui fit remarquer mon assistant en se léchant les babines.

— « Laissez-moi partir, » dit Rhodis, « j'irai vivre dans la forêt. »

— « Une jeune fille a déjà essayé, » déclarai-je.

— « Et l'on a retrouvé ses os, quelque temps après, » ajouta mon jeune ami.

— « Toutes les chairs avaient été rongées, » achevai-je.

Je laissai cette dernière remarque faire son effet, puis je demandai doucement à Rhodis :

— « Alors? Es-tu prête à recevoir ces hommes poilus qui se vêtent de peaux de loups? »

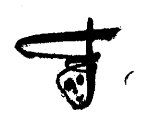
— « Que pourrais-je faire d'autre? » soupira-t-elle.

Elle regagna sa place et, cette fois, c'est *moi* qui donnai le signal commandant les lumières.

Les Barbares pénétrèrent dans le sanctuaire en file indienne et Rhodis leur inspira une terreur qui les fit retourner chez eux. Elle ne se montra pas aussi bonne comédienne qu'elle l'avait été quand nous étions les seuls témoins de ses transports, Tête-de-Linotte et moi, mais enfin le résultat fut atteint.

Après cette ultime séance, néanmoins, elle perdit tout son mordant, toute sa vitalité. Que dis-tu? Tu voudrais la voir?... Mais tu l'as vue! Cette fille, dans la cour, qui regarde droit devant elle sans rien voir, c'est elle, c'est Rhodis! Quand je pense que j'ai pu croire, un jour, qu'elle avait des moyens!

Mais revenons un peu à nos moutons. Si tu crois que tu pourras supporter de travailler chez nous, aux conditions que je t'ai indiquées, je serais heureux de t'embaucher comme assistant...



La chaîne et le collier

par CATHERINE CLIFF

La nouvelle suivante nous fut un jour envoyée par Jacques Sternberg, déjà présenté ici (1). *Nous la lûmes et elle nous plut... mais nous nous demandâmes qui était cette mystérieuse Catherine Cliff, au nom de romancière anglaise du temps des sœurs Brontë, et qui faisait transmettre ses écrits par notre ami Sternberg! Comme nous savons que ce dernier ne déteste pas la plaisanterie (le savoureux périodique (?) littéraire* « Le Petit Silence Illustré » *qu'il vient de lancer en est la preuve), nous le soupçonnâmes même de nous avoir envoyé une œuvre de son cru sous un pseudonyme fantaisiste. On y trouvait en effet un certain air de famille avec sa production, mais aussi un « petit quelque chose », une touche indéfinissable, qui en différaient. L'explication de ce double caractère nous fut donnée par Sternberg au téléphone. Ce n'était pas lui l'auteur... mais sa femme, qu'il avait incitée à écrire ce conte dont elle avait eu l'idée. Et nous sûmes du coup la nature du « petit quelque chose » : l'esprit de la nouvelle était essentiellement féminin (rien que par le pseudonyme, nous aurions pu arriver à cette conclusion plus tôt!). Tandis que la fréquentation et l'intimité conjugales expliquaient un certain mimétisme de style.*

Ayant réclamé par la suite quelques éléments biographiques, le moment de la publication venu, nous reçûmes en réponse une notice à laquelle nous nous en voudrions de changer un mot. La voici :

« La biographie de Catherine Cliff est d'une concision exemplaire. Elle serait le sujet idéal pour un biographe qui n'aurait strictement rien à dire.

» Catherine Cliff, en effet, ne fait rien, n'attend rien, ne poursuit rien, ne dit rien, n'entend rien. Elle vit. Sans plus.

» Il est probable qu'elle imagine beaucoup. Mais elle n'en parle pas.

» Elle serait sans doute écrivain, si l'écrivain ne devait pas se lever pour aller s'asseoir à une table et bâcler quelques gestes terriblement fatigants. De toute façon, même si elle devait vivre pour écrire, elle serait le reflet précis de cette phrase : « Je me donne cent ans pour écrire cette page ».

» Que dire de plus?

» Catherine Cliff n'a jamais eu d'emploi, elle n'a jamais battu de record, elle n'a jamais exploré une région métaphysique ni même quelque ville étrangère. Elle n'a pas non plus le moindre souvenir pittoresque.

» Et, comble de malchance, déjà sans passé défini, elle n'a aucun projet pour le futur. Elle a cependant un travail

(1) Voir « *Fiction* » n° 4 : « *Le désert* » et n° 11 : « *Un beau dimanche de printemps* ».

énorme à accomplir tous les jours : s'arranger pour n'avoir rien à faire. »

... Reste que cet auteur « inexistant » a quand même écrit « La chaîne et le collier » *qui, en quelques pages et avec des moyens d'une simplicité déconcertante, est un des contes les plus subtils qui aient paru dans* « Fiction ». *Subtilité psychologique et tout en nuances, qui suggère un rapport entièrement nouveau entre notre race et une race non humaine.*



J'ÉTAIS au bout du rouleau, vraiment au bout.

Pas d'argent, plus de travail, plus même un lit. Je songeais que la Seine était un bon endroit pour en finir, une bonne fin pour une petite actrice sans emploi. Passant là au hasard, dans sa Cadillac décapotable, un producteur m'aperçoit, me repêche et, bouleversé par ma surprenante personnalité, me présente aux journalistes. Publicité, flashes, grands rôles. Cela arrive souvent aux actrices... dans les magazines illustrés.

Le quartier était calme.

Je ne savais plus où j'étais ; je ne me le demandais pas. Ce quartier ou un autre, cette rue-ci ou une autre, cela présentait une très faible importance. Je marchais. Simplement cela, je marchais. Cette rue m'amènerait dans une autre, la deuxième dans une troisième, et je marcherais ainsi pendant des jours, des semaines...

Quand la voix demanda : « Fatiguée ? », je pris conscience subitement que, depuis quelques minutes déjà, j'entendais des pas derrière moi. Je me retournai, prête à riposter durement. Je n'étais pas sociable et rien, ce soir, ne me poussait à être plus sociable que d'habitude. Mais j'aperçus alors le visage de l'inconnu. Je vis immédiatement les yeux tellement profonds et brillants. Tellement étrangement profonds et brillants. Puis je regardai ses vêtements.

Ces vêtements qui n'étaient pas de notre monde.

Vraiment bizarre ! Des millions d'êtres de ma race dans cette ville, ce soir, et le premier à me poser une question vraiment humaine était cet être venu du fond de l'espace.

Ils étaient arrivés quelques années auparavant. De quel monde lointain, nous ne le savions pas. Pendant longtemps la première page des journaux n'avait parlé que d'eux. Puis, doucement, tout s'était tassé. Nous nous étions habitués à eux comme nous nous étions toujours habitués à tout. Oui, nous nous étions « habitués » à ces êtres extraordinaires venus d'ailleurs. Peut-être parce qu'ils n'étaient pas tellement extraordinaires, parce qu'ils nous ressemblaient trop.

Ils n'étaient pas très nombreux. Au bout d'un mois, ils baragouinaient notre langue ; au bout d'un an, ils la parlaient couramment. Rien

d'extraordinaire là non plus. Ils se conduisaient comme des touristes. On les voyait flânant, regardant nos monuments. Dans leurs rapports avec nous, ils étaient extrêmement charmants, mais avec une sorte de subtile réserve qui ne disposait pas à la familiarité.

Il répéta : « Fatiguée? »

Je faillis lui tourner le dos, mais en même temps je n'en avais pas envie. Depuis quelques instants, je me sentais un peu moins désespérée, oui, vraiment moins perdue, moins agressive du même coup. Il y eut une gentillesse inexprimable dans le geste qu'il fit pour écarter mes cheveux de mon visage.

Il demanda : « Faim? »

Je murmurai : « Oui. »

Il prit ma main dans la sienne et m'entraîna dans une épicerie. Il me demanda ce que j'avais envie de manger. Il acheta du jambon, du beurre, une boîte de lait et de la confiture.

Il sourit. « Du café? »

Je lui rendis son sourire, ravie. Il y avait quatre jours que je n'avais bu de café.

Puis nous sortîmes. Il acheta du pain, un peu plus loin, qu'il choisit bien doré.

Il habitait une petite maison particulière dont j'aimai immédiatement l'odeur de bois ancien.

Il prépara le repas et je l'aidai. Un instant — ce fut fugitif — j'eus l'impression qu'il m'observait, observait mes mouvements, mes gestes, avec gentillesse d'ailleurs, sans curiosité particulière.

Je mangeais mon jambon et buvais mon café. Mais lui se servait des aliments qui m'étaient totalement inconnus. Je regardais son assiette, intriguée. Alors, au bout d'un moment, riant, il leva son assiette et me la mit sous le nez. Riant aussi, je cherchai à comparer l'odeur de cette nourriture avec celle de quelque chose de connu. Végétal? Viande? Ou quoi? Je ne voyais pas. Il en mit un peu sur mon assiette. C'était bon. Cela ne me rappelait rien, mais c'était bon.

Plus tard, il me prépara un bain. Quand je sortis de la salle de bains, il m'appela de l'étage au-dessus. Je le trouvai dans une chambre en train de préparer un lit. Il me parut un peu maladroit, s'empêtrant dans les draps et les couvertures. Un instant il voulut placer une couverture avant les draps, réfléchit et recommença. Je fis le lit avec lui. Il rit. Il semblait s'amuser. Il avait l'air très bon quand il riait.

Pour la première fois de ma vie, je voyais un être donnant cette impression de bonté totale sans faiblesse.

Avant de me quitter, il me toucha les cheveux, doucement, amicalement.

Le lendemain, quand je partis, il me dit :

— « Revenez ce soir. Revenez chaque soir, aussi longtemps que vous le désirerez ou quand vous en aurez besoin. »

Je le regardai. Je le regardai longuement. Une si totale simplicité en lui. Je savais que je ne pouvais pas revenir et je le regrettais.

*
* *

Je revins pourtant.

Ce soir-là et d'autres soirs. Quelquefois j'arrivais avant lui. Je l'attendais devant la maison. Il était heureux de me voir, vraiment heureux. Une fois, je me tenais sous le porche, dans l'ombre. Il arriva, s'arrêta un instant, regardant la rue, semblant chercher quelque chose. Il me cherchait. Je le savais. J'aurais pu le savoir à son sourire quand il me vit.

Il me rapportait toujours à manger. Et je trouvais cela naturel. Je mangeais également de ses aliments à lui, très souvent, de plus en plus souvent. Il préparait mon bain chaque soir. Puis il me conduisait à ma chambre, passait sa main dans mes cheveux et me quittait.

Pas un instant, pas une fois, l'idée que je vivais à ses crochets ne me vint à l'esprit. Je trouvais tout naturel, étrangement naturel.

Puis, peu à peu, surgit en moi une sensation, inexplicable d'abord. Pendant la journée, je vivais comme j'avais toujours vécu ces dernières années, cherchant un bout de rôle, un cachet. Mais, en moi, durant ces heures, une angoisse, une sorte de nostalgie, comme si quelque chose me manquait. Bientôt, je me surpris à guetter les aiguilles des horloges et, le soir, à courir vers sa maison, comme une affamée.

Après dîner, je le regardais lire. Je le regardais longuement, attentivement. Je l'étudiais. De temps à autre, il levait sur moi ses pupilles brillantes qu'il tenait de son monde à lui, et il souriait. Cette déconcertante simplicité... Pourtant, il était tellement semblable aux hommes de chez nous. Tellement semblable... ou si peu différent? Je n'arrivais pas à saisir en quoi il était différent. Mais je le savais inexplicablement.

Il m'aimait. Cela devenait une certitude en moi. C'était, du reste, enfantin de s'en apercevoir. Il ne s'en cachait pas du tout. Cela se sentait à la tendresse de ses sourires, de sa voix.

Il ne me posait jamais de questions. Je ne lui en posais jamais non plus. Mais, moi, je n'osais pas. Il m'impressionnait d'une façon subtile. Je ne comprenais pas par quoi, mais je reconnaissais le fait.

Un matin, je me peignais, il s'approcha de moi, me prit le peigne des mains. Il se mit à coiffer mes cheveux, doucement, attentivement, changea la raie de place et considéra le résultat. Il dit :

— « Vous devenez très belle. Vous aviez besoin de vous nourrir. »

Je ressentais une détresse abominable quand nous nous quittions le matin. Et toute la journée, le désir de sa présence — désir, désir de plus en plus lancinant, de plus en plus exigeant, de sa présence, de son climat, de respirer l'air qu'il expirait.

Lui restait toujours égal à lui-même.

Quelquefois il m'entraînait dans un jeu ; dans son jardin, une partie de ballon. J'éprouvais un sentiment de souffrance presque devant l'allégresse, la passion et la précision de ses mouvements. La grâce de son

corps avait quelque chose de physiquement intolérable, d'annihilant. A la fin de chaque partie, il m'embrassait gentiment le visage.

Un soir, il vint dans ma chambre. Quand je le vis entrer, je fus atterrée par la joie qui me saisit.

Il s'approcha de mon lit, borda mes couvertures et sourit. Il dit :

— « Demain, je vous donnerai des draps propres. »

J'attrapai la main qui me caressait le visage, l'enfermai dans les miennes, la caressant avec mes lèvres, y enfonçant la pointe de mes dents. Il se mit à me parler doucement, à petits mots tendres que je ne comprenais pas. Puis il retira sa main, éteignit la lumière et sortit.

Combien de jours, combien de mois passèrent?

Je cessai de raisonner, d'analyser. Je ne me posais plus de questions. Je subissais. La puissance de sa présence sur moi devenait de plus en plus tangible. Et indispensable. Quand je songeais que j'aurais donné ma vie pour lui, immédiatement, sans réflexion, j'étais plutôt en dessous de la vérité. Je passais des soirées entières, assise par terre, contre ses jambes, le visage contre ses genoux, dans une sorte de volupté au bord de l'évanouissement.

Parfois il me parlait avec sa curieuse diction heurtée. Les modulations de sa voix parcouraient l'intérieur de mon corps. Je frottais doucement mon visage contre ses jambes, je me serrais plus étroitement contre lui, dans sa chaleur.

Un matin, il me dit :

— « Nous passerons la journée ensemble. »

Il m'emmena au bois l'après-midi. Il s'amusait, il riait, et l'éclat de ses pupilles devenait presque impossible à soutenir.

Nous nous assîmes sur un banc. Après un moment, je remarquai qu'il observait avec beaucoup d'attention notre voisin. J'entendis celui-ci lui dire :

— « Chez nous, sur Terre, on aime beaucoup les animaux. Cette petite chienne est mon seul ami depuis des années. L'affection que nous leur donnons, ils nous la rendent au centuple. Et quand un animal s'attache à vous, rien jamais ne le décidera à vous quitter. »

Je l'entendis répondre :

— « Chez nous aussi on aime beaucoup les animaux. »

Je me penchai pour regarder l'homme. Je vis la petite chienne, une très jolie chienne aux yeux intelligents, au poil fauve, avec une chaîne et un collier. Elle se tenait couchée aux pieds de son maître, son museau appuyé contre les jambes de l'homme.

Et, subitement, mais avec une certitude absolue, je compris.

A cet instant, il tourna son visage vers moi. Mes yeux rencontrèrent les siens et clignèrent sous son regard. Je savais.

Je savais, mais il était inexprimablement trop tard.

Il se leva, prit congé de son voisin, prit ma main dans la sienne et je le suivis docilement.

Mars est à nous !

(*Mars is ours*)

par ALFRED COPPEL

Nos lecteurs n'ont certainement pas oublié les deux belles histoires psychologiques d'Alfred Coppel : « La Mère » (n° 1) *et* « Un rêveur » (*n°* 12). *Ils en retrouveront le caractère dans celle-ci, mais au service cette fois d'un thème plus ample, collectif et non plus individuel, bien que, à son habitude, l'auteur s'attache à nous décrire avec lucidité les réactions d'un héros unique.*

Nous ne voudrions surtout pas avoir l'air de faire de la politique ; mais, une fois de plus, alors que dans des milieux divers on accuse la S. F. américaine de ne se servir du thème de la guerre que dans un but de provocation et d'excitation, nous voudrions attirer spécialement l'attention sur cette nouvelle, qui peut servir de pendant à « Recommencement » *de Robert Abernathy (dans notre numéro du mois dernier).*

Dans son tableau de la planète Mars devenue le siège d'une lutte inutile et fratricide entre Russes et Américains (ou plus exactement deux peuples les symbolisant), Alfred Coppel a su rejoindre l'inspiration des grandes œuvres antibellicistes, qui au-delà des camps dépeignent les horreurs de la guerre et son absurdité sanglante. Si certains esprits arrivent à voir de la « propagande » dans une œuvre comme celle-ci, ce sera vraiment à force de faire preuve d'imagination! Mais tout lecteur de bonne foi, quelle que soit sa tendance, ne pourra que participer aux émotions qu'a voulu lui communiquer l'auteur, et ressentir le poids de l'amertume dégagée dans ce récit jusqu'à la sensation d'atrocité de sa conclusion.

Tout autre commentaire à son sujet serait inutile. Lisez et jugez.



LES dunes rouges s'éveillèrent sous le soleil matinal. Les étoiles pâlirent, mais sans s'éteindre avant l'aube. La lumière toucha les hauts cirrus glacés et les teinta de rose sur le grand ciel de cobalt. Loin vers l'ouest, les collines érodées au bord de Syrtis s'animèrent de jaunes brillants et de bruns roussis.

La longue colonne de véhicules blindés, pareils à des insectes dans l'immensité désertique, progressait lentement en direction du Nord. Le son de leurs moteurs s'évanouit rapidement dans l'air raréfié et froid et les rafales de sables ferrugineux eurent bientôt effacé les traces des pignons d'acier.

Dans son tank, Marrane s'éveilla d'un sommeil agité. La petite

lampe-liseuse était toujours allumée et le livre de pièces de théâtre ouvert en travers de sa poitrine. Il donna un coup d'œil à la pendule au fond du tank et se demanda s'il avait même réellement dormi.

Il passa la main sur ses joues rugueuses, repoussa l'envahissante terreur familière du réveil, se força à s'allonger, à se décontracter, et se laissa apaiser par le mouvement onduleux du Weasel.

« Cela, » pensa-t-il, « c'est réel. De l'acier, des rivets, le « tcheuk-tcheuk-tcheuk » régulier du motocompresseur. Oublie le cauchemar de ces plaines poisseuses qui s'étendent indéfiniment, où seule règne la peur. Et *renonce au luminol.* »

Il se sentait abruti par les arrière-effets de la drogue, bouffi, les yeux et la langue gonflés. Corday devrait trouver autre chose à lui donner : il lui venait une accoutumance au luminol et la drogue ne chassait pas les cauchemars. Corday devrait se débrouiller pour lui procurer quelque remède différent. Une bouteille où puiser quelques heures de repos et de sommeil sans rêves. Comment pourrait-il conduire des hommes à la bataille quand il se sentait toutes ces ruades à l'intérieur...

La lumière-signal s'alluma.

— « Qu'y a-t-il, Sergent? » questionna-t-il, la voix épaisse et lasse.

— « Six heures, Commandant, » répondit la voix de Grubich, métallique à travers la grille. « Nous commençons l'ascension du plateau. Vous m'avez dit de vous éveiller. »

— « Très bien, Sergent. »

Hors du cercueil, se dit-il. Hors du cercueil et le retour à la vie. Au nom du Ciel, *pourquoi?* Une autre interminable journée à ramper tout au long de l'interminable désert monotone. Il se mit à penser à des lacs bleus, à la mer bleue, il les revit... Cela faisait combien de temps? Des années à présent... Non que cela présentât quelque importance...

Il enfila son respirateur et décompressa le tank. Les enclenchements, Dieu merci, n'accrochaient pas. Il avait horreur que cela se produise.

L'intérieur du Weasel était glacé et, nu sur le pont qui tanguait, Marrane grelotta. Il hésita à se raser et opta finalement pour la négative. Ce qui restait d'eau serait gelé et il n'avait plus de lames en bon état. Le rasoir électrique avait été démoli par le sable des mois auparavant, au cours de la traversée de Syrtis. Toutes les provisions baissaient, comme du sable coulant dans un sablier. Il leur faudrait prendre contact avant longtemps, sans quoi le Groupe de Surveillance se délabrerait comme une plante qui sèche sur pied. *Salut aux conquérants...*

Grubich montra sa tête tordue à l'angle d'une cloison et questionna :

— « Vous m'avez parlé, Commandant? »

— « Non ! » fit-il sèchement. « Continuez. »

La tête de Grubich disparut en marmonnant : « Oui, Commandant. »

Marrane se redressa lentement. Chaque mouvement paraissait un

effort. Il se demanda si cela venait du froid sec, de la basse pression, de l'air en conserve? Ou bien de lui-même?

« J'ai trente ans, » pensa-t-il. « Pas vieux. Mais je me sens vieux. Vieux et plus ou moins visqueux. Et, quand je regarde le désert, très, très petit. »

Il pensa à la pièce qu'il avait lue la veille au soir. D'un des auteurs prohibés, mais ici, « en haut », ça ne semblait pas avoir grande importance. Liste Grise. Liste Noire. Commission de loyalisme. Tout cela paraissait loin, loin, irréel, au-delà du golfe de la nuit. Mais la pièce l'avait troublé. Steinbeck, ou un nom de ce genre-là. Et le titre... Tellement à propos alors que la file des Weasels rampait au long de la plaine martienne, dans l'obscurité semée d'étoiles. « *Nuits sans lune* » (1). Il y était question d'envahisseurs au cours d'une guerre aujourd'hui oubliée, qui se passait dans un endroit dont il n'avait jamais entendu parler. Pourtant, il y avait dans cette pièce une phrase impressionnante, qui suscitait les cauchemars en dépit du luminol. Peut-être, en somme, était-il sage d'interdire un tel livre aux civils.

Il secoua la tête avec lassitude. Cela témoignait d'un grave relâchement de la discipline dans le Groupe de Surveillance, le fait qu'un officier pût prêter à son commandant un ouvrage de la Liste Grise sans plus de scrupule de conscience que de crainte ! Mais, Seigneur, que pourrait-on attendre d'autre, se demanda-t-il, après une campagne de dix mois dans ce désert, à la recherche d'une Base Cominform qui n'existait peut-être pas? Il se dit aussi qu'il ne fallait pas oublier de remercier Hallerock, qui lui avait prêté ce livre.

De la cuisine lui parvint l'odeur de protéines synthétiques brûlées. On n'avait jamais pu faire fonctionner convenablement le fourneau sous une pression atmosphérique de trois kilos, ni les machines qui haletaient malgré l'essoufflement et les explosions des surcompresseurs. Rien ne fonctionnait convenablement. Rien. Sauf les canons. Et il n'y avait pas d'objectif sur quoi tirer.

« *Salut aux conquérants !* » se répéta-t-il, sardonique. « Mars est à nous, Marcétanou ! Cela a juste autant de sens écrit ainsi et la prononciation est beaucoup plus officielle. »

Il s'aperçut qu'il souriait d'une façon parfaitement idiote en répétant : « *Marcétanou !* »

---

(1) L'auteur fait ici allusion à « *The moon is down* », roman de John Steinbeck paru en 1942 et inspiré à l'écrivain par l'invasion allemande de 1939-1940. A aucun moment de son récit Steinbeck n'a explicitement désigné l'armée d'invasion comme étant allemande, mais de nombreuses mentions y sont faites de l'Angleterre, de la guerre de Russie, de l'occupation de la Belgique, vingt années auparavant, qui ne laissent subsister aucun doute. Le roman ayant paru en 1943 en langue française, à Lausanne (Edit. Marguerat), sous le titre « *Nuits sans lune* », la version suisse comportait, pour des raisons faciles à comprendre, certaines coupures et altérations.

En 1944, sous l'occupation, les Editions de Minuit firent paraître clandestinement, sous le titre « *Nuits Noires* », une nouvelle traduction qui, cette fois, était intégrale et entièrement conforme au texte original. (N. D. L. R.)

De ce roman, Steinbeck a tiré une pièce, et c'est de celle-ci qu'il est question dans la nouvelle.

— « Colline en vue, Commandant ! » cria Grubich.

Marrane cessa de sourire et finit rapidement de s'habiller. Son cœur battait avec violence quand il se reprit en main.

« Voilà que je me mets à apprécier le sable, » pensa-t-il. « Et c'est le cas d'un homme sur deux dans le Groupe. Il y a quelque chose qui cloche à la base de tout cela... ces véhicules militaires qui patrouillent sans fin, à la surface d'un monde calme, mort et en paix depuis dix fois dix millions d'années. Nous aurions dû venir ici pour une *autre* raison. »

Il trébucha sur le pont et se mit debout derrière Grubich et le conducteur.

A la suite de la pesante machine longue d'une cinquantaine de mètres, il pouvait voir s'étirer le reste du Groupe qui suivait aveuglément à travers l'interminable désert de sable ferrugineux, chaque antenne de radar tournant avec une stupide précision militaire, à la recherche d'un ennemi là où n'était visible qu'un sol âprement gelé.

Il vérifia la route et monta sur le pont, accompagné par le crissement de ses bottes qui écrasaient le sable, car on ne pouvait faire un pas en aucun point du Weasel sans écraser du sable. Au passage, il vérifia les canons, s'assurant qu'ils étaient hermétiquement bouchés et protégés contre la rouille.

A la table des cartes, il fit le point et nota la position de la colonne avec le jeune Hallerock, qui n'était plus que la caricature décharnée, squelettique, de l'officier pimpant qui avait quitté la Base de Mars près d'un an plus tôt.

« Il faudra bien que cette patrouille se termine avant longtemps, » pensa Marrane. « Les hommes ne pourront bientôt plus tenir le coup. »

— « Sparks a tenté de réparer la radio hier soir, Commandant, » dit Hallerock.

Les yeux de Marrane s'agrandirent : il sentait monter une illogique poussée de colère.

— « Pourquoi ne m'en a-t-on pas informé? »

Hallerock refusa de rencontrer son regard.

— « Nous ne pouvions pas obtenir la Base de Mars, Commandant. Et le Capitaine Corday a dit qu'il ne fallait pas vous déranger tant que le contact n'était pas rétabli. »

— « Je vois. »

Hallerock l'examina d'un air bizarre.

— « Vraiment, Commandant? »

— « Ils ne peuvent pas rester en liaison avec nous tout le temps, » répondit Marrane.

Mais en le disant il savait que ce n'était pas cela.

— « Nous n'avons pas eu une communication depuis trois mois, Commandant, » objecta — en hésitant — Hallerock.

— « Et cela signifie quoi? » questionna Marrane, fronçant les sourcils.

Hallerock ne répondit rien. Dans le silence, seul vivait le battement sourd des moteurs.

« Non, » pensait Marrane. « Non ! Ne le dis pas. Ne le pense même pas. Ils ne nous abandonneraient pas ici. » Puis : « S'ils n'avaient pas été si scandaleusement avares en fait d'équipement, cela aurait pu être tout différent. » C'était insanité pure que d'avoir envoyé en patrouille une colonne dont seul le Weasel de tête était équipé pour communiquer avec la Base. Mais l'équipement coûte de l'argent. Et tout l'argent avait passé dans l'achat de plutonium et de lithium hydride qui reposaient tranquillement dans les obus jadis brillants, aujourd'hui rouillés, attendant qu'on les offrît aux canons. Le matériel de tuerie était considérable, seul le matériel de salut était chichement mesuré.

— « Combien de chemin avons-nous fait, Mr. Hallerock? » s'enquit brusquement Marrane.

Hallerock donna un coup léger à sa carte.

— « Treize mille kilomètres, Commandant. Nous avons parcouru Syrtis presque entièrement et aussi une bonne partie de Solis. »

Marrane sentit sa bouche devenir sèche.

— « Combien encore jusqu'à la Base de Mars? »

— « Mille trois cents kilomètres, Commandant, » dit Hallerock. Qui ajouta : « A bonne portée de radio. »

— « Sparks a-t-il contacté le radio-phare? »

— « Non, Commandant. »

Marrane refoula la terreur qui hurlait en lui.

— « Peut-être font-ils le silence? Il se peut que la situation se soit aggravée là-bas. »

— « Oui, Commandant. Il se peut que ce soit cela. »

Le commandant se détourna du visage amaigri pour considérer les sables ferrugineux. Le Groupe de Surveillance approchait d'une ligne de monticules, affleurements de roches érodés par le vent et couverts de lichen. Écueils d'une mer depuis longtemps évaporée.

Cette terre vieille... vide... solitaire... pensa-t-il. Et maintenant le terme approchait. Encore mille trois cents kilomètres et ce serait la Base. Les autres devaient y être, à les attendre. La mince étrave de l'astronef pointant vers les lacs bleus et vers la mer. Plus que mille trois cents kilomètres de silence, et de désert, et de canaux envasés. Et puis la fin de l'hostilité de cette terre silencieuse. « Ils ne peuvent pas nous avoir abandonnés. Ils ne *pourraient* pas avoir fait une chose pareille ! »

Il se détourna vers le pont et s'arrêta soudain.

— « Merci pour le livre, Evan, » dit-il.

— « Vous l'avez lu, Commandant? »

— « Je l'ai lu. »

— « Nous sommes les mouches, pas vrai? »

Marrane regarda la figure tirée, creusée.

— « Vous feriez bien de passer voir Corday, » dit-il.

Hallerock se mit à rire, et le son, à travers le filtre de son respirateur, était irréel, fantastique.

— « Nous avons conquis le papier tue-mouches. Vous vous rappelez « *Nuits sans lune* » ? Vous l'avez bien lu ? » (1)

— « Je l'ai lu, Hallerock. Nous n'avons rien conquis du tout. Pas encore. »

Hallerock se leva en titubant un peu, oscillant sur la plante de ses pieds. Des larmes coulaient sur ses joues et il fut secoué soudain d'une hilarité affreuse, sans émettre le moindre son. Marrane le regarda, muet de stupeur, sachant que son navigateur était devenu fou.

Ils étaient là, debout tous les deux, sans mot dire, quand le signal d'alerte hurla par tout le labyrinthe d'acier du Weasel.

— « Allez à votre poste, Hallerock ! » ordonna Marrane au navigateur. Hallerock se rassit et se mit à sangloter.

— « Commandant Marrane ! »

C'était Grubich qui appelait depuis le pont.

— « Un contact, Commandant ! Les Russkis sont juste sur l'autre flanc de la colline. Nous avons dégotté leur nid ! »

— « Ne bougez pas, Evan ! » ordonna Marrane qui dégringola l'échelle de commandement, ses bottes à semelles d'acier sonnant sur le pont.

Les canonniers mettaient leurs pièces en batterie et Marrane se glissa dans la tourelle, assujettit son casque d'écoute.

— « *Plan B. Weasel appelle Groupe. Plan B.* »

Grubich était à son côté, jumelles offertes.

— « Juste après la colline, Commandant. Nous avons failli tomber dans le tas. »

Marrane maudit l'air raréfié de Mars qui ne supporterait pas d'avions. La Base Cominform s'étendait en longueur et le Groupe allait devoir se disperser au long de la crête pour amener l'ennemi sous son feu. Une attaque par blindés contre une position fortifiée, et sans secours aérien, était toujours mortelle.

« Pas possible que quelque chose tourne mal à présent, » se dit-il amèrement. « Pas ici. Pas si près de chez nous. »

Et le doute torturant se mit à le dévorer. Existait-il encore une Base de Mars ? Peut-être les Russkis l'avaient-ils rasée ! Détruite complètement ! Une haine farouche lui rongeait les entrailles, mais du moins il se sentit vivre, pour la première fois depuis près d'un an.

Le Weasel rampa sur le flanc de la colline et s'arrêta juste avant le sommet.

---

(1) Allusion à une phrase satirique de l'ouvrage de Steinbeck, qui fut d'ailleurs utilisée dans des tracts pendant la résistance : « *Les mouches ont conquis le papier tue-mouches* ». C'est là la fameuse phrase dont il est dit à la page 45 qu'elle obsédait Marrane. Notons que l'auteur applique aux soldats représentant ici les Américains un slogan qui visait les *Allemands !* Quand on sait que ce slogan est resté célèbre aux U. S. A. au point d'être dans toutes les mémoires, on mesure l'audace de son emploi à telle fin. Ceci dit toujours à l'intention de ceux qui s'imagineraient voir là une nouvelle aux desseins politiques. (N. D. L. R.)

— « Les éclaireurs ! » ordonna Marrane. « Equipe Six, sortez. »

Une escouade de fusiliers marins déboula du dernier Weasel en colonne de six et se déploya en tirailleurs. La radio portative du chef d'escouade franchit les parasites et pénétra dans le casque écouteur de Marrane :

— « Aucune action hostile, Commandant. Je vois un groupe de baraques préfabriquées et quelques tanks légers. Un joli petit assemblage à réduire en poussière. Je crois que nous les avons à notre merci. »

Le souvenir d'années de service se leva en Marrane pour lui crier ses avertissements. On ne peut jamais être sûr. L'intelligence a toujours tort. Ce qu'on voit de ses yeux peut être un mensonge. Pas impossible qu'il y eût une colonne de tanks Russkis juste sous la crête, vers le Nord. En attente. Ceci pouvait être une embuscade.

— « Voyons ! » marmonna-t-il. « Faire donner les éléments avancés. Charger les canons atomiques du Weasel Charlie. Dog et Barker en ligne de front sur le faîte. »

Il se questionna : « Est-ce que je suis trop prudent? Est-ce que ces interminables semaines de sable et de silence ont drainé la moelle de mes os? Nous pouvons frapper vite et gagner. »

Il sentit soudain un rire nerveux bouillonner juste sous la surface de son esprit. La Base Cominform était là, devant leurs canons. Groupée comme les éléments d'un problème tactique, autour du champ noirci où s'élevait la fusée Russkie, pareille à un pylône au-dessus des baraques miteuses. *Plateau zéro, Tambour* 100. Les termes des manuels d'artillerie étaient tellement inexpressifs, pensait-il vaguement. Qu'est-ce que « plateau zéro » pouvait bien avoir à faire avec une boule de feu atteignant un million de degrés centigrades ou deux? Peut-être que le zéro avait un sens? Zéro pour les Russkis et tout serait dit. Marcétanou, Marcétanou... *Assez!*

Il enfonça ses mains dans ses poches, serrant les poings, se laissant calmer par la douleur que lui causaient ses ongles dans ses paumes. Il pouvait voir les gens sortir en masse de leurs baraques pour regarder la ligne de Weasels qui venait de surgir sur la crête, comme matérialisés au sortir de l'obscurité matinale.

« Ils ne peuvent rien faire... » pensa Marrane.

Il pouvait entendre ses ordres se transmettre le long du Groupe de Surveillance. Le Weasel Charlie se plaignait de difficultés avec son obus atomique. Marrane refoula son irritation et laissa Charlie terminer son rapport.

— « Combien de temps pour venir à bout de vos ennuis? » s'informa-t-il.

La radio crépita sous une avalanche de parasites.

« Combien de temps, nom de Dieu? »

— « Dix minutes, Commandant. »

Dix minutes. Qu'étaient dix minutes sur dix, sur vingt ans? Il

pouvait bien leur accorder dix minutes de vie, pensa-t-il, tandis qu'il regardait les silhouettes effrayées sur la plaine sablonneuse. Curieux ! rêvassa-t-il. Ils avaient l'air à peu près humains. Curieux de voir quelque chose de si familier dans cette désolation infinie et chuchotante.

Les fusiliers marins, répartis en ligne de combat tout au long de la crête, se faisaient des trous dans le sable comme s'ils s'attendaient à une attaque d'infanterie.

« Nous agissons conformément à la théorie, » pensa Marrane. « Nous marchons toujours d'après la théorie. » Et les hommes qui l'avaient écrite opéraient eux aussi selon la théorie. Et ainsi de suite en remontant les interminables galeries des glaces du temps, jusqu'au jour où Caïn avait tué Abel, et même avant cela, jusqu'au souvenir ancestral d'affreux délices, à l'époque où la hache de pierre écrasait dans le limon le sang et les os.

Le chef d'escouade annonça :

— « Un tank qui monte, Commandant. »

« Le temps, » se dit Marrane. « Dix minutes et nous en aurons fini. »

— « Suivez-le, » dit-il au pointeur. « Weasel Charlie, où en êtes-vous? »

— « Presque fini maintenant, Commandant. »

Il se posa fugitivement la question. N'aurait-il pas dû charger Dog ou Barker de tirer l'obus atomique? Mais non. Cette façon de jouer avec le temps était étrangement passionnante. Et si une colonne Russkie montait, eh bien ! cela lui donnerait le temps d'arriver et de prendre sa part de la boule de feu. Risqué. Très risqué. Aucunement conforme à la théorie. Liste Noire. Liste Grise. Marcétanou... « Seigneur ! Que je suis donc fatigué ! » pensa Marrane.

— « Drapeau blanc en vue, Commandant, » annonça Grubich.

— « Ne les lâchez pas, » recommanda Marrane au pointeur. « A tout le Groupe : mettez en joue sur le camp, mais ne tirez pas jusqu'à ce que nous ayons vu ce qui va se passer par ici. Si qui que ce soit tente un mouvement vers cette fusée, faites-les sauter. Passez à Charlie. Combien de temps encore? »

— « Cinq minutes ou même moins, Commandant. »

Il demeura indécis, pesant la vie et la mort. Pourquoi le drapeau blanc? Marchandage pour obtenir la vie sauve? Quoi en échange? Il les avait à sa merci. Le règlement était formel : les tuer partout où on les trouve.

Il regarda Grubich. Les yeux du sergent étaient intensément fixés sur lui. Comment son hésitation serait-elle jugée par une Commission de Loyalisme? Mal, très mal.

— « Tirez quand vous serez prêt, Charlie, » dit-il lentement.

— « Oui, Commandant. »

— « Le règlement gagne toujours, Grubich. En aviez-vous douté? »

— « Je crains de ne pas comprendre, Commandant, » fit Grubich.

« La vie ou la mort, » pensa Marrane. « Je puis encore jouer à être Dieu. Je puis encore changer d'avis. »

Dans le camp, personne ne bougeait. Le tank gravissait bruyamment la colline ; du sable rouge coulait d'entre ses pignons. Son long canon était pointé vers le sol et une longue flamme blanche palpitait dans l'air léger. Il atteignit l'endroit où se trouvaient les éclaireurs et deux personnages lourdement emmitouflés mirent pied à terre.

— « Faites-les venir, » décida Marrane.

Quelque part, là-haut, sur le pont de navigation, il s'imaginait entendre sangloter Hallerock. Les mouches à la conquête du papier tue-mouches...

Les deux Russkis, masqués contre le froid, et gauches dans leurs uniformes piqués comme des édredons, se glissèrent par l'écoutille. Le plus petit portait les écussons de colonel, l'autre était un sergent. Armé.

— « Prenez cet outil, » fit sèchement Marrane. Grubich se saisit de l'arme et repoussa le Russki.

— « Préparez mon tank, Grubich. Nous causerons à l'intérieur. »

— « Magnétophone compris, Commandant? »

— « Oui. Préparez le tout. »

Il n'y avait place que pour deux personnes dans le tank logeable. L'effet serait donc désastreux s'il n'existait pas un enregistrement complet de tout ce qui se disait, afin qu'on pût le faire passer devant la Commission de Loyalisme au retour sur Terre.

« La Terre... » pensa Marrane. « Des lacs bleus... La houle verte de l'océan, au large... »

Il confia la surveillance du tir à Wilson, du Weasel Dog, et ouvrit la marche vers son tank. Grubich poussait le canon de son arme solidement dans les reins du sergent.

— « Reste là, fils de putain. »

Le colonel fut sur le point de protester, mais crut apparemment plus sage de n'en rien faire et suivit seul Marrane jusqu'à son tank. Marrane mit en marche le surcompresseur. Quand la pression eut atteint onze livres, il enleva son masque et fit signe au Russki de l'imiter. Il surveilla l'opération, sans que sa main quittât la crosse glacée de son automatique. « Soupçon, » pensa-t-il. « Précaution. La théorie dit qu'ils sont traîtres. Un mouvement et je lui fais un trou dans la tête. »

Le masque enlevé, Marrane vit devant lui une femme approchant de la trentaine. Un visage mince, aux pommettes hautes sous lesquelles les joues se creusaient. Une figure fatiguée, une sorte de crasse faite de sable rouge incrustée dans la peau, des yeux pâles, des cheveux prématurément gris.

— « Je vous surprends, Commandant? »

Elle parlait un anglais à peine teinté d'accent.

— « Non. Pas tellement. »

— « Non, » reconnut-elle. « Il reste peu de tabous de notre côté. »

— « Très instructif, » dit-il. « Sommes-nous ici pour comparer nos systèmes politiques? »

Elle hocha lentement la tête.

— « Pourquoi sommes-nous ici? »

« Voilà, » se dit Marrane, « une question à laquelle je ne pourrais répondre. Il ne s'agit pas d'oublier le magnétophone! Et même... même s'il n'était pas là... que pourrais-je bien lui dire? Que la guerre fait normalement partie des relations humaines? Devrais-je lui citer Clausewitz? Ici? A soixante millions de kilomètres des lacs et des rivières, et de chez nous?... »

— « Votre Base est couverte par nos canons, » dit-il finalement.

« Et ça, » pensa-t-il, « c'est une réponse conforme à la théorie. Catégorique. Formelle. »

A moins de cent mètres de là, l'obus rouillé était soulevé, montait vers le canon du Weasel Charlie ; son nez camus cherchait la culasse, caressait les saillies et les rayures, les savourait voluptueusement ; il sentait derrière lui frémir les grains de poudre, au moment où le bouchon de culasse se refermait en claquant, où le pointeur faisait tourner ses roues bien huilées, et la bouche de l'arme se relevait, cherchait l'endroit où cracher sa boule de feu sur une masse de mouches prises au piège d'une interminable plaine de papier tue-mouches couleur sang...

Il consulta sa montre. Deux minutes peut-être. Certainement pas davantage. Elle devina sa pensée, se mordit la lèvre.

— « Vous ne pouvez pas! » jeta-t-elle. « Sûrement, vous ne pouvez pas : nous nous rendons. »

Mais le Groupe de Surveillance n'était pas habilité à recevoir des redditions, se rappela Marrane. Il n'était préparé qu'à détruire. A exécuter les instructions. A faire sauter la Base Cominform.

— « Donnez l'ordre de ne pas tirer! Dites à vos hommes que nous sommes leurs prisonniers, » insista la femme-colonel, d'une voix rauque.

— « Je ne puis pas accepter de reddition, » dit Marrane. C'était comme si une autre voix que la sienne avait parlé. Surpris lui-même, il sentit sa main se crisper sur son pistolet.

Elle baissa les yeux vers l'arme.

— « Mais non, vous ne me tueriez pas? Au nom du Seigneur, pourquoi? Je suis venue à vous avec le drapeau blanc pour abandonner mon commandement. N'existe-t-il pas une manière de vous toucher? N'y a-t-il rien que je puisse tenter?... »

— « Vous pouvez toujours essayer. Je n'ai pas vu une femme depuis près d'une année... » (Une minute encore, peut-être, ou même moins.)

Elle arracha son casque et déboutonna sa tunique. En dépit de la crasse et de la fatigue, elle était belle.

— « Cela ne servira à rien, » fit-il.

Elle laissa retomber sur ses genoux ses mains lasses. Toute vie semblait s'être retirée d'elle. Elle rouvrit les yeux et vit le livre de pièces

de théâtre sur le lit encore défait. « Steinbeck... un homme coléreux, » dit-elle.

— « Il paraissait l'être, » acquiesça Marrane. « Il détestait tout ce qui détruit la dignité humaine. »

Elle se mit à rire, sans bruit, comme si les secousses spasmodiques lui étaient douloureuses.

— « Nous sommes venus si loin ! »

— « Si loin? »

— « Oui. Loin. Assez loin pour oublier ce pourquoi nous avons été envoyés ici. »

Elle fut secouée d'un soudain frisson, comme si elle avait regardé le chaos en face. « Que ne l'ai-je oublié plus tôt. Oh ! mon Dieu, combien j'aurais voulu l'avoir oublié plus tôt ! »

« Ou bien elle est folle ou bien c'est moi ! » pensa Marrane.

« Nous sommes venus ici tellement pleins de haine, » continua-t-elle. « Mais qu'importe? Nous ne sommes que des hommes et des femmes qui avons à lutter contre une âpre terre. Pouvez-vous pardonner ce que j'ai fait? Le puis-je, moi? Je me le demande... »

« Tout ça va mal, » pensait Marrane. « Je ne devrais pas, moi, avoir de tels doutes. » Mais peut-être était-ce autre chose, et plus qu'un simple doute. Peut-être la guerre n'avait-elle pas sa place ici, sur cette terre silencieuse et vide. « Nous aurions dû venir ici pour y faire quelque chose de mieux que de tuer ! Mais nous sommes dans une impasse, prisonniers de ce que nous sommes. »

Ils étaient assis l'un près de l'autre dans le petit espace libre du tank et ils écoutaient le souffle du compresseur d'air.

« Donnez-leur cet ordre, » murmura-t-elle, « pendant qu'il est encore temps. »

« Oui, » se dit-il. « Oui. J'en donnerai l'ordre, parce qu'elle est aussi épuisée, aussi écœurée que moi de cette solitude glaciale... »

Elle se rapprocha de lui.

— « Commandant !... *Commandant !...* »

Il entendit à peine la voix de Grubich, frénétique dans la grille de communication.

— « N'écoutez pas ! » dit-elle doucement.

— « *Commandant !...* Nous avons décelé de la radio-activité ! Les salauds ont rasé notre Base ! Commandant !... »

La pensée ricocha follement dans l'esprit de Marrane. Il y avait combien de temps? Des jours?... Des minutes?... La terreur et la répulsion montèrent à sa gorge ; il tressaillit fiévreusement et repoussa la femme.

— « Il y a trois jours, » dit-elle, le visage soudain dur et fermé.

Marrane, d'un bond, se mit debout, remettant en place son masque respirateur. Une haine acide et rongeante le submergeait. Il ouvrit le panneau et, d'une poussée, il la précipita dehors, dans le froid sub-glacial, observant la douleur de l'asphyxie sur ses traits convulsés.

— « Catin ! » gronda-t-il. « Ignoble catin !... »

Il la laissa, écroulée contre une cloison, et traversa le pont d'acier. Il entendait encore sa voix faible qui n'était plus qu'un murmure :

— « Je... devais... le... faire... »

Elle baissa jusqu'à être un simple soupir. Puis il n'y eut plus rien.

Oui, bien sûr, elle *devait* le faire. Et lui, il devait regarder le sol trembler en grondant, devant lui, et l'obus rougi à blanc s'épanouir au milieu du camp, comme une fleur de feu, semant la mort et les cendres.

Le choc en retour ébranla le Weasel et Marrane s'arc-bouta pour y résister. Grubich braillait :

— « *Nous les avons eus, les salauds! Tous, jusqu'au dernier! Crevez donc, ordures!* »

Le grondement s'éteignit avec une surprenante rapidité. Le nuage de poussière retomba dans l'air léger. Le silence revint. Pendant ce qui lui parut un temps très long, Marrane considéra l'endroit où s'était trouvée la fusée Russkie. Le dernier lien peut-être avec la Terre? Mais comment pouvait-il le savoir?

Comment pourrait-il jamais le savoir?

D'une voix morne, étouffée, il donna des ordres. Le Groupe de Surveillance reprit sa formation, vira de bord et repartit pour reprendre sa patrouille.

Hallerock ! pensa Marrane. Il pourrait savoir la réponse, lui. Seul un fou serait capable de donner un sens à cette laideur qui avait brièvement défiguré la paix de ces terres glacées.

Il ouvrit le panneau conduisant au pont et demeura sur place, devant l'ouverture.

Il avait sa réponse.

A vingt centimètres au-dessus du pont pendaient les pieds de Hallerock. Il se balançait au tangage du Weasel... tout doucement... D'avant en arrière, de gauche à droite, de l'est à l'ouest...

Marrane se mit à rire. « Cette fois, enfin, ça y est ! » se dit-il. « Nous y sommes. Mars est à nous. Les mouches ont conquis le papier tue-mouches. Les mouches ! oh, Dieu !... »

Ses épaules furent secouées d'un désespoir sans recours, des larmes coulèrent sur ses joues. Et le bruit de son rire traversa les flancs d'acier du Weasel, se mêla à la poussière soulevée derrière celui-ci, flotta au loin dans l'air sec et raréfié. Au-delà du camp mort, au-delà des dunes rougeâtres, jusqu'à ce qu'il fût dispersé dans le vent léger qui soufflait inlassablement et sans fin à la surface de l'âpre terre.



Voyage-surprise

(*Letters from Laura*)

par MILDRED CLINGERMAN

Le thème des voyages touristiques *dans le temps a déjà donné lieu à d'excellentes nouvelles satiriques ou simplement humoristiques* (*comme* « Touristes des temps futurs », *dans le recueil* « Escales dans l'infini », *au* « Rayon Fantastique »). *Mildred Clingerman, de qui vous avez pu lire le mois dernier le charmant* « Dites-nous, grand-mère... », *nous en donne aujourd'hui une illustration supplémentaire.*

L'agence de voyages dont il est question ici. expédie ses clients pour des petits week-ends, tout frais payés, à n'importe quel âge de l'Histoire, avec une préférence pour les lieux de séjour les plus pittoresques ainsi que les plus propices à des émotions inédites. Ainsi, prenez Laura, héroïne du récit : jeune personne bien sous tous rapports et bien de la sienne (de personne) qui va se trouver, par l'opération magique d'un voyage-surprise, transplantée en pleine mythologie grecque (avec le progrès, on vous offre même la mythologie en supplément de l'Histoire), transplantée, donc, dans le Labyrinthe de l'île de Crète, ni plus ni moins, face à face avec le fameux Minotaure de la légende. Que va-t-il se passer quand ce monstre terrifiant, avide, — comme on le sait — de chair humaine autant que virginale, dardera son œil bovin sur notre charmante voyageuse? Son tribut annuel de vierges le laissant peut-être sur sa faim, trouvera-t-il goût (c'est le cas de le dire) à une jeune fille de l'avenir? Il est vrai que Laura n'a pas froid aux yeux (ni ailleurs, entre parenthèses). Et puis, tout Minotaure qu'on soit, et même avec un faciès de taureau, on n'en est pas moins homme. Et Laura est femme d'un bout à l'autre et ne demanderait qu'à se laisser... prendre par son bon côté.

Nous nous en voudrions d'en dire plus. Signalons simplement aux esprits mal tournés (hum!) qu'ils pourront se mettre sous la dent quelques sous-entendus que la traduction (fidélité d'abord, telle est notre règle!) a scrupuleusement conservés depuis le texte original. Et souhaitons que nos lecteurs pudibonds, s'il en est, nous pardonnent (une fois n'est pas coutume) cette incursion dans la « *légèreté* » !



Lundi.

Chère Maman,

Cesse de t'en faire! Il n'y a pas l'ombre d'un danger. On ne prend pas un mauvais coup comme ça et les voyages dans le temps, personne n'en meurt! Le jeune homme de l'Agence m'a expliqué tout ça en détail, mais j'en ai oublié plus de la moitié. Il a des sourcils qui bougent de la façon la plus fascinante. Alors je pars ce week-end. J'ai déjà acheté mon billet. Pas la plus légère idée de l'endroit ni de l'époque où je vais, mais c'est l'imprévu qui cause une bonne partie du plaisir. Ils appellent ça les « voyages-surprise ». Cela coûte soixante dollars pour un jour et une nuit, et l'Agence vous fournit les repas concentrés et l'eau en capsules, tout un sac de choses qui part en même temps que vous.

Je ne veux certainement *pas* que Papa m'accompagne, je lui raconterai tout à mon retour, et alors, si ça lui dit toujours, rien ne l'empêchera de faire un tour lui-même. Ce qu'il oublie, Papa, c'est que l'Histoire qu'on lit, ça n'est jamais qu'un tas de mensonges. Tout le monde le dit, aujourd'hui, depuis qu'on fait des voyages dans le temps. Et tel qu'il est, Papa gâcherait tout en voulant expliquer aux natifs comment ils doivent se comporter et ce qu'ils ont à faire.

Il faut que je m'arrête à présent, parce que le jeune homme de l'Agence m'emmène dîner pour m'expliquer tout ce qui concerne l'assurance pour le voyage.

Bise. LAURA.

Mercredi.

Chère Maman,

Je ne peux pas m'offrir la première classe! « L'Agence des Voyages-Surprise », ça n'a rien des billets populaires. C'est tout ce qu'il y a de mieux. Le seul ennui, c'est qu'il faut se passer des petits conforts habituels.

Tout a été exploré à fond. Enfin... je veux dire que quelqu'un est allé voir partout, au moins une fois, pour savoir comment ça se passe. Je n'ai jamais entendu dire qu'un indigène ait attaqué une jeune voyageuse. Alors, simplement parce que je n'aurai pas de guide, tu te mets dans tous tes états! Crois-moi, d'après ce que j'ai entendu dire, il y en a de ces guides qui ne sont pas de tout repos. C'est Delbert qui m'a expliqué tout ça! Delbert, c'est le jeune homme de l'Agence. Est-ce que tu savais que les assurances c'est un sujet passionnant?

Bise. LAURA.

Vendredi.

Chère Maman,

Tout est prêt pour demain. Je suis impatiente, tu n'as pas idée! J'ai passé trois heures sur le divan du bureau de l'Agence : c'était pour

prendre un cours par hypno-suggestion, tu sais, de manière à pouvoir parler le langage. Plus tard, Delbert a enfreint la règle et m'a dit quelle est ma destination. C'est la Crète ancienne. C'est Papa qui va être content ! Je vais aller visiter le Minotaure dans son Labyrinthe. Delbert me dit qu'il est tout à fait en dehors du sentier battu des touristes. J'aime bien ce qui n'est pas défloré, pas toi? L'Agence a installé une petite loge à l'intérieur de la caverne, vers l'entrée, mais entièrement dissimulée, de manière à ne pas troubler la marche normale des choses là-bas : c'est un point sur lequel l'Agence ne transige pas. Les voyageurs dans le temps s'engagent à passer aussi inaperçus que possible. Delbert dit que, pour moi, ce sera très difficile ! Tu ne trouves pas, toi, que les compliments les plus *subtils* sont les plus agréables?

Je me suis fait un amour de petit costume, j'ai veillé tard pour le terminer. Je ne sais pas si, historiquement parlant, il est tout à fait exact, mais cela n'a qu'une importance relative puisque je ne suis pas censée quitter la caverne. Il faut que je me tienne assez près de mon point d'arrivée, tu comprends? Delbert me dit qu'à présent je suis parfaitement *couverte* par l'assurance, ainsi ne te bile pas ! J'écrirai à l'instant même de mon retour.

Bise. LAURA.

Vendredi.

Chère Prue,

Demain, mon premier voyage dans le temps. Je voudrais que tu puisses voir mon costume ! Il est affriolant en diable. Il est coupé de façon à laisser les seins à découvert, à la mode de la Crète ancienne. Un ami à moi exprime des doutes sur l'authenticité de la robe, mais il dit que les charmes qu'elle révèle sont *vraiment* authentiques ! La prochaine fois que je te verrai, je te prêterai le patron. Mais, honnêtement, ma chérie, je crois que tu devrais commencer par te faire remonter la poitrine dans un Institut de Beauté. J'avais déjà voulu t'en parler. Moi, bien sûr, je n'en ai pas besoin. Je t'en raconterai tous les détails (les détails du voyage, je veux dire !) à mon retour.

Bise. LAURA.

Lundi.

Chère Prue,

Tu ne peux rien t'imaginer de plus *moche!* Je ne comprendrai jamais comment j'ai laissé cet individu de l'Agence m'entraîner dans cette histoire avec ses boniments. L'installation était d'un miteux ! Si tu veux que je te dise ce que j'en pense, tout ça c'est du chiqué. Cette Agence de « Voyages-Surprise », c'est un truc au rabais, un point c'est tout, un article pour calicots ; et moi je les déteste les calicots. D'ailleurs, qui a jamais entendu parler de la Crète ancienne? Et le Minotaure !

Tu t'attendrais, bien sûr, à trouver un vrai mâle à sang rouge, un costaud, un dur, non? C'est bien ce dont il avait l'air, d'ailleurs ! Pas un malin ni un dégourdi, bien sûr. Mais un gars. Tout du taureau, littéralement parlant. Eh bien, Prue, on ne peut plus croire à rien ! Mais je vais plus vite que les violons.

Tu as entendu parler de ce drôle de vertige qu'on éprouve pendant les premiers instants de l'arrivée? Eh bien, ça, c'est vrai. Au début, on voit tout en noir, mais, même après que le vertige eût cessé, tout me parut aussi noir qu'au début. Alors je me souvins que j'étais dans une caverne. Mais je m'étais attendue à ce qu'il y eût de la lumière...

J'étais étendue sur une de ces idiotes de petites couchettes qui se mettent à gigoter à chaque battement de votre cœur, et je te garantis que le mien battait grand train. Et puis je me suis souvenue du sac que l'Agence vous prépare, je me suis assise et j'ai tâtonné jusqu'à ce que je le trouve ; j'en ai tiré une lampe perpétuelle et je l'ai accrochée à une saillie du mur de pierre, après quoi j'ai regardé autour de moi. Le sol était tout simplement un amas de vieille saleté. L'Agence m'avait fourrée dans une petite alcôve meublée de cette imbécile de petite couchette et de quelques portemanteaux. L'air de l'endroit était plutôt rance. Soyons franche — ça empestait ! Pour me consoler, j'ai déplié mon miroir-bracelet et j'ai refait mon maquillage. Je portais mon costume neuf, mais j'avais oublié d'emporter un manteau et je grelottais. Je drapai autour de moi la couverture de la couchette et partis en exploration. Quel endroit !... Juste à la sortie de mon trou, une grande pièce et des corridors partant dans toutes les directions, qui serpentaient dans le noir. J'avais avec moi ma lampe perpétuelle et, naturellement, je ne pouvais pas me perdre avec mes boucles d'oreille-repère réglées sur le point de mon arrivée, mais c'était *hallucinant* de me promener partout toute seule. Je découvris que le corridor où je m'étais engagée descendait. Plus tard, j'ai découvert qu'il y a dans le Labyrinthe des douzaines de niveaux. Extrêmement déroutant.

Je me retournais tout juste, avec l'intention de regagner mon trou, quand quelque chose, du fond d'une de ces alcôves, essaya de m'attraper au passage. Ça, ça m'a donné un petit frisson ! J'éteignis ma lumière, lâchai ma couverture et me mis à courir.

Derrière moi, j'entendis une voix d'homme :

— Ça va, poupée ! On va jouer !... »

Ma foi, Prue, depuis des années je n'avais pas joué à cache-cache (sauf une fois ou deux au bureau), mais j'y étais encore habile. Ça, je dois dire, c'était amusant. Après un certain temps, mes yeux s'habituèrent à l'obscurité suffisamment pour que je puisse courir sans me cogner aux parois. De temps en temps, je faisais beaucoup de bruit, afin de conserver de l'intérêt à la chose. Mais imagine-toi que cet individu passait tout près de moi sans même me toucher et quand il était bien plus bas dans le corridor, il poussait des « oho ! » et des « aha ! » En vérité, cela m'a découragée. Finalement, je l'ai entendu qui remontait

en grommelant dans ma direction. Je savais que cette terreur à la manque ne m'attraperait jamais, alors je suis sortie de l'ombre et me suis plantée droit devant lui en disant : « Et alors?... » Tu sais, de cette façon nonchalante et sarcastique que j'ai.

Il tendit le bras et m'attrapa, puis il recula en trébuchant, comme ces acteurs qu'on voit dans les très, très vieux films. Il se tapait le front à grands coups de poing et il beuglait : « Refait! J'ai été refait une fois de plus! » J'ai bien failli lui allonger une gifle ; mais au lieu de ça, j'allumai ma lampe perpétuelle et je lui permis de me regarder attentivement de haut en bas.

— « Dites donc, mon gros, » fis-je, très froide. « Qu'est-ce que vous voulez dire, refait? »

Il me fit une drôle de grimace et abrita ses yeux de la lumière.

— « Chérie, » fit-il, « tu as l'air savoureuse, mais veux-tu me dire ce que tu fais ici? »

— « Je regarde le paysage, » dis-je. « Est-ce que vous faites partie des points de vue? »

— « Ecoute, bébé! C'est *moi* le point de vue. Comme dit le slogan : *Venez voir le Minotaure.* » Il étendit sa grosse patte et je la secouai.

— « Pourqui donc me preniez-vous? » lui demandai-je.

— « Il n'est pas question de te prendre, » fit-il. « Tu n'es pas vierge. »

Enfin, Prue, je te demande un peu! Comment peut-on discuter preuve en main d'une chose comme celle-là? Il avait *tort*, bien entendu, mais je refusai tout bonnement d'aborder le sujet. »

« Je ne gobe que les vierges! » ajouta-t-il.

Puis il me conduisit vers ses appartements qui, ceux-là, étaient tout à fait confortables. Je ne pouvais pas pardonner à l'Agence son idiote de petite couchette, et je guettai du coin de l'œil son divan moelleux et drapé de bleu ciel. Je lui dis :

— « Si ça ne vous ennuie pas, je vous emprunterai ça! »

— « C'est à toi, bébé! Vas-y! » répondit-il. Il était sincère, d'ailleurs. Tu te rappelles comme le bleu pâle me va bien? C'est une de mes meilleures couleurs. J'étais là, à me prélasser sur le divan, et je sentais bien que j'avais l'air de la Reine du Nil, et je faisais palpiter mes cils, et ce lourdaud, qu'est-ce que ça lui a donné envie de faire?

— « J'ai un désir terrible de faire la conversation, » a-t-il dit. Et de quoi voulait-il converser, Prue, je te le demande? Quand une fille dépense pour un voyage ses économies durement gagnées par son travail, elle a le droit de s'attendre à autre chose qu'à de la *politique,* tu ne crois pas? J'ai entendu dire qu'il y a des hommes, quelques-uns, de rares timides, qui vous parlent à toute allure de science et d'un tas de choses hautement intellectuelles, avec l'espoir que vous ne vous rendrez pas compte des choses qu'ils vous *font,* pendant ce temps-là! Mais pas le Minotaure! Qui diable s'intéresse au gouvernement, quand il n'y a que la longueur de la chambre à faire? J'étais étendue là, à me tortiller

les doigts et à bâiller. J'essayais de me rappeler si jamais Papa m'avait raconté que le Minotaure était un type tellement compliqué. C'est ça l'ennui des livres : ils négligent toujours les détails importants.

Par exemple, te doutais-tu que chaque soir, à minuit, le Minotaure fait un grand tour complet du Labyrinthe? Il n'a absolument pas voulu que je l'accompagne. Encore une autre histoire! Il a tout bonnement dit « Non! » en faisant une drôle de tête et on voyait que c'était comme ça et pas autrement. Enfin, est-ce que ce n'est pas là un trait essentiellement mâle? C'est ce que je me suis dit, quand il m'a enfermée dans sa chambre : la soirée allait peut-être tourner bien et on allait s'amuser un peu. J'ai attendu son retour en retenant mon souffle. Mais on ne peut pas retenir son souffle pendant des heures, pas vrai? Et il est resté parti des heures.

Quand il est revenu, je m'étais endormie, et il m'a réveillée par *un rot!*

— « Je vous en prie! » ai-je dit. « Est-il vraiment indispensable que vous fassiez cela? ».

— « Désolé, mignonne! Mais ce sont ces vieilles filles rances! Ça donne des aigreurs à l'estomac! »

Ce régime aérophagique était une des choses qu'il reprochait au gouvernement. Et avec beaucoup d'amertume! Les tendres vierges avaient toujours été d'un approvisionnement plutôt restreint, m'expliqua-t-il. Et, pour comble d'ennui, il n'avait pas la faveur du nouveau régime. (Régime politique, bien entendu!) Je fouillai dans mon sac à main et j'y trouvai des pilules digestives. Il fut aux anges! Peux-tu t'imaginer qu'on s'excite à propos de pilules?

— « Il n'y a jamais de gars un peu dégourdis qui mettent les pieds par ici? » questionnai-je. Je me levai et me mis à marcher de long en large. On ne peut se prélasser sur un divan que pendant un certain temps, tu sais!

— « Des garçons, jamais! » cria le Minotaure en bondissant, et il me tendit furieusement le poing. Je me terrai derrière des tentures, mais j'avais bien tort de m'en faire! Il ne tenta même pas de m'en sortir de force. Il se mit, lui aussi, à marcher de long en large, protestant avec fureur contre les calomnies que l'on répandait sur son compte. Il jura n'avoir jamais mangé un seul garçon et ne s'être jamais intéressé à eux d'aucune manière. C'était cette vipère de Thésée qui essayait de nuire à sa réputation dans un but politique.

— « Je me suis épuisé, anémié, vidé, pendant toutes ces années de service! » beugla-t-il. Alors là, j'ai marché jusqu'à lui, et j'ai enfoncé ma main dans sa grosse panse. Puis j'ai rassemblé toutes mes petites affaires et j'ai vidé les lieux.

Il soufflait comme un bœuf derrière moi, voulant savoir ce que j'avais.

— « Allons, voyons, bébé! » répétait-il. « Ne pars pas fâchée! »

Je ne lui ai même pas dit au revoir. Une araignée lui est tombée dessus et ça l'a mis dans une grande agitation. A la dernière vision que j'ai eue

de lui il trépignait en maudissant le gouvernement qui ne lui avait pas envoyé un tue-mouches !

Et voilà, Prue. Pour le croque-mitaine, ils repasseront. Voilà le voyage dans le temps raconté sans fard ! Mais j'en suis revenue, moi, du Minotaure. Une vraie lavette !

Bise.

LAURA.

Lundi.

Chère Maman,

La Crète ancienne, c'est uniquement de la politique ! On n'y parle pas d'autre chose. Tu n'avais pas le moindre motif de souci. Les gens par là sont aussi pointilleux pour les filles que toi-même.

Bise.

LAURA.

Mardi.

Cher Mr. Delbert Barnes.

Cessez de m'appeler au téléphone ou je me plaindrai à votre patron. Voyou ! A présent je comprends tout. Vous et tous vos beaux discours à propos de votre Agence, « qui assure parfaitement la protection de sa clientèle » ! Beaucoup de grands mots pour bien peu de chose. Dites-moi? Combien de filles votre éloquence a-t-elle persuadées d'aller faire un tour dans la Crète ancienne? Et leur donnez-vous à toutes la même sorte d'assurance? Eh bien, Mr. Barnes, je ne veux plus aucune sorte d'assurance de votre part ! Mais je vais vous envoyer une cliente pour cette excursion, la plus moche de toutes les vieilles filles de ma connaissance ! Elle a des dents de lapin et des favoris. Essayez de *l'assurer, elle !*

LAURA.

P.-S. — Au cas où vous vous sentiriez disposé à quelque suffisance à mon égard, mettez-vous ça dans la tête : le Minotaure *savait,* je ne devine pas comment, mais il savait. Mais vous, Mr. Barnes, *vous n'êtes pas le Minotaure !*

Nos lecteurs n'auront pas manqué de remarquer que l'agence des voyages-surprise est en fait beaucoup plus sérieuse qu'elle n'en a l'air et que l' « *assurance* » *donnée aux voyageuses par les soins du jeune Mr. Delbert Barnes est* effectivement *le seul moyen d'assurer la* « *protection de la clientèle* » *contre le Minotaure... Mais il est vraisemblable de penser que Laura était* déjà *couverte* (*comme dit avec justesse le texte*) *à l'avance !*

La grève des oiseaux

(*Shadow of wings*)

par ELISABETH SANXAY HOLDING

Le sommaire de ce numéro était déjà arrêté quand nous avons appris la mort, à l'âge de soixante-cinq ans, d'Elisabeth Sanxay Holding, dont la présente nouvelle prévue pour la publication marquait les débuts dans la S. F. Cette excellente romancière avait publié avec succès aux U. S. A. de nombreux romans qui contribuèrent à donner des lettres de noblesse au genre criminel psychologique et que les lecteurs français ont pu apprécier grâce à plusieurs traductions. Elle figura au sommaire de notre numéro 2 avec une remarquable histoire fantastique : « Le vendredi 19 ».

Pour son premier récit de « science-fiction », elle avait choisi d'innover. Le sujet de « La grève des oiseaux », *en effet, sort de l'ordinaire, au moins dans les développements qu'il implique. Il est basé sur une science nouvelle, encore assez peu connue en France, l'œcologie. Celle-ci étudie l'interconnexion des diverses formes de la Vie. Elle montre de quelle façon les espèces vivantes s'imbriquent entre elles pour former ce que le savant américain John H. Storer a appelé « la toile d'araignée de la vie »* (The web of life). *Toute perturbation touchant un des fils de cette immense toile rejaillit sur tout le reste. L'expérience de l'insecticide DDT vient de le montrer de façon inquiétante : si le DDT a détruit certains insectes nuisibles, il a par ailleurs gravement influé sur le rythme vital d'autres espèces végétales et animales.*

Mrs. Holding a imaginé (sur des données strictement rationnelles et véridiques) le bouleversement dont serait victime l'humanité, si les oiseaux cessaient tout simplement de remplir leur office. Vous ne vous en seriez peut-être pas douté ? Dans ce cas, cette lecture vous le révélera. Et outre cet aspect documentaire, l'histoire offre les attraits d'un mystère fascinant, maintenu de bout en bout avec une science consommée.



Ce fut tard dans l'après-midi d'un jour heureux que, pour la première fois, Stan Dickson vit l'ombre. Il finissait à peine de tailler la haie du jardin et, assis sur les marches qui montaient à la véranda, il regardait, de l'autre côté de la route, l'étroite crique que remplissait la marée montante. Il y avait là un petit chantier de canots ; un vieil homme y tapait à coups de marteau avec un bruit métallique ; plus bas dans la

rue, quelqu'un tondait une pelouse. Celia, à l'étage, mettait les enfants au lit : il entendait sa voix et celle de la petite Jenie — quatre ans, débordante d'une impatience presque désespérée — qui protestait très haut parce qu'elle ne se contentait plus d'écouter l'histoire qu'on lui racontait en la couchant : elle voulait composer elle-même la sienne et avoir quelqu'un comme auditeur.

Il sourit en entendant, débitée par cette petite voix aiguë, l'aventure décousue d'un méchant, *méchant* loup, d'une méchante, *méchante* sorcière, d'un petit lapin espiègle, d'une bonne fée et d'une belle princesse. Il prit son paquet de cigarettes dans sa poche, en alluma une et fuma, satisfait de sa propre existence et du monde tranquille où régnait l'été. Peut-être même, quand le « petit » Pete serait « grand », n'y aurait-il plus de guerres...

Le soleil orangé, nageant dans un ciel vert pâle au-dessus de l'horizon, projetait une barre de feu en travers de l'eau glauque de la crique. Le marteau du vieil homme résonnait toujours, mais la tondeuse s'était arrêtée et la voix de Jenie s'était tue. Il y eut un autre bruit, lointain, vers le large. Un avion, se dit Stan et il guetta son apparition.

C'est alors que l'ombre passa sur la face du soleil, une impressionnante bande d'oiseaux, quelques-uns petits, d'autres aux larges ailes battantes. Une sorte de miaulement traversa l'air, le cri d'une mouette sans doute, puis un babil flûté, puis encore une autre note inconnue... Filant à toute allure, la bande ailée avait déjà disparu de sa vue...

Né à la ville où il avait grandi, il ne connaissait à peu près rien aux oiseaux et s'étonna du curieux malaise qu'il sentait monter en lui. Mais c'était ridicule, se dit-il. Peut-être était-ce leur temps de migration? Quelque chose de ce genre, en tout cas, et de parfaitement naturel. »

Il finit sa cigarette et remonta vers la maison. Dans la cuisine, Celia rassemblait sur l'évier les assiettes et les plats, car ils avaient dîné de bonne heure : Libby venait garder les enfants ce soir-là, Celia et lui allaient au cinéma de la ville voisine. Ceci faisait partie de leur tranquille et joyeuse routine.

Stan ne parla pas des oiseaux à Celia, mais, quand elle fut montée s'habiller, il gagna nonchalamment la cuisine où Libby commençait à laver la vaisselle. Une gentille gosse que Libby, une fille plaisante aux joues roses et toujours d'agréable humeur.

— « Est-ce que vous connaissez quelque chose aux oiseaux, Libby? » s'informa-t-il. « Arrive-t-il que des oiseaux très différents volent ensemble? En une seule troupe? »

— « Dieu du *Ciel!* » s'écria la jeune fille. « Ne *me* parlez pas d'oiseaux, Mr. Dickson! Mon oncle Joe — il est maraîcher, vous savez — il n'arrête pas d'en raconter sur eux et de se lamenter du matin au soir! »

— « Vous voulez dire que les oiseaux dévorent ses récoltes? » questionna Stan.

Car ses notions sur les oiseaux et sur la culture maraîchère étaient

pareillement incertaines. Il savait seulement que les fermiers plaçaient des épouvantails sur leurs terres pour écarter les oiseaux...

— « Oh ! c'est *bien* plus grave que ça ! » dit Libby. « C'est même dans les journaux, Mr. Dickson, et le Gouvernement envoie du monde dans la campagne pour découvrir ce qui se passe. Voyez-vous, les oiseaux — tout simplement — ne viennent pas du tout ! »

— « Ne viennent pas où ? »

— « Ils ne viennent *nulle part,* » expliqua Libby. « Les moissons meurent, les récoltes meurent, les arbres meurent, parce que les oiseaux ne tuent plus aucun insecte. Vous n'avez vraiment pas idée du point où en sont les choses : c'est affreux ! Les fleurs... et même l'herbe... »

— « Je ne me doutais pas que les oiseaux étaient utiles à ce point. C'est peut-être pour cela que notre jardin est... disons si peu décoratif... Si peu spectaculaire. Pourquoi les oiseaux ont-ils lâché le boulot, Libby ? »

— « Ça, personne ne le sait ! » fit-elle. « Vous n'avez vraiment rien lu dans les journaux, Mr. Dickson ? Ni entendu les gens en parler ? »

— « Ma foi, » reconnut Stan, « le personnel d'une agence de publicité me paraît assez peu porté sur le chapitre des oiseaux. »

— « Ils ont tort ! » déclara sévèrement Libby. « Mon père, et mon oncle Joe, et tout le monde, ils disent qu'avant beaucoup de mois il y aura la famine pour de bon dans le pays si les oiseaux ne reviennent pas pour tuer les insectes, les vers, les hannetons, les chenilles et Dieu sait quoi !... Vrai, vous savez, tout ça grouille, que les plantes en sont couvertes et la terre aussi. »

— « Mais je viens de voir passer une grande troupe d'oiseaux, il n'y a que quelques instants. »

— « Oh ! je sais ! Tout le monde en voit ! Les plus grandes bandes d'oiseaux qui aient jamais passé par ici. Seulement, ils ne *s'arrêtent* pas ! Il n'y en a pas un seul qui s'arrête ! »

— « Et pourquoi pas ? Il faut bien qu'ils mangent quelque chose quelque part, non ? »

— « Ben... » fit Libby. « Pour sûr, je ne sais pas ce qu'il y a de vrai là-dedans... Mais... ma foi !... y a des gens qui disent que c'est les Russes. »

Stan pencha la tête, d'une chiquenaude fit tomber une cendre arrêtée sur sa manche et s'efforça de réprimer un sourire.

— « Comment s'y prendraient-ils pour faire ça ? » interrogea-t-il avec une gravité courtoise.

— « Au vrai, je ne comprends pas grand-chose à des histoires comme ça, » répondit Libby. « Mais mon père, lui, il croit que... »

Elle s'interrompit et, les mains derrière le dos, s'appuya à l'évier avant de reprendre :

« Comment il appelle ça, encore ?... *faire dévier,* voilà. Pop dit que ça se pourrait peut-être bien. Qu'on y arriverait probablement en faisant répandre par des avions un liquide qui empêcherait les oiseaux d'approcher... »

Stan la regarda, fronça légèrement les sourcils, impressionné vaguement par les inflexions de sa voix et par ses paroles. Mais pendant quelques secondes seulement. « Allons, voyons ! » se dit-il en se secouant un peu. « Les Russes *faisant dévier* les oiseaux... Tout de même !... »

Il monta se laver et, quand il redescendit, Celia l'attendait.

— Hello, Ravissante ! » lui dit-il. Et il pensa qu'elle était tout à fait cela — une grande, belle fille, droite, mince et fière, dans une robe de coupe tailleur, en coton blanc, qui mettait en valeur sa peau bronzée, ses longs yeux sombres, ses abondants cheveux noirs. Elle était belle, elle était intelligente, elle avait bon caractère, elle était magnifiquement compétente comme mère, comme maîtresse de maison, comme organisatrice. Il était toujours assuré d'un bon dîner et servi à l'heure.

— « Celia, as-tu entendu parler d'oiseaux dans le village? » questionna-t-il.

— « Pas dans le village, » répondit-elle. « Mais le vieux bonhomme du chantier de la crique m'a arrêtée hier dans la rue. C'est un brave vieux grand-père, tu sais, et c'est souvent qu'il s'arrête pour causer avec les enfants. Mais hier, il n'y avait pas moyen de m'en défaire. Il n'en finissait pas d'expliquer que les poissons « devenaient impossibles ! » Je n'ai pas pu suivre très clairement son exposé, mais, dans la mesure où j'y suis parvenue, j'ai compris que les mouettes et les autres oiseaux de mer avaient cessé de prendre du poisson, si bien que, disait-il, « le goulet en déborde, qu'ils y sont serrés les uns contre les autres ». Surtout ceux dont les oiseaux faisaient leur principale nourriture... ils sont si abondants à présent qu'ils refoulent les autres. Le brave homme en était extrêmement contrarié. Offusqué ! Il disait que l'équilibre de la nature chavirait. »

— « Je ne sais pas trop... » murmura Stan. « Il est bien possible que, de temps à autre, la nature modifie d'elle-même son équilibre. Qu'en penses-tu? »

— « Moi, tu sais, Stan, je ne suis qu'une citadine. Je ne connais rien à la nature. Seulement j'ai lu que, quand une espèce nouvelle est introduite dans un milieu quelconque, elle peut y causer de vrais ravages. Les lapins en Australie, par exemple.

— « Oui... Oui... J'ai entendu dire quelque chose de ce genre... » répondit-il. « Tu crois donc qu'une nouvelle espèce d'oiseau se serait amenée ici — ou y aurait été introduite — et qu'elle chasse toutes les autres espèces? »

— « Je crains, Stan, de n'avoir pas pris ce brave homme très au sérieux. Est-ce *vraiment* sérieux? »

— « Sais pas... » dit-il. « Nous pourrions toujours donner un coup d'œil au journal du soir... »

— « Crois-tu que ce soit suffisamment important pour être dans le journal? »

— « Probablement pas. »

Il voulait que ce ne fût pas important. Il voulait pouvoir rire de

toute cette histoire. Mais elle était là, sur une page intérieure. Et il se rendit compte que le titre était un de ceux qu'il aurait, le matin encore, sautés sans les lire.

LES SAVANTS ÉTUDIENT UNE ÉNIGME ORNITHOLOGIQUE

« *Des savants appartenant au Ministère de l'Agriculture ont demandé l'aide des ornithologistes pour l'étude à laquelle ils se livrent sur les habitudes récemment acquises par les oiseaux dans les Etats de la Nouvelle Angleterre, et dont on constate qu'elles ont pris une rapide extension dans le pays.*

» *Les oiseaux, on le sait, jouent un rôle important dans la destruction des insectes. Or, au cours de ces dernières semaines, ils ont complètement cessé de détruire les divers parasites qui constituaient l'essentiel de leur ravitaillement. Et, en conséquence, les rapports concernant les récoltes détruites avant maturité, les forêts de bois de valeur ravagées par ces fléaux que rien n'arrête plus, s'entassent aux bureaux du Ministère.*

» *Chose extraordinaire, d'importantes troupes d'oiseaux, troupes hétéroclites, composées d'espèces jusqu'ici considérées comme ennemies, ont été signalées en de nombreux points. Leur vol se dirigeait vers le Nord-Ouest.*

» *Des avions d'observation ont aperçu quelques-unes de ces grandes bandes qui se reposaient, pendant de brèves périodes, sur des territoires déserts, écartés et stériles, avant de reprendre leur mystérieux pèlerinage.*

» *Les savants se reconnaissent tout à fait incapables d'expliquer jusqu'à présent ce phénomène sans précédent à la gravité croissante.* »

DES CHAUVES-SOURIS SE JOIGNENT AUX OISEAUX

« *Des observateurs de l'Ohio signalent qu'un grand nombre de chauves-souris ont été vues, volant dans le village de la grande migration d'oiseaux.*

» *Les moustiques de la région, naguère la proie des chauves-souris, se multiplient et abondent au point de devenir une véritable plaie...* »

Il y en avait bien davantage, à propos des sauterelles, des vers, des chenilles, des charançons, et de quantité d'autres bêtes dont Stan ignorait le nom et jusqu'à l'existence. Il parcourut la suite, puis tendit le journal à Celia. Elle le lut, fronçant légèrement les sourcils et déclara :

— « Ma foi... Les savants trouveront quelque chose... une nouvelle formule d'arrosage pour anéantir les insectes... »

— « C'est ce qu'ils ont de mieux à faire, » opina Stan.

Mais cette nuit-là, avant de pouvoir s'endormir, il se souvint de la nombreuse bande d'oiseaux qu'il avait vue dans l'après-midi, des cris qu'il avait entendus, de l'élan des larges ailes, du battement vif des plus petites, de l'inexorable poussée en avant de cette multitude, et il se sentit envahi de surprise et d'inquiétude.

***

Le lendemain, au bureau, les gens désormais parlaient des oiseaux. Anderson remarqua :

— « Dommage que les pigeons ne rejoignent pas le contingent ! Nous nous passerions volontiers d'eux... mais ils sont toujours là ! »

— « Seulement, » souligna Miss Zeller, l'employée à la réception, « seulement dans les parcs et les jardins publics où les humains les nourrissent. C'est ce que précise la radio. »

— « Eh bien alors... la solution est toute trouvée, » dit Anderson. « Si les gens veulent voir revenir les oiseaux, ils n'ont qu'à semer des miettes de pain partout... ou les autres choses qu'ils mangent. Vous voulez des oiseaux, nourrissez-les et tout sera dit. »

Miss Zeller protesta, indignée :

— « Mais non ! Ce n'est pas ça du tout ! Nous en avons besoin *pour qu'ils détruisent les insectes !* »

— « Ils se sont mis en grève, donc, » reprit Anderson. « Ils en ont marre de manger des mouches et des vers. Et, ma foi, ce n'est pas moi qui les en blâmerai. »

Plusieurs autres personnes adoptèrent le ton de plaisanterie qu'il avait pris sur ce sujet ; d'autres témoignèrent d'un intérêt véritable, mais purement académique ; de plus en plus nombreux, cependant, étaient les gens que la question préoccupait.

Stan s'en fut déjeuner à son petit restaurant habituel où la serveuse lui apporta le menu avec un sourire contraint :

— « Il a fallu barrer pas mal de choses... Quantité de légumes manquaient au marché ce matin. »

Petits pois. Barrés. Maïs en épis. Barré. Tarte aux fraises. Barrée. Il y avait plus de barres violettes sur la carte que de lignes entre lesquelles faire un choix. La serveuse hasarda :

— « Ce seraient les oiseaux, à ce qu'on dit... Paraît qu'ils dévorent tout... Enfin, j'ai compris quelque chose comme ça... oh ! je pense que les savants vont trouver un moyen d'arranger les choses. »

Le journal du soir que Stan ouvrit dans le train publiait précisément un article signé par un savant. Un ornithologiste. Le papier signalait que c'était une erreur de parler du phénomène actuellement constaté comme d'une « migration ».

« Dans aucune des zones en observation, nos oiseaux n'ont déserté leur habitat naturel ; nulle part ils ne sont moins nombreux qu'à l'ordinaire. La nidification est tout à fait normale. Les troupes d'une importance considérable, comprenant des espèces d'oiseaux jamais encore observées en association, effectuent quotidiennement un vol ou deux, quittant leurs cantonnements habituels à des heures à peu près régulières, et y revenant après des absences à peu près régulières elles aussi, et dont la durée est de trois à huit ou neuf heures, selon qu'elles sont quotidiennes ou bi-quotidiennes.

» Ce qu'il y a de troublant dans leur comportement jusqu'ici inexpliqué, c'est que les oiseaux ne se nourrissent plus des insectes ni des autres éléments qui composaient leur régime normal. En conséquence de quoi l'Insecte menace récoltes et moissons, potagers et vergers, et toute forme de vie végétale.

» On a suggéré que nos oiseaux seraient nourris par ce qui est connu, dans la vie maritime, sous le nom de « plancton ». Ce qui consiste, dans l'océan, en une pluie continuelle de « matière » plus ou moins invisible, qui, de la surface, s'enfonce à divers degrés de profondeur marine où elle fournit la nourriture à une surprenante variété de créatures. On a donc suggéré que, par suite de quelque dérèglement cosmique, des conditions analogues sont survenues dans l'atmosphère, de sorte que les oiseaux recevraient, dans l'air même, une alimentation suffisamment ample et variée pour satisfaire à leurs besoins. »

Le voyageur, assis à côté de Stan dans le compartiment de fumeurs, lisait un autre journal qui exposait une autre théorie :

— « Ce type-là, » expliqua-t-il à son voisin, « ce savant, il raconte que les expériences de bombes atomiques ont produit des radiations qui rendent les insectes vénéneux... mortels pour les oiseaux. Et il ajoute : « *Si nous ne trouvons pas dans le plus bref délai une méthode efficace d'extermination des insectes, cette planète qui est la nôtre sera bientôt un désert.* » Les insectes, qu'il dit, prendront notre suite.

Quand il arriva chez lui, Celia était dans la véranda avec les deux enfants.

— « Qu'est-ce qui se passe? » questionna-t-il, surpris par cette dérogation à la routine qui voulait qu'à cette heure les enfants fussent au lit.

— « Je voulais voir les oiseaux ! » répondit sa femme. « Tiens ! Regarde... les voilà... »

Ils étaient visibles à présent au-dessus des bois, de l'autre côté de la petite baie. Ils arrivaient, d'un grand vol rapide, barrant la surface du soleil couchant, jetant une ombre sur l'eau verte et calme ; ils survo-

lèrent la route, dépassèrent la maison, en miaulant, pépiant et sifflant, les larges ailes battant l'air à grands coups réguliers et les petites ailes palpitant légèrement.

— « *Poupoulets ?*... » hasarda Petit Pete.

— « Ce ne sont pas des *poulets,* » rectifia sa sœur, méprisante. « Ce sont des grands, grands, *grands* hiboux, ils mangent les petits lapins et... »

— « Allons-y, les enfants ! » intervint Celia.

Libby n'était pas là, ce soir, mais, comme toujours, Celia avait tout préparé. Elle descendit, nette, fraîche et jolie. Mais son mari, qui la connaissait si bien, vit sur son visage une expression inaccoutumée.

— « Il a fait chaud en ville, Stan ? » s'informa-t-elle.

— « Très suffisamment. Qu'est-ce qui te préoccupe, Ravissante ? »

— « Oh !... Eh bien, voilà... La laiterie a fait savoir qu'à partir de demain elle devrait réduire ses livraisons. « *La destruction de vastes pâturages par les insectes a sérieusement affecté la production de lait dans nos troupeaux,* » dit l'avis. Mais *moi,* on ne *me* prend pas au dépourvu. J'ai immédiatement eu une idée de génie. Sitôt l'avis arrivé au courrier, j'ai pris les deux enfants dans la voiture et nous sommes descendus au village pour acheter des boîtes de lait condensé. Seulement voilà... d'autres mères avaient eu la même idée de génie ! Toutes les mères, en somme, dans un rayon de trente kilomètres. Ce fut très... primitif, Stan ! Nous étions toutes à nous disputer des boîtes de lait concentré, toutes à expliquer combien d'enfants nous avions, à proclamer qu'ils étaient exceptionnellement délicats — et, en désespoir de cause, toutes à faire de la surenchère, à offrir deux... trois... cinq fois... le prix courant. »

— « Mais tu en as eu, » dit-il.

— « Oui. Seulement je préfère ne pas évoquer mon degré de... *sauvagerie*... ni le prix que j'ai payé !... Je suis navrée, Stan, mais je n'ai pas un bien bon dîner pour toi. Pas une tomate... pas une laitue... Impossible d'acheter le moindre légume vert... »

— « Ne t'en fais pas, Celia ! » dit-il, lui-même mal à son aise de la voir si contrariée sous son air de bonne humeur amusée.

— « Et la viande devient rare aussi, » ajouta-t-elle. « Et les œufs, Stan !... Nous ferions bien de plonger tout au fond du vieux bas de laine et d'acheter d'énormes réserves... de tout !... »

— « Oui... » répondit-il.

Mais il pensait : « C'est un jeu auquel nous ne pouvons pas gagner ! Si les choses en viennent là, nous n'aurons jamais assez d'argent pour faire face ! »

Après le dîner, Celia prit les informations à la radio. Des experts de la capitale prédisaient une prompte solution du « soi-disant mystère des oiseaux »... Les citoyens n'en étaient pas moins priés de prendre en attendant des dispositions immédiates pour « lutter contre les insectes en vaporisant convenablement et complètement les habitations et leurs

dépendances. » Suivaient les nouvelles politiques de l'intérieur et celles de l'étranger. Puis une petite histoire « d'intérêt humain », racontée dans le célèbre style satirique du commentateur :

« Du Vermont. Un fermier, Leonardus Bogardus, a été arrêté de bonne heure ce matin, pour avoir tiré, du toit de sa grange, un coup de fusil contre les avions du Ministère de l'Agriculture.

« Ils étaient déjà venus une fois répandre ce produit sur toutes mes » terres », a raconté Mr. Bogardus aux représentants de la presse, « et, » quand ils furent partis, j'ai écrit à Washington, et j'ai vu le maire de » Stoneham — c'est notre commune — et je les ai avertis que je ne « leur » » permettrais pas de revenir. J'ai fixé des écriteaux sur les arbres et un sur » la cheminée : INTERDIT AUX AVIONS. La dernière fois qu'ils sont venus, ils » ont tué ma génisse et ma chatte et ses petits. Quant à mes arbres fruitiers, » il ne leur reste *pas une feuille!*... Je me défendrai moi-même contre ces » maudits insectes. Ils ne font pas moitié autant de mal que leurs savants » et leurs poisons!... »

Vous voyez, bonnes gens, que l'esprit de 76 (1) paraît toujours bien vivant dans le Vermont! »

Et plus tard :

« On signale déjà dans le pays plus de trois cents décès dus aux insecticides. La grande majorité des victimes sont des enfants, néanmoins un certain nombre d'adultes ont succombé pour avoir mangé des fruits ou des légumes enduits de produits d'aspersion. Il est recommandé au public de prendre toutes les précautions... »

— « Oh ! arrête ça ! » s'exclama Celia. « Prenons de la musique... des variétés... C'est... Toute cette histoire est probablement exagérée. Quoi qu'il en soit, les savants feront face. »

— « Les savants, » dit tranquillement Anderson, le lendemain matin au bureau, « sont une menace bigrement plus grave que tous les insectes réunis. »

Miss Zeller protesta :

— « Les savants sont *l'unique* espérance qui nous reste. Ils cherchent tout ce qu'ils pourraient bien tenter et ils le tentent. Ils font suivre les bandes d'oiseaux par des avions afin de découvrir où elles se rendent, mais les oiseaux prennent peur et se réfugient dans les bois. Moi... honnêtement... moi aussi, j'ai peur ! »

Tel était, avoué ou non, le cas de tout un chacun. La menace s'étendait avec une terrifiante rapidité. Quand les actions des géantes sociétés de conserves de viande s'effondrèrent, il y eut à Wall Street quelque chose qui ressemblait à s'y méprendre à une panique. Et le commerce des bois de charpente, les usines de papier, les manufactures de textile et toutes les industries de l'imprimerie, du journalisme et de l'édition furent ébranlées.

La situation alimentaire devenait inquiétante. Le Gouvernement formula de sévères avertissements contre les approvisionnements secrets et contre la spéculation sur les vivres ; le Congrès fut prié de voter en

(1) 1776 : époque de la guerre d'Indépendance. Nous dirions : l'esprit de 89.

hâte une loi imposant pour ces délits des peines sévères et autorisant un système de rationnement d'urgence. Pendant ce temps-là, les prix montaient toujours. Pour son déjeuner — un sandwich au jambon, une portion de tarte aux pommes, une tasse de café — Stan paya trois dollars. Tout en absorbant ce léger et coûteux repas, il lisait le journal de l'après-midi et une terreur glacée l'envahissait. La Croix Rouge faisait de hâtifs envois de vivres dans les villes. Le premier appel était venu de Pittsburgh, suivi presque immédiatement par New York, Chicago, San Francisco, Seattle. Des spéculateurs avaient déjà acheté en hâte tous les vivres disponibles, les vendeurs les cédaient à des taux fantastiques, les « économiquement faibles » étaient dans l'incapacité absolue de payer les rares denrées qui restaient encore. D'innombrables bébés manquaient de lait, des malades étaient privés de nourriture, des bagarres étaient signalées ici, des émeutes là, des troubles ailleurs.

Une réunion de savants comprenant des météorologistes, des ornithologistes...

« C'est bien cela, » se dit Stan, interrompant sa lecture, « c'est ça notre erreur aujourd'hui. Nous avons tous l'idée qu'il y a de toutes parts et pour tous les sujets des experts capables d'arranger n'importe quoi et le reste ! Erosion du sol ? Rivière détournée de son cours ? Sécheresse ? Inondation ? Destruction de forêts ? Ressources naturelles abîmées ou gâchées ? Peu importe ! Les savants sont là, qui fabriqueront des aliments, qui dompteront le sol, maîtriseront l'eau. Epidémies ? Mais qu'elles viennent donc ! Polio, grippe, rhume des foins, n'importe quelle peste ! Les savants en viendront à bout. Ils viendront aussi à bout du crime, de la folie, des crimes sexuels, des querelles de famille. Pourquoi pas ? Nous sommes dressés à « chercher l'expert » quelle que soit la difficulté.

» N'essayez pas de rien faire par vous-même. Ne vous mêlez pas d'arranger votre propre poste de télévision : vous allez l'abîmer. Et n'essayez donc pas de chercher quelle forme d'éducation conviendra le mieux à l'un ou à l'autre de vos propres enfants ! Vous allez gâcher leurs vies. Appelez le psychiatre.

» Pour l'instant, c'est la famine. Elle est là. Présente. Maintenant. On en a entendu parler. On a lu des choses sur la question. Mais on avait toujours supposé que c'était quelque chose de propre aux pays de l'Orient, ou alors qui remontait aux ténèbres du Moyen Age. Eh bien, elle est ici. La famine, cela signifie la mort, les épidémies, la folie, les émeutes et le chaos. C'est pire que les tremblements de terre, que les éruptions de volcans, pire que des raz de marées, parce que c'est aussi sûr, mais plus lent. Mais *toi*, mon petit bonhomme, n'essaie pas d'entreprendre quelque chose ! *Toi*, tu ne peux *rien* faire. De quoi te mêlerais-tu ? Tu ne peux pas faire pousser ta propre nourriture, tu ne peux pas aller la chasser non plus, tu ne peux pas te tailler tes vêtements ni construire ton abri. Tu ne peux même pas travailler pour gagner ta vie, à moins que quelqu'un d'autre fasse rouler pour toi un train ou un autobus et

s'occupe d'installer l'électricité et le téléphone. Boucle-là, c'est tout ce qui t'est permis. Tu es dans l'armée à présent, mon petit bonhomme ! Et dans cette guerre-ci, il n'y a pas de réformés ! »

⁂

Quand il arriva à la Gare Centrale sur le coup de cinq heures et demie, il eut l'impression d'un rêve fait en état de fièvre. Son train partirait en retard. Tous les trains étaient en retard. Au départ ou à l'arrivée. Des haut-parleurs lançaient des avis rauques et furieux, comme s'ils s'adressaient à des enfants impertinents qui auraient tenté de les interrompre. A cause de la grave situation alimentaire, il avait fallu dérouter des trains de marchandises et des trains de wagons réfrigérés dans de multiples secteurs... « Le public est prié d'accepter les retards avec patience. La nourriture d'abord. »

On en faisait un slogan : « La nourriture d'abord ! »

Il y avait des rixes, de véritables luttes corps à corps autour des cabines téléphoniques. Stan renonça à appeler Celia pour l'avertir qu'il serait en retard. Et il fut en retard d'une heure. Le train était comble. Plus de la moitié des usagers portaient des sacs de vivres. N'importe quoi. Ce qu'ils avaient pu se procurer. Une femme âgée ramenait douze boîtes de mûres en conserve. Un homme transportait cinq livres de concombres et un sac en jute plein de cassonade. Un individu que Stan connaissait suait à grosses gouttes sous le poids d'une valise pleine de bouteilles de gin et de rye. « Dans un jour ou deux, il n'y aura plus une goutte d'alcool à trouver, » expliqua-t-il.

Difficile de trouver des cigarettes, ou des cigares, ou du mélange pour la pipe. La récolte de tabac était durement touchée. Les dernières éditions des journaux étaient d'un format curieusement réduit et le papier en était extrêmement léger. « En raison du manque de pâte à papier, nous ne pouvons, cette fois, donner à nos lecteurs que les nouvelles essentielles. » Ce qui comportait, la chose va de soi, les finales de baseball, les résultats des courses. Les savants... Les cultures hydroponiques vues comme solution possible... Les dernières semailles engrangées ont donné un résultat favorable, disent les fermiers du Kentucky... Approvisonnement de vivres largement suffisant pour l'instant, affirment les experts, à la condition qu'on arrête l'accaparement. Partagez les aliments.

« La nourriture d'abord. »

« J'espère que Celia ne se tracasse pas trop de mon retard, » pensait-il. « Mais sans doute a-t-elle appris, par la radio ou par les voisins, que les trains sont tous en retard... C'est salement pénible pour elle, tout ça ! Ce sont les « femmes avec enfants » qui sont le plus éprouvées... »

Quand il gravit les marches de la véranda, elle ne vint pas lui ouvrir la porte. Il entra, resta un moment à prêter l'oreille, ne l'entendit pas à l'étage avec les enfants. Il la trouva dans la cuisine où régnait

une invraisemblable chaleur. Elle avait noué une écharpe blanche autour de son front, comme un chauffeur de locomotive ; ses cheveux étaient humides de sueur. Elle était pâle, avec un air étrange.

— « J'ai... fait du pain... » dit-elle. « Quatorze miches... Je n'avais jamais essayé auparavant... mais... la tante de Libby est morte et aussi un de ses enfants... »

— « Sors d'ici ! » dit-il, la voix brève. « Viens dans la salle de séjour et je vais mettre le ventilateur en marche. »

— « Il faut... il faut que je voie... » dit-elle en ouvrant la porte du four. Il en sortit une bouffée de chaleur et une odeur aigre.

— « Encore deux miches... » dit-elle.

— « Je les surveillerai. Sors d'ici ! »

— « La tante de Libby et son petit garçon sont morts... »

— « C'est lamentable. Seulement comme je n'ai jamais vu la tante de Libby, je ne puis être affecté outre mesure. »

— « Elle avait acheté dix livres de farine de seigle. Mais il y avait dedans quelque chose... qui n'allait pas... Quelque chose... qui vous rend fou... ou qui vous tue... »

— « Entendu. Nous supprimerons la farine de seigle. »

— « J'en avais acheté dix livres moi-même... Dix livres... J'ai dû jeter le tout... Dix livres... Ceci... c'est le mélange de toutes les autres sortes de farine que j'ai pu me procurer... Farine de riz... fécule de pommes de terre... farine de blé noir... J'ai... j'ai cuit le plus vite possible... avant que ça puisse se gâter. »

— « Est-ce qu'il y a un dîner quelconque? »

— « Oh ! oui, » fit-elle promptement, avec un effort de gaieté. « De l'excellente soupe aux pois, faite à la maison... et... j'ai oublié quoi, mais il y a autre chose... Ah ! oui... du très bon... persil... et de la gelée de menthe que j'ai faite... délicieuse... »

— « Très bien ! » s'exclama Stan.

Il pensait : « Je ne suis pas un savant, certes, ni un expert en rien. Mais, par Dieu ! je suis un homme. Je peux essayer ! »

Le plan lui vint à l'esprit au moment où ils se mettaient à table.

Quand ils furent couchés, il resta étendu sans dormir, dans l'obscurité chaude, et mit au point tous les détails. Il n'éprouvait pas le moindre énervement et n'avait pas sommeil.

A quatre heures, il se leva, sans faire de bruit, s'habilla dans la salle de bains et descendit, ses chaussures à la main. Dans l'armoire du hall, qu'il tenait toujours fermée, il avait un fusil et une boîte de munitions ; il n'était pas mauvais tireur et, lorsqu'ils étaient venus s'installer ici, il avait acheté ce fusil avec l'intention d'aller parfois à la chasse en compagnie.

« Seulement, je n'ai pas vraiment envie d'aller tuer des lapins, des écureuils ou n'importe quoi, » se disait-il. « Une chose est sûre, c'est que l'Armée m'a rendu allergique tant au fait de tirer qu'à celui d'être tiré. »

Il quitta la maison par la porte de derrière. Il faisait nuit encore, mais il avait emporté avec lui une torche électrique ; il traversa la route vers le petit chantier, et un chien se mit à aboyer furieusement. « Taistoi ! » grommela-t-il à son adresse. « Tu me rends nerveux ! Je n'ai pas envie de devoir *te* tuer. Je te connais et tu es plutôt un bon chien. Tais-toi ! »

Il entra dans une des barques amarrées là, défit le câble et entreprit la traversée du goulet. Dans le silence, la chaleur et le noir, le bruit des rames lui parut extraordinairement tapageur : crisse, plonge, crisse, plonge, un plouf... « La ferme, » dit-il aux rames. « Je veux que ceci se fasse en douce ! »

Il s'arrêta au milieu de l'eau et attendit. « Une cigarette, c'est risqué, » pensa-t-il. « Mais je vais courir ma chance et espérer que personne ne la verra ou ne la sentira. »

Il était intensément éveillé, ni fatigué ni impatient. Prêt, tout bonnement. Et petit à petit, le ciel devenait plus clair, d'une clarté grise et secrète. « C'est là l'est, » pensa-t-il, « mais il n'y paraît pas encore. Peut-être ne paraîtra-t-il pas aujourd'hui. Mais s'il pleut, alors, quoi? Viendront-ils de toute façon? Ou s'il est trop tard et s'ils ne reviennent jamais? »

Cinq heures moins dix. Pas de soleil. Seulement cette clarté grise. Et rien qui fît pressentir la venue de ce son qu'il attendait. Aucun son, d'ailleurs, sauf ceux, bizarres, qui proviennent de l'eau sombre — une vaguelette, un petit éclaboussement, quelque chose qui semblait sauter au-dessus de la surface et y retomber. Et le murmure des feuilles dans le bois.

Cinq heures moins cinq.

« Les voici ! » se dit-il.

Ils arrivaient à tire-d'aile, en un vol impétueux, comme un grand coup de vent, et cela gazouillait, trissait, croassait, miaulait, sifflait, piaillait, les grandes ailes battaient, les petites ailes frétillaient. Il tint sa torche électrique à la verticale et visa, et les coups de feu firent un vacarme assourdissant, horrifiant, comme si une crevasse s'ouvrait brutalement dans le ciel. Six coups. Deux oiseaux s'abattirent, dégringolèrent dans l'eau. Il rama à la poursuite de l'un, le recueillit, et le blessé se débattit follement sur les planches, à ses pieds. L'autre nageait lentement, lourdement, et il le suivit à la rame, puis, quand il le vit sortir de l'eau et grimper sur la berge près du chantier des embarcations, il sauta hors de sa barque et partit derrière lui, portant dans la main le premier blessé.

— « Hé là ! *Hé là!* Qu'est-ce que vous faites? » cria le vieil homme.

— « Laissez-moi tranquille ! » répondit Stan.

Le chien courait après lui, aussi vite qu'il pouvait, aboyant à pleine gorge.

— « Appelez votre chien ou je vais devoir le tuer ! » fit Stan. « Laissez-moi tranquille !... »

Le vieil homme s'époumonnait :

— Je vais lancer la police contre vous ! Tirer des coups de fusil et... »

— « La ferme !... » dit négligemment Stan.

L'oiseau qui avait nagé traversait à présent la route, marchant et tirant l'aile. Quand Stan s'en approcha, il s'enleva, d'un pénible effort, et repartit, volant bas. Il passa par-dessus le jardin de Stan que celui-ci traversa, puis ce fut le jardin du voisin, puis une autre route, un champ et un petit bois. Là, Stan perdit sa trace, ne le vit plus, n'entendit rien. Il posa alors sur le sol l'autre oiseau blessé qui fit quelques pas en se débattant et s'effondra. Stan l'excita du bout d'une baguette pour le faire repartir et bientôt le vit retomber à plat. Pitoyablement, il lui donna le coup de grâce et le bruit de la détonation fit s'agiter quelque chose dans les buissons. C'était l'oiseau perdu quelques instants plus tôt, qui, une fois de plus, reprit un peu de hauteur et se remit à voler lentement, gauchement.

« Je suis navré, mon pauvre vieux ! » lui murmurait Stan. « Je suis salement embêté, mais il faut que j'essaye. »

Le soleil, à présent, était levé, et tout de suite devenait cuisant. L'oiseau n'était plus capable que de vols très courts, après lesquels il s'affaissait. Stan le suivit à travers des champs et des bois, le long de routes et de chemins, en haut et en bas des collines. Des larmes lui coulaient sur le visage tandis qu'il harcelait la bête blessée pour la contraindre à repartir. Il fut content lorsque, enfin, elle mourut. Il s'assit tout auprès, épuisé, écœuré, malade de compassion et de contrition. Ne sachant pas où il était ni quelle distance il avait parcourue et, pour le moment, ne s'en souciant pas.

Alors il les entendit. Pendant tout ce monstrueux voyage, sous le soleil brutal ou sous l'ombrage des arbres, par les jardins ou par les prés, il n'avait pas une seule fois entendu le moindre bruit venu d'un oiseau ; il ne s'en était pas rendu compte, mais seulement de quelque chose d'étrange et de désolé dans ce monde de plein été. Et maintenant il les entendait. Il en entendait une multitude.

« Mais nous ne pouvons pas vivre sans eux ! » s'écria-t-il tout haut. « Ils n'ont pas besoin de nous, mais nous, il nous les faut ! »

Il ignorait où il se trouvait. Quelque part à la crête d'une colline surplombant une rivière. Il écouta, essayant de localiser le bruit, cherchant la direction d'où celui-ci provenait. Il finit par abandonner sous le soleil l'oiseau mort et entreprit de descendre la colline. L'herbe sèche et parcheminée était glissante sous ses pas. Son fusil pesait lourd. Très lourd. Mais il lui fallait l'emporter, où qu'il se rendît. Il devait être prêt à faire ce qu'il aurait à faire. Quoi que ce fût.

***

Ce même après-midi, un homme entra dans un garage d'une petite commune du Connecticut.

— « Je désire louer une voiture pour vingt-quatre heures, » dit-il. « A conduire moi-même. »

Il était sale, sa chemise était déchirée, ses pantalons de flanelle étaient mouillés et boueux jusqu'aux genoux, son visage était vilainement écorché, griffé, et il boîtait bas.

— « Des références? » questionna le garagiste.

— « Non. Je ne connais personne par ici. Mais je vous verserai cent dollars en dépôt. »

— « Permis de conduire? »

— « Oui. Mais... je ne désire pas le montrer pour l'instant. Il s'agit d'une affaire privée. Cent cinquante de dépôt. »

— « Désolé, mon vieux. Mais ça ne suffit pas. Toutes mes voitures valent beaucoup plus que ça. »

Quelques heures plus tard, la nuit étant tombée, l'homme revint et trouva le garagiste seul. Cette fois, il portait un fusil. Il ficela solidement le propriétaire des voitures, le bâillonna, laissa devant lui, sur son bureau, deux billets de cinquante dollars et partit dans une petite voiture.

Le garagiste parvint à se dégager, appela la police, donna une description de la voiture et son numéro d'immatriculation. Un peu avant onze heures du soir, une voiture portant ce numéro fut arrêtée et son conducteur emmené au poste de police où on le relâcha en toute hâte. C'était un médecin, très respectable et honorablement connu. Il était en visite auprès d'un malade et, en le quittant, était remonté dans sa voiture pour rentrer chez lui.

— « Bien sûr que non ! Je n'ai pas vérifié mes plaques d'immatriculation ! » s'écria-t-il, furieux et débordant d'indignation. « Ça ne me serait même jamais venu à l'idée ! Si vos policiers valaient le pain qu'ils mangent, une histoire comme celle-là ne pourrait pas se produire. Quelqu'un a dû enlever mes plaques pendant que j'étais chez mon malade et les a remplacées par les siennes. C'est une indignité ! Un scandale ! »

Il allait porter plainte contre tout le monde, le chef de la police, le maire de la ville, le gouverneur de l'Etat, il allait écrire à tous les journaux. Il était extrêmement fatigué et il était furieux.

Ce ne fut pas sans peine qu'on parvint à le persuader d'accepter des excuses et de rentrer chez lui ; et la police fut alertée de nouveau. Il s'agissait à présent de retrouver la voiture portant le numéro d'immatriculation de celle du docteur.

On n'y parvint pas tout de suite, car elle se trouvait alors à l'endroit le plus improbable : elle était parquée devant un poste de police de Newhaven.

— « Je veux voir le chef de la police d'ici... et vite ! » dit le jeune homme qui l'avait conduite.

— « Il est chez lui. Pouvez me raconter l'histoire, » fit le sergent de garde.

— « Je veux votre chef, » insista l'autre. « Il s'agit d'une affaire qui vous dépasse. »

Il était sale, boueux, la chemise déchirée, le visage égratigné, il lui était visiblement difficile et même douloureux de marcher et de parler. (« Un cinglé ! » pensa le sergent. « Et je pourrais numéroter mes débris si j'allais réveiller le chef à une heure pareille pour un lunatique, ou un marteau, ou un dingo, ou n'importe ce qu'il est. »

— « Ecoutez ! » fit le jeune homme. « C'est ce qui est jamais arrivé de plus prodigieux... ! »

— « Bien sûr ! bien sûr ! Et vous, vous êtes Napoléon, pas vrai? »

— « Ecoutez ! » reprit encore le jeune homme. « Venez dehors avec moi, venez voir *ce* que j'ai dans ma voiture. »

Le sergent l'accompagna dans la tranquille rue bordée d'arbres. Il alluma la lampe dans la voiture. Et il vit.

— « Seigneur ! » dit-il.

Et il rentra dans le poste et il appela son chef. Le chef fut près d'eux en moins d'une demi-heure, et il écouta l'histoire du jeune homme.

— « Mon Dieu !... » dit-il au sergent. « *Moi,* je ne sais pas. Je ne sais pas si c'est ou non un aliéné, *mais* je ne veux pas courir de risque. J'appelle Washington. Demandez-moi MacCorkle. »

Il retourna auprès du jeune homme et le trouva endormi, la tête sur le bureau. Il le secoua jusqu'à ce que l'autre ouvrît des yeux lourds.

— « La meilleure chose à faire pour l'instant, » dit-il, « c'est que vous alliez à l'hôpital. Et tout de suite... »

— « Non, » dit le jeune homme. « Je rentre chez moi. »

Le chef se fit persuasif.

— « Soyez raisonnable. Vous vous êtes blessé à la jambe. Vous avez de mauvaises éraflures au visage. Vous avez surtout besoin de soins et d'une bonne nuit de repos. »

(« Et d'un bain ! » ajouta-t-il intérieurement. « Je n'ai jamais de ma vie rencontré personne qui eût à ce point besoin d'un bain ! »)

— « Non, » dit le jeune homme. « Je rentre chez moi. »

— « Ecoutez voir ! » fit le chef. « Vous vous amenez ici avec... avec *ça* dans votre voiture... et avec une histoire qui... ma foi ! qui n'est pas encore prouvée vraie !... Si vous refusez d'entrer de bon gré à l'hôpital, je n'ai pas autre chose à faire que de vous boucler. Mais si vous êtes raisonnable... Des gens prennent cette nuit même l'avion à Washington pour vous voir demain... »

— « Bon. Ça va, » décida le jeune homme après un instant de réflexion. « Peut-être ces gens de Washington auront-ils assez de bon sens pour comprendre l'importance de la chose. Toutefois, il faut que j'appelle ma femme. »

— « Nous nous en occuperons, » dit le chef.

— « Ne lui dites pas que je suis à l'hôpital ! Dites-lui que je suis retenu à New York pour affaires. »

Et c'est ainsi que Stan fut installé dans une gentille petite chambre particulière d'un hôpital. Avec un policeman assis devant sa porte toute la nuit, mais cela il ne le savait pas. On lui donna un bain, on pansa

ses diverses plaies et bosses, on lui fit une piqûre qui le plongea dans un sommeil de dix heures et même un peu plus.

Quand il se réveilla, un médecin vint l'examiner, une charmante jeune infirmière lui apporta un pot de café bouillant, un jus d'orange, des œufs frits, du bacon et des toasts, et il mangea et but tout cela avec entrain. Après quoi la jeune infirmière lui alluma une cigarette et les hommes de Washington firent leur apparition dans sa chambre.

Ils étaient quatre. Il ne devait jamais, ni alors ni par la suite, apprendre leurs noms, ni leurs fonctions, mais ils arboraient tous un air d'autorité, et, dans une certaine mesure, d'hostilité. Il le sentit tout de suite, et cela lui fit une curieuse impression. Glaciale...

— « Ce n'est pas une histoire facile à raconter, » assura-t-il. « Dans un sens je voudrais bien... ne plus pouvoir m'en souvenir. »

— « Prenez votre temps, » répondit le plus âgé des visiteurs.

— « Voilà. Je suis parti de chez moi très tôt hier matin... Hier? Ça semble plus ancien !... J'avais emporté mon fusil et j'ai gagné à la rame le milieu du goulet de la crique. Là, j'ai attendu le passage des oiseaux. Puis j'ai tiré et j'en ai descendu deux. »

— « Pourquoi? » demanda un autre homme de Washington.

— « Je m'étais dit que si je parvenais à simplement en blesser un, je pourrais le suivre. Mais je... Ils moururent tous les deux. Pas tout de suite. Je les ai fait continuer, je les ai forcés, jusqu'à ce qu'ils mourussent. Tous les deux. C'étaient... Je ne sais pas quels oiseaux c'étaient. Jolis. Un gris, l'autre avec des ailes bleues et une poitrine blanche. Vraiment jolis. Je les ai poussés... »

— « Oui, » opina le second qui avait parlé.

— « Mais le dernier m'a conduit jusqu'à un endroit d'où je pouvais entendre toute la troupe. Et je les ai trouvés. Au bas de la colline. Sur la berge de la rivière. Un endroit absolument isolé. Il y avait là, creusé dans la boue, une espèce de puits. De grand trou. Les oiseaux le quittaient précisément, après leur repas du matin, mais il restait encore une quantité de... Il est presque impossible de... de décrire ça... Des insectes, des vers, toute une masse de... choses... grouillantes et rampantes, qui bougeaient au fond du puits. Phosphorescents... Verts... bleus... jaunes... Et une puanteur !... Une puanteur absolument inimaginable. Je... j'ai encore le sentiment que je ne pourrai jamais m'en laver !... »

— « Oui, » fit le second homme.

— « Je me suis assis un moment... Fatigué. Je suppose que je devais être bien dissimulé par une avancée de roche, parce que les trois hommes — si on peut les appeler des hommes — ne m'ont pas vu. Ils sont descendus en parachutes. Tellement petits... mais vous en avez vu un dans ma voiture... »

— « Continuez, » fit un troisième homme. « Vous voulez soutenir que vous avez vu trois hommes descendre en parachutes. Mais descendre

de quoi? Avez-vous vu ou entendu un avion au-dessus de vous à un moment quelconque? »

— « Non. »

— « Un ballon? »

— « Non. Rien. Ils descendaient... Très lentement... Leurs chaussures... ou du moins les « choses » qu'ils avaient aux pieds... avaient l'air... formidablement lourdes... Ils ne mesuraient pas... disons, plus d'un mètre de haut... et ils étaient ridés... ridés comme des raisins secs !... Ils descendirent... Ils avaient d'énormes bidons pleins de ces insectes puants... larves... asticots... je ne sais trop quoi... et ils ont commencé à les vider dans le puits...

» A ce moment, je me suis levé.... C'est maintenant le plus difficile à raconter... Deux d'entre eux restèrent tout le temps silencieux... mais l'un... Je ne peux pas vous dire... parce que je veux bien être pendu si je sais moi-même s'il m'a parlé dans notre propre langue... ou si, je ne sais pas si c'est possible, n'est-ce pas?... je veux dire, s'il est possible de savoir ce que quelqu'un d'autre a dans l'esprit alors... alors qu'on n'a pas de langage commun... »

— « En somme, » s'enquit le troisième visiteur, « que pensez-vous que cet homme vous ait dit, ou ait tenté de vous faire comprendre? »

— « Il disait... » Stan s'interrompit. « Je vais m'exprimer ainsi. Vous raconter qu'il a « dit » tout ceci. Car, qu'il ait parlé ou non, j'ai... j'ai pigé. Il a dit que l'endroit d'où ils venaient... »

— « Où était cet endroit? »

— « Je ne sais pas. Ou bien il n'a pas pu me l'expliquer. Ou alors il n'avait pas envie que je le sache. Quoi qu'il en soit, il disait que la population en avait considérablement augmenté, et que cet endroit où ils vivaient était trop petit et trop pauvre pour leur permettre de vivre de façon acceptable. Ils veulent venir vivre ici. Sur la Terre. Mais ils ne veulent pas de nous. Pour le reste, ils veulent que rien ne change. Les animaux, les oiseaux, les poissons... Les océans, les montagnes, les fleuves et les rivières... Les arbres et les fleurs... Quand il faisait son énumération, on aurait cru qu'il décrivait le Paradis. Et, à son avis, notre Terre pouvait parfaitement être une manière de Paradis... A la condition que ce soit... *sans nous!* »

— « Quelle objection font-ils à notre présence? »

— « Il doit être venu très souvent ici. Ou alors avoir étudié formidablement, entendu des tas de choses... Il disait que nous abîmons tout ce que nous touchons. Que nous avons fait disparaître des espèces entières d'animaux et d'oiseaux utiles et beaux. Il disait que nous gâchons une quantité invraisemblable de temps, d'énergie, d'intelligence, à chercher et trouver des moyens nouveaux de nous détruire les uns les autres. Il disait que nous étions vraiment trop dangereux pour qu'ils nous gardent auprès d'eux. Aussi avaient-ils décidé de se débarrasser de nous et puis de nous succéder... »

— « Par la guerre? »

— « Non. Ils ne s'occupent pas de cela. Ce n'est pas dans leurs mœurs. Il disait que cela leur paraissait idiotie pure que de risquer dans une guerre la vie de leurs jeunes gens les plus sains. Non. Ils estiment qu'on peut fort bien nous « avoir », simplement en détournant les oiseaux de leur boulot normal.

» Il disait qu'il y avait déjà onze puits pareils à celui que je voyais là, onze puits répartis à travers le pays dans les endroits les plus isolés, et que ce qu'ils mettaient détournerait les oiseaux de n'importe quelle autre nourriture. Il disait que le motif pour lequel ils avaient commencé par notre pays devait sauter aux yeux, et que quand ils auraient fait l'épreuve de leur méthode ici — ce qu'ils faisaient — ils pourraient continuer sur tout le reste de la planète.

» Je lui demandai alors *où* étaient les autres puits... et... Il ne voulait pas répondre cette fois... mais il répondait tout de même... Je veux dire que tout était là, comme une carte... »

— « Où, là? »

— « Dans son cerveau, je suppose, » répondit Stan, avec une répugnance croissante. « Je me rends bien compte que tout cela doit paraître à tout le moins étrange... mais enfin c'était comme ça. Il me regarda, il me dévisagea intensément... et il sut qu'il m'avait renseigné... qu'il m'avait laissé savoir... Et moi, je pouvais voir... oh ! flûte ! je n'y peux rien si ça paraît bizarre. Je vous le dis exactement comme c'était. Je pouvais voir qu'il trouvait que j'en savais vraiment trop et que c'était une circonstance où il y avait lieu de tuer. Il n'avait aucune sorte d'arme et il n'atteignait pas la moitié de ma taille. Mais il était rapide, leste, et d'une vigueur surprenante. Il bondit vers moi et il fit retomber ses deux bottes de métal — ou quoi que ce fût qui le chaussait — sur mon pied, Il a brisé quelques petits os, a dit le docteur. Mais je savais ce qu'il voulait faire. »

— « Oui? Et que pensiez-vous qu'il voulait faire, Mr. Dickson? »

— « Je ne pensais pas. Je savais. Il voulait me jeter dans cet infect puits puant. Il m'avait saisi autour des genoux, mais je me suis dégagé. Et je l'ai tué. D'un coup de fusil. »

— « Et les deux autres qui étaient avec lui? »

— « Ils... *je* ne sais pas *comment* ils ont fait... Je ne peux que vous dire ce qui est *arrivé*. Ils ont fait quelque chose à leurs parachutes... et ils sont repartis en l'air. »

— « Et vous les avez laissés s'échapper? »

— « Oui, » admit Stan. « Ils avaient... ils avaient l'air d'oiseaux !... Et puis... je ne me sentais plus le cœur de tirer encore ce jour-là. »

— « Etes-vous prêt à nous donner les indications nécessaires pour atteindre ce puits, Mr. Dickson? »

— « Ma foi, je puis vous dire où il était. Mais je ne crois pas qu'il en reste grand-chose à retrouver. Après la disparition des deux autres, j'ai eu... une sorte de crise de rage... J'ai fouillé cette berge de la rivière avec des branches, des bâtons, des pierres, la crosse de mon fusil, tout

ce qui m'est tombé sous la main... jusqu'à ce que j'aie fait des trous permettant à l'eau d'envahir le puits et de le nettoyer. La... voyez-vous... la puanteur de ce puits... c'était vraiment excessif !... »

— « Donc, ce puits que vous déclarez avoir découvert n'existe plus, Mr. Dickson ? »

— « Je suppose que non. J'espère qu'il est inondé et récuré à fond. »

— « Vous n'avez donc aucune preuve à présenter pour étayer votre histoire, Mr. Dickson ? »

— « Non. Et l'homme mort que j'ai ramené dans ma voiture ? »

— « Il n'y a *rien* dans votre voiture, Mr. Dickson. »

— « Oh ! dites donc ! » protesta Stan, se redressant sur son lit. « Le chef et le sergent l'ont vu tous les deux ! »

— « Aucun examen détaillé n'a été fait, Mr. Dickson. Ils ne sont pas prêts à témoigner que ce qu'ils ont vu dans votre voiture ait été un cadavre quelconque. Cela aurait pu être une marionnette, un pantin, une manière de jouet. »

— « Où est-il à présent ? »

— « Aucun rapport ne signale que quelque chose ait été trouvé dans votre voiture, Mr. Dickson, » dit le plus âgé des hommes de Washington. « Par contre, nous sommes informés que vous avez volé la voiture que vous conduisiez. »

— « Dites donc, j'ai laissé un dépôt de cent dollars pour cette voiture ! »

— « Aucun rapport ne mentionne ce dépôt, Mr. Dickson. De plus, vous utilisiez des plaques d'immatriculation volées sur une autre voiture. »

— « Oui. Ça c'est exact. J'ai fait cela. Je ne voulais pas être arrêté en route par la police. J'étais pressé de venir raconter mon histoire et de montrer ce cadavre. De donner à quelqu'un d'autorisé des indications sur l'emplacement des autres puits. Tout cela me paraissait au moins aussi urgent que n'importe quelle autre chose pourrait l'être. »

— « Etes-vous prêt à nous donner la situation de ces prétendus puits, Mr. Dickson ? »

— « Pas comme ça. Pas au pied levé. Mais pendant que tout était frais dans mon esprit, je l'ai écrit... du moins tout ce dont j'ai pu me souvenir. J'ai fait un plan, une petite carte, au dos d'une enveloppe. »

— « Et où se trouve cette enveloppe, Mr. Dickson ? »

— « Dans mon portefeuille. »

— « Selon la routine des procès-verbaux, Mr. Dickson, le contenu de toutes vos poches et, bien entendu, de votre portefeuille, a été examiné, relevé et inscrit : il n'y est pas question d'une enveloppe portant au dos une carte ou un plan quelconque. »

— « Dites donc !... »

Le quatrième homme prit alors la parole pour la première fois. C'était un personnage corpulent, aux cheveux d'un blond tirant sur le roux, aux pâles yeux gris.

— « Mr. Dickson, » commença-t-il, « nous sommes disposés à accepter cet... épisode... comme une aberration temporaire, probablement occasionnée par un excès de boisson. »

— « Pourvu toutefois, » précisa le plus âgé des quatre, « que nous ayons la certitude qu'il s'agit bien d'une aberration « temporaire ». Si le moindre symptôme d'une obsession permanente venait à notre connaissance, je veux dire « se manifestait », nous serions, bien entendu, contraints à prendre d'autres mesures. »

— « *Quelles* mesures? » s'informa Stan.

Mais à présent, il avait compris ce qu'ils entendaient par là.

— « Nous ne pouvons tolérer que le moral de la population soit ébranlé par de folles rumeurs, » dit le blond roux. « La situation est assez mauvaise comme ça. Mais le Gouvernement pourra la prendre en main, avec l'aide des savants qu'il emploie. Et elle *sera* redressée. Des rumeurs non confirmées pourraient susciter une panique : nous ne saurions permettre qu'elles se répandent. »

— « C'est-à-dire quoi? » questionna Stan. « Que si je raconte mon histoire n'importe quand à n'importe qui, on m'enfermera dans un asile? »

— « Si une obsession permanente prend corps... » dit le plus âgé des quatre.

Il y eut un silence.

— « Y aurait-il encore quelque objection à ce que je rentre chez moi maintenant? » demanda Stan.

— « Aucune, aucune, Mr. Dickson, » affirma le premier. « Et vous pouvez vous sentir pleinement assuré, à moins que vous persévériez dans une attitude nuisible au moral de la nation, qu'aucune charge ne sera retenue contre vous. »

— « C'est vraiment trop aimable à vous! » reconnut Stan.

***

Il prit un train pour regagner sa ville et, depuis la gare, un taxi jusqu'à sa maison.

« Il faut que j'aie une histoire toute prête pour Celia! » se disait-il. « Mais pas la vérité. Il va falloir que je lui mente, et ce ne sera pas facile. Il faudrait que ce soit un bon mensonge bien réussi, et justement je ne parais pas très en forme... Fatigué, peut-être?... Elle saura très probablement que je mens, et ça la blessera. Mais je ne peux pas lui dire la vérité, car elle ne pourrait pas la croire. Personne ne la croira jamais. Et d'ailleurs je n'ai envie de la raconter à personne. Je ne veux pas y penser, je ne veux pas m'en souvenir. En fait, je n'ai pas envie de parler du tout.

» Mais il faudra que je parle! Stan, *où* as-tu passé? Qui, moi? Oh! nulle part en particulier. Simple aberration temporaire. Cela va beaucoup mieux maintenant, merci! »

La petite maison était presque incroyablement jolie par cet après-

midi brûlant. Une brise légère faisait frémir les arbres. C'était vraiment bon d'être revenu.

Avant qu'il fût en haut du perron, Celia avait ouvert la porte.

— « Hello, Stan ! » dit-elle.

A la voir, si svelte, si élancée, si charmante dans sa robe de toile bleue, et lui souriant, il sentit le cœur lui manquer. Mais elle était pâle, sa nonchalance n'était pas convaincante, ses yeux noirs laissaient deviner la tension.

— « Celia... » dit-il, « je suis désolé... »

(« Si seulement nous pouvions nous en tenir là ! » pensait-il. « Si je pouvais m'asseoir à côté d'elle en l'entourant de mon bras... Ou même simplement me trouver dans la même pièce qu'elle, sans parler, sans répondre à des questions, sans inventer de mensonges... »)

— « Stan, écoute ! » s'écria-t-elle.

Il leva la tête, fronçant légèrement les sourcils.

— « Je n'entends rien... » dit-il.

— « Ce sont les oiseaux, Stan ! Ils sont revenus. Ils ne sont pas partis ce matin. »

— « Bien ! » fit-il avec effort. « Epatant ! »

— « Stan, rentre. Tu arrives juste pour les informations de quatre heures à la radio. »

— « Ma foi, non, merci, Celia. Je ne... »

— « Arrive ! » insista-t-elle, lui tendant la main. Il la prit et entra dans la maison derrière elle.

Un grand arbre ombrageait la fenêtre, donnant une fraîche lumière verdâtre à la salle commune, nette au point d'en être méticuleuse. («C'est ainsi que Celia veut les choses, » pensait-il. « Ordre... décence... paix... Si seulement il n'y avait pas cette voix importante et solennelle à la radio ! »)

— « Eteins, veux-tu, Ravissante? »

— « Mais je tiens à ce que tu l'entendes, Stan. J'ai eu les nouvelles à trois heures. Peut-être y a-t-il du nouveau depuis. »

« Ces puits remplis d'insectes ont été formés, aux dires des savants, par des conditions climatiques inaccoutumées. Hier, un de ces puits à été découvert dans le Connecticut ; deux de plus ont été trouvés et détruits cet après-midi, l'un dans l'Idaho, l'autre en Virginie.

» Ces découvertes ont été rendues possibles grâce à une méthode imaginée par le Dr. Wilbur Jonas, l'ornithologiste de renommée universelle, chargé par le Gouvernement de l'organisation des Réserves pour la préservation de la vie animale sauvage.

» Le Dr. Jonas, en effet, a démontré que, leurs ailes coupées d'une certaine façon, les oiseaux se trouvent réduits à voler assez lentement pour qu'il soit relativement facile, en tout cas possible, de les suivre. »

» Ceci a conduit les experts... »

— « Ferme ça, Celia ! »

— « Quand je me suis levée hier matin, Stan, tu étais parti, » dit-elle.

« Et tu avais emporté ton fusil et tout notre argent. Je n'étais pas très heureuse, Stan ! »

— « Je suis navré, Celia. Mais... je ne pouvais pas te laisser un billet. Je ne savais pas... pas exactement où j'irais... ni quand je reviendrais... »

« Les oiseaux ont déjà repris leurs fonctions naturelles et inappréciables dans les alentours des trois puits détruits, » continuait la voix importante et solennelle, « et les savants prédisent maintenant que d'ici peu de jours la crise alimentaire aura pris fin... »

— « Le vieux bonhomme du chantier des canots est venu jusqu'ici hier matin, » poursuivit Celia. « Il m'a dit que tu avais tiré les oiseaux depuis une de ses embarcations, que tu avais menacé de tuer son chien. . et il m'a paru que je commençais à comprendre. Ce qui ne m'empêchait pas d'être inquiète et préoccupée... Quand, la nuit venue, j'étais encore sans nouvelles... j'ai pris peur... »

— « Celia !... Pardon, je suis navré !... »

— « Et ce matin, de bonne heure — nous n'avions pas fini de déjeuner — le chef de police de la commune est venu me demander où tu étais. J'ai répondu que je n'en savais rien et que je ne me le demandais pas. »

— « Celia !... »

— « Lui aussi a été surpris. Il m'a questionnée. Pour savoir si cela signifiait que nous ne nous entendions pas? Je lui ai répondu que, tout au contraire, nous n'avions pas besoin, jamais, de nous poser de questions. Et que, n'importe où tu avais cru bon de te rendre, moi, j'étais d'accord. Alors il m'a appris que la police de New Haven lui avait téléphoné que tu étais « détenu » là-bas. Que tu leur avais raconté avoir sauvé la Terre d'une invasion par une autre planète. Je lui ai dit que tu ne savais pas employer un tel langage, et il est parti. Moins d'une heure plus tard il était de retour. Il m'a dit qu'il n'y avait rien de vrai dans l'histoire qu'il avait entendue, que je ne devais la raconter à personne, et que tu n'étais pas « détenu » du tout, mais que tu serais très bientôt à la maison. »

« Et c'est ainsi, » pérorait la voix importante, « que, grâce à la science, l'habileté et la vigilance incessante des savants et des experts de notre Gouvernement, les puits sont découverts, nettoyés, rendus inoffensifs, que nos oiseaux nous reviennent, et qu'un véritable désastre nous a été épargné. Soyons donc tous pleins de reconnaissance pour ces hommes effacés et modestes dont les travaux désintéressés ont... »

Elle arrêta enfin la radio.

— « Tu es pour quelque chose dans tout cela, Stan, » dit-elle. « J'en ai eu la certitude dès que le petit vieux des canots est venu ici. Parce que, vois-tu, je sais que tu n'es pas fou. Et je sais aussi que tu n'es pas le type sportif qui se lève avant l'aube pour aller tirer quelques oiseaux. »

Il ne dit rien.

« Si tu ne désires pas me raconter, Stan, » fit-elle, « c'est très bien comme cela. »

— « Ce n'est pas que je ne « désire » pas, » dit-il, « C'est que je crois que je ne *saurai* pas. »

— « Je ne crois pas qu'il y ait une chose que tu ne saches ou ne puisses me raconter, Stan. Veux-tu essayer? »

— « Je me le demande... »

Il alluma une cigarette, s'assit sur le bras d'un fauteuil, elle s'installa dans un coin du canapé, et il lui raconta. Lentement d'abord... comme prudemment, en tâtonnant. Mais une fois passé le début difficile, tout alla sans mal. Elle avait, chemin faisant, posé quelques questions, mais, quand il eut terminé, elle demeura silencieuse.

— « Celia...? »

— « Tu as fait cela! » dit-elle. « Tu es à bout, épuisé, à demi malade, ton pied est blessé. Tu n'auras jamais la gloire de cette réussite et nul ne te remerciera jamais. Seulement... *moi,* je le saurai toujours, Stan!... »

— « C'est tout à fait suffisant, » assura-t-il, très calme. « Celia? Tu pleures? »

— « C'est... c'est à cause des oiseaux! » dit-elle. « Peut-être que, toute ma vie, j'aurai envie de pleurer... quand j'entendrai les oiseaux... le soir avant qu'ils s'endorment... ou de bonne heure le matin... »

— « Ne pleure pas, Celia! Je t'en prie! »

— « Dans une minute, Libby va ramener les enfants à la maison... et je la regarderai leur donner à dîner... et je ferai le dîner... pour toi et moi... et je serai très gaie et très folle... pour que tu ne te doutes pas... de ce que je pense.

» Leur père et mon mari. L'homme de notre maison! »

Il traversa la chambre et vint s'asseoir près d'elle. Il lui prit la main et l'appuya contre sa joue.

— « C'est cela que je veux être, » dit-il.

Un autre aspect de ce récit que nous n'avions pas mentionné est son côté, à proprement parler, « anti-scientifique ». Nous avons rarement vu une histoire qui, sans avoir l'air d'y toucher, tourne à ce point en dérision l'espoir en la « toute-puissance de la science », considérée comme le seul évangile et la seule sauvegarde. L'auteur est allé plus loin qu'il n'y paraît au premier abord!



Le labyrinthe de Lysenko

(The Lysenko maze)

par DAVID GRINNELL

La querelle Mendel-Lysenko n'a pas fini de faire couler de l'encre chez les généticiens. Résumons-la brièvement. Selon la théorie mendélienne de l'hérédité, les caractères acquis ne sont pas transmissibles. L'expérience en apporte la preuve : les Israélites ne naissent pas circoncis ; les Chinoises, dont on a systématiquement déformé les pieds pendant des générations, ont continué de naître avec des pieds normaux ; on a coupé la queue à des générations de souris sans pouvoir provoquer des naissances de souris sans queue, etc.

Cependant, le savant russe Trofim Lysenko prétend avoir déterminé des phénomènes d'hérédité acquise sur des plantes, et il a repris à son compte le transformisme de Lamarck et de Darwin. On lui reproche en Occident d'être meilleur politicien que savant et d'avoir causé des ennuis à des contradicteurs. La politique s'en mêlant, la querelle s'est terriblement envenimée. Il est d'ailleurs à remarquer que la théorie de Lysenko, après avoir représenté la doctrine marxiste officielle, est depuis peu hors de faveur derrière le rideau de fer.

David Grinnell (dont nous avons déjà publié dans notre numéro 8 « Pour agrandir le domaine ») *nous raconte ici les circonstances d'une étrange expérience, destinée à mettre à l'épreuve la théorie de Lysenko, et ses résultats plus étranges encore ! Les savants qu'il nous montre, essayant de développer héréditairement l'intelligence de souris de laboratoire, jouent sans s'en douter le rôle de l'apprenti sorcier...*



En devenant le maître de ces moyens, l'homme peut créer des formes qui ne sont pas apparues et n'auraient pas pu apparaître dans la nature, même en des millions d'années.

TROFIM DENISOVITCH LYSENKO.

LE professeur Borisov avait réussi à choquer ses auditeurs. Il avait joui longtemps de leur sympathie, en fait pendant plusieurs mois. Des mois au cours desquels il avait réussi à se glisser à travers la frontière, en Finlande, au cœur de l'hiver. Des mois au cours desquels il s'était caché à bord d'un bateau de pêche finlandais et avait pu gagner la Suède. Des mois au cours desquels il avait vécu au jour le jour, réfugié sans ressources, évadé d'un régime politique qu'il avait rejeté,

jusqu'à ce que les savants américains qui l'estimaient fussent en mesure d'obtenir à son intention les papiers nécessaires et le poste, tellement apprécié, dans les laboratoires d'expérimentation de cette université de Corn Belt.

Et à présent, ceci !

Le professeur agita violemment les mains, un peu bouleversé de troubler ses amis de fraîche date. « Mais bien sûr, je ne suis pas communiste... me faut-il vous le répéter continuellement? Voulez-vous que je vous raconte ce que j'ai pu subir? Ne suis-je plus le même homme que celui que j'étais il y a une heure... hier... le mois dernier? Un bon biologiste, un bon croyant en la démocratie, en la liberté de la parole et de la conscience? *Da!* Je suis tout cela... et cependant je répète que Lysenko a raison. »

Melvin Raine secoua la tête. C'est grâce à lui que ce réfugié russe avait été invité. C'est sur son dos que cela retomberait s'il était prouvé maintenant qu'ils avaient donné asile à un hypocrite. Cependant... ce que Borisov avait déclaré pouvait le faire croire. L'intégrité de cet homme ne faisait aucun doute. Il possédait cette qualité innée de refuser de transiger sur quoi que ce fût qu'il croyait être faux. Alors, qu'allaient-ils faire maintenant de cette affaire Lysenko? Comment un savant, ayant le moindre respect de soi-même, pouvait-il avoir foi en ce charlatan... en ce pseudo-savant qui avait été soutenu par les ordonnances d'un Politburo composé de bureaucrates d'un Etat policier?

Raine exprima ses pensées à haute voix : « Et cependant, vous continuez à persister dans votre attitude étrange. Vous trahissez notre intelligence en croyant à ces idées démodées de Lysenko. C'est du pur Lamarckisme... cette théorie de l'hérédité des caractères acquis qui, depuis un siècle, a été réfutée par un millier de laboratoires. »

— « Oh ! non ! Non ! » Le petit Russe était extrêmement bouleversé, mais très affirmatif. « C'est vous qui ne comprenez pas. Je ne suis pas d'accord avec la *politique* de Lysenko. C'est un communiste, un fanatique. Moi, je suis un homme libre, un démocrate. Et, cependant, je vous déclare qu'il peut avoir raison pour cette seule chose, tout en ayant tort pour un millier d'autres. Et je vous dis que cette seule chose-là, j'en ai vu la preuve en Russie... elle m'a été prouvée, à mon entière satisfaction. »

Les hommes réunis dans le bureau de Raine gardaient le silence. C'étaient des membres de la faculté, des biologistes, des professeurs de l'art vétérinaire, des botanistes, des hommes intègres, des savants. Il était évident que Borisov ne jouissait désormais de la sympathie d'aucun d'entre eux.

— « J'aimerais vous poser une question, » dit finalement l'un. « Croyez-vous que ce fût juste, disons pour la science, qu'un homme tel que Galilée ait été persécuté pour ses opinions par un tribunal inquisitorial? »

— « Ah ! oui, » hurla Borisov, « le tribunal était dans son tort... car pour cette seule chose Galilée avait raison. Je suis très heureux que

vous en ayez parlé. Très heureux. Car permettez-moi de vous demander ceci : Galilée avait raison en croyant en ses découvertes astronomiques et en déclarant que la Terre tournait. Mais combien d'autres choses en lesquelles Galilée croyait personnellement étaient-elles erronées? Ne partageait-il pas l'ignorance et le parti pris de son époque envers tout le reste? Ne croyait-il pas au droit divin des rois, en l'esclavage, en la servilité permanente des serfs et des femmes, en des centaines et des milliers de fausses conceptions? D'après nos étalons actuels, ne serait-il pas un bigot indécrottable, un réactionnaire?

» Donc... mais pour cette seule chose, Galilée avait raison. De même... pour cette seule chose Lysenko a raison. Il partage la folie du pays où il vit, mais contrairement à ce qui s'était passé pour Galilée, ce pays inconstant choisit de soutenir sa seule découverte et de supprimer ses adversaires. Il se peut qu'un jour Trofim Denisovitch perde son habileté politique et alors ce seront ses adversaires qui édicteront la « Vérité » marxiste en ce qui concerne la génétique. Tout ceci n'est qu'un simple accident de la politique. Qu'est-ce que cela peut avoir à faire avec la question de savoir si sa découverte est juste ou fausse ? »

Raine se pencha en avant. Il regarda l'homme, l'étudia. Le regard des yeux bleus de Borisov exprimait son désarroi, son visage était ridé et agité de tics. Ses cheveux, gris avant l'âge, étaient hirsutes. Oui, se dit l'Américain, cet homme-là était de bonne foi. Borisov croyait en ce qu'il disait et il l'avait dit parce qu'il était implicitement honnête.

— « Si, » dit Raine en pesant soigneusement ses paroles, « si vous avez la preuve que les théories de Lysenko sur l'évolution et l'hérédité des caractères acquis peuvent être démontrées, seriez-vous disposé à en faire l'expérience *ici* — dans les conditions que *nous* vous fixerons — pour en apporter une nouvelle fois la preuve? »

Borisov fronça les sourcils et passa la main dans ses cheveux avant de répondre : « Oui. »

— « Alors, voulez-vous que nous nous revoyions demain pour mettre au point les détails de cette expérience à notre satisfaction mutuelle? »

— « Pourquoi attendre à demain? Prenons la décision immédiatement. Après tout, si nous voulons travailler sur des générations, il nous faudra peut-être des années... Avez-vous des suggestions à faire? »

L'un des biologistes, un sourire rusé aux lèvres, déclara : « Que diriez-vous de répéter l'expérience de Weismann sur les souris? Nous pourrions peut-être essayer d'élever des souris sans queue? »

Borisov se tourna vers lui, secouant un doigt. « Et voilà exactement où je voulais en venir en vous disant que vous ignorez ce que fait Lysenko. Weismann a essayé de réfuter la thèse de Lamarck en coupant les queues de vingt-deux générations de souris. La dernière génération naquit avec des queues exactement aussi longues que la première. Ha... ha... vous exclamerez-vous, tout ceci ne fait que prouver que l'on ne peut hériter des modifications acquises ! Et puis vous vous affairerez tous pour déclarer que les femmes chinoises ont bandé leurs pieds pendant des

millénaires, mais qu'elles continuent à naître avec des pieds normaux ! Ha... ha... ajouterez-vous alors, voici une double preuve ! Alors qu'au fond tout ceci ne prouve rien du tout ! Rien, sauf que la nature se moque des imbéciles ! »

Il s'interrompit pour reprendre son souffle, puis poursuivit : « Permettez-moi de vous donner des explications et faites-moi le plaisir de m'écouter. Les souris n'ont pas perdu leur queue parce qu'il n'y avait aucune raison *pratique* pour elles de la perdre. Il n'existait aucune nécessité pour elles d'être sans queue. Il n'existait pas de besoin ambiant pour cela. Cela ne rimait à rien, n'avait aucun sens et était inutile. Les souris se reproduisaient tout simplement en ignorant le scalpel de Weismann. Les pieds bandés rendaient les femmes chinoises maladroites de leurs pieds, aussi leur organisme rejetait cette stupidité. Même si une société artificielle l'exigeait, le corps était trop avisé pour s'y plier.

» Maintenant, essayez de bien comprendre ceci. Un corps, une plante, un animal ne transmettra une caractéristique acquise que si celle-ci a été acquise en réponse à un *besoin urgent* de son système, en vue de survivre. Une semence qui tombe sous un climat étranger s'adapte à celui-ci ou meurt. Si elle s'adapte, elle transmet son adaptation à ses descendants ou bien ceux-ci meurent. Burbank savait cela. Les horticulteurs le savent. Seuls l'ignorent les biologistes imbéciles dans les universités. »

— « Et les mutations? » demanda Raine. « Vous n'ignorez pas que l'on a prouvé que l'un des moyens pour la création d'espèces nouvelles est la mutation de la cellule germinative, par l'altération des chromosomes. Au cours de la survie, seuls les individus mutants possédant une qualité bénéficiaire, à la suite de cet accident génétique, survivront. »

— « Il n'en est pas ainsi. Considérez les poissons des cavernes, » dit Borisov. « Il s'agit là d'une découverte faite par vous, les Américains. Mais dans vos belles théories vous l'ignorez. Ces poissons découverts dans des cavernes sans lumière n'ont pas d'yeux. Mais sortez-les de leurs cavernes et faites-en un élevage dans des eaux exposées à la lumière et, très rapidement, en quelques générations, leurs yeux reviennent. Pourquoi? Manifestement, à l'origine, ces poissons avaient été pris au piège dans ces cavernes. Dans l'obscurité leurs yeux étaient inutiles... pire que ça, étant sensitifs, ils étaient un désavantage, une menace pour leur vie. Par conséquent, génération après génération, ils se rétractèrent, s'atrophièrent, jusqu'au moment où ces poissons naquirent dans ce nouvel état atrophié, adapté à la vie souterraine. Cependant, de retour à la lumière, le besoin d'yeux se réaffirma et, au bout de quelques générations, ceux-ci revinrent. Il n'est pas question de mutation dans ce cas, n'est-ce pas? »

Il s'interrompit, leva la main et continua : « Aussi, dans cette expérience, il nous faudra oublier ces souris sans queues. Si vous voulez employer des souris, il faudra créer pour elles des conditions qui les *obligeront* à se modifier pour survivre. Qui les obligeront à acquérir une

qualité que leurs descendantes devront également posséder pour survivre. Vous verrez bien. Aussi, voici ce que je propose : pourquoi ne développerions-nous pas leur intelligence? Nous obligerons les souris à se servir de leur cerveau. Nous élèverons des souris qui pensent, parce que ce sera peut-être l'expérience la plus aisée pour nous. »

Raine hocha la tête. « Je ne crois pas que ça marchera, cependant ce serait une base acceptable. »

***

Raine et Borisov, ainsi que plusieurs autres, élaborèrent les détails de l'expérience et en un mois l'installation fut prête.

Les savants qui avaient été présents à la première soirée se réunirent dans une vieille ferme, à quelques kilomètres de la ville. Cette ferme, avec sa maison d'habitation délabrée, avait été achetée quelques années auparavant par l'université, qui, jusqu'alors, ne lui avait trouvé aucune utilisation. Raine et Borisov firent entrer leurs collègues L'intérieur de la maison avait été rasé au point que le bâtiment ressemblait à une énorme grange. Ce n'était plus qu'une coque vide. Il était difficile de décrire ce qu'elle contenait à présent, sauf en disant qu'elle ressemblait étrangement à un abdomen géant, bourré d'intestins se croisant et s'entrelaçant, faits de tubes de sept à ving-cinq centimètres de diamètre, certains transparents, d'autres translucides, d'autres encore en matière plastique noire. L'intérieur de la maison, sauf quelques coins et quelques postes d'observation disposés de-ci de-là sur des plates-formes, n'était plus qu'un système fermé et extrêmement complexe de tubes. Les savants surpris les regardèrent les yeux ronds.

Borisov donna des explications : « Nous avons l'intention de faire l'élevage de souris astucieuses et ayant un esprit très vif. Il s'agit là aussi de caractéristiques héréditaires. Partant de là, nous créerons une race de souris capables de faire des déductions, de tirer des conclusions, de faire des prévisions pour le lendemain.

» Ce sera l'application de la Loi de Lysenko, telle qu'elle a été condensée par lui-même. » Il sortit de sa poche une petite brochure à couverture grise, trouva le passage qu'il cherchait et traduisit : « *L'altération des besoins, c'est-à-dire de l'hérédité d'un corps vivant, réfléchit toujours les effets spécifiques des conditions de l'ambiance extérieure, sous réserve que celui-ci les assimile.*

» Aussi avons-nous créé ici une ambiance extérieure pour les souris. C'est ce labyrinthe fermé, complètement coupé du monde externe. Les souris vivront et se reproduiront à l'intérieur de ce système. Nous y avons créé, en accord avec la théorie de Lysenko, des conditions qui *forceront* l'espèce des souris à se modifier pour acquérir l'intelligence. Voici ce que c'est. Ce labyrinthe de tubes, qui sera leur domicile, ne présente fondamentalement pas beaucoup de différences avec les trous et les fentes sombres que les souris habitent dans les maisons. Mais il est

rempli d'astuces. Il est mobile. Ses tubes se déplaceront, ses connexions se modifieront d'après un rythme mathématique. Systématiquement, au cours de cycles de plus en plus complexes, les différents points d'entrée pour la nourriture se déplaceront. Jour après jour ils changeront, mais se répéteront par des cycles que les souris devraient être en mesure de déterminer sans trop de retard, au début.

» Naturellement, au commencement, les souris seront troublées, car pour obtenir de l'eau il leur faudra venir en un endroit, pour obtenir du sel dans un autre, de la viande dans un troisième, des fruits dans un quatrième et ainsi de suite. De son vivant chaque souris assistera au changement régulier de ces endroits. Il faudra qu'elle apprenne à déterminer à l'avance le changement du lendemain, car il n'y aura jamais suffisamment de nourriture pour toutes. Tandis que cette expérience suivra son cours, tandis que de futures générations naîtront, des problèmes nouveaux seront ajoutés, des dangers seront disposés dans les tubes. Ces souris se verront obligées d'acquérir une habileté de plus en plus grande pour résoudre les problèmes, ou bien elles s'éteindront. »

Il s'interrompit pour reprendre haleine. Les savants considérèrent la masse déconcertante de tubes, représentant probablement des kilomètres en longueur, entassés dans cet espace entre les murs en bois du bâtiment de la ferme.

« Dans les tubes il y aura des cycles de lumière. Il y aura des vagues de chaleur et de froid. Généralement il n'y aura pas assez de chaleur, du moins à partir de la troisième ou de la quatrième génération. Mais les souris disposeront des moyens bruts pour produire de la chaleur, si elles réussissent à apprendre à s'en servir. Il y aura des phases spéciales au cours desquelles leur développement devra obligatoirement s'opérer. Lumière, chaleur. Nous allons leur donner plus d'oxygène qu'il n'y en a dans l'atmosphère normale ; cela les aidera à penser et à se mouvoir plus rapidement. Le professeur Raine m'a donné son accord à ce sujet. Nous allons même, au début, les ravitailler avec un lait de composition spéciale, chimiquement similaire au lait humain. Lysenko prétend que la sève d'une plante nourricière peut exercer une influence sur l'hérédité d'une branche greffée d'une autre espèce. Tout ceci est admissible dans notre expérience. »

Ils inspectèrent le labyrinthe. Raine en déroula les plans, en expliqua les différentes subtilités, leur montra les machines qui en assureraient le fonctionnement, les programmes de ravitaillement et les alternances de chaleur destinées à créer des « saisons » dans ce monde de souris scellé sur lui-même.

— « Le professeur Borisov et moi-même avons des opinions très divergentes quant à la façon dont ceci se terminera. Je prétends que la vingtième génération de souris sera tout aussi ignorante que la première, que celle-ci ne transmettra aucune intelligence de base à ses descendants. Je prétends, en outre, que si quelque chose d'étrange devait se manifester, je prouverai qu'il s'agira d'une mutation et j'affirme que nous

en trouverons la preuve sur le propre corps de l'éventuel phénomène. »

Borisov haussa les épaules. « Vous verrez. A propos, Messieurs, nous ne nous servirons pas de souris blanches de laboratoire pour notre expérience. Nous sommes d'accord sur le fait que leur albinisme et leur procréation artificielle ne correspondent pas aux normes de la nature. Nous commencerons cette expérience avec la souris grise, domestique, sauvage, prise dans la ville elle-même. Et... nous allons la commencer sur-le-champ. »

Il ouvrit une soupape dans un gros tube, en sortit une boîte d'où provenaient des *couic* excités, souleva un volet sur le côté de la boîte qu'il avait pressée contre l'ouverture du tube. Il y eut un bruit de petites pattes précipitées quand les souris passèrent dans le tube. Il prit une autre boîte. « Au tour des femelles. » De nouveau, un bruit de petites pattes précipitées.

« Et maintenant, nous verrons. »

*
* *

Six mois plus tard, Borisov et Raine se tenaient sur le poste d'observation supérieur, près du toit de la vieille maison, observant les mouvements des petites souris grises à travers les côtés d'un large tube transparent. A cette heure, le point d'entrée des fruits se trouvait en cet endroit et ils venaient d'y placer la ration prévue. Au moment où ils le firent, il n'y avait pas la moindre souris en vue, mais, au bout de trois minutes, il y eut un éclair gris et une souris se trouva près de la nourriture, la retournant, la grignotant. Puis, quelques secondes plus tard, il y eut plusieurs souris et, peu après, toute une foule.

D'un mouvement sec, Raine referma sa montre. « Presque dans le même temps qu'hier, » dit-il. « Pas mal. Mais ce peut être un coup de chance. »

Borisov se tâta le menton. « Ou ce peut être une vieille souris, très expérimentée, qui était en chasse. Cependant, je crois bien que la première avait réussi à calculer où se trouverait l'entrée. »

Raine se pencha en avant, observant le flot de souris qui allaient et venaient à présent. « L'ennui, c'est que plusieurs générations sont en vie en même temps. Mais il semblerait tout de même exact que les souris plus jeunes paraissent écarter les plus vieilles. »

— « Simplement pour discuter votre point de vue, » dit Borisov, « ce pourrait également n'être que de l'agilité. »

Il nota le temps dans un grand calepin. L'un des nombreux qu'ils avaient déjà utilisés depuis le début encore proche de l'expérience. Il y avait eu une période, au cours des toutes premières semaines, où les souris avaient éprouvé de très grandes difficultés pour découvrir la nourriture. De nombreux spécimens du groupe d'origine avaient certainement dû mourir de faim pendant cette époque ou avaient été la proie de leurs congénères affamés. En tout cas elles avaient surmonté ce désavantage initial. Cela ne faisait pas le moindre doute. Mais était-ce

là une preuve du développement de leur intelligence ou avaient-elles simplement adopté un système de disposition de guetteurs près de tous les points d'entrée possibles? Jusqu'alors la question n'avait pu être élucidée sous cet angle.

Cependant les étapes suivantes étaient déjà prévues. Il s'agissait d'un système d'obstacles nouveaux. Quand, selon le programme complexe, les nouveaux points de ravitaillement entreraient en opération, il y aurait des problèmes supplémentaires à résoudre. Cependant il s'agissait toujours de savoir s'il s'agissait simplement d'un système de guetteurs de nourriture disposés par les générations plus vieilles et pris comme exemple par les nouvelles. C'était difficile à dire...

*
* *

Au cours de l'année suivante, Borisov et Raine devinrent de plus en plus décontenancés. Les souris semblaient avoir établi une norme de temps assez précise pour la découverte des points de nourriture changeant selon un rythme donné. Il leur fallait généralement une minute et demie environ pour les découvrir et ce délai variait rarement. Le nombre total de souris ne semblait pas augmenter ; apparemment il était stationnaire. Il n'y avait plus aucun moyen pratique de déterminer combien de souris se trouvaient dans le labyrinthe, mais ils savaient que leur nombre ne pouvait dépasser une certaine limite.

Cependant, les souris qu'ils voyaient ne présentaient aucun changement physique digne d'attention. Ils n'enlevèrent aucun des petits animaux de leur prison, car l'expérience exigeait que le labyrinthe à souris restât scellé.

Ce fut environ deux ans et demi plus tard, à peu près vers l'époque où une vingtième génération aurait dû se trouver dans les tubes, que Raine, le premier, repéra la souris bleue. Elle était apparue, à l'origine, à l'une des entrées de nourriture, parmi les cinq premières à découvrir celle-ci. Entre temps, le déplacement mathématique des points de ravitaillement avait adopté une complexité telle qu'il aurait embrouillé même des êtres humains et aurait exigé des statistiques portant sur tout un mois pour pouvoir déterminer les prochains déplacements. Cependant, les souris continuaient à repérer ces déplacements en temps voulu.

Raine attira l'attention du Russe sur la souris bleue. Ils se trouvaient sur la plate-forme d'observation supérieure. Cette souris était en effet un peu plus grande, peut-être un peu plus longue, et sa fourrure était certainement plus bleuâtre que grise. La queue semblait être plus courte et en quelque sorte la petite bête paraissait être plus rapide.

— « Regardez-moi, ça, » murmura Raine. « Regardez-moi ça ! Pourrait-ce être un résultat? »

Borisov plissa les lèvres. Il commençait à se sentir un peu mal à l'aise au sujet de cette expérience. Bien qu'ils essayassent de créer de l'intelligence et non pas des changements physiques, il s'était attendu

à ce que certaines modifications physiques se produisent en tant que corollaire d'une aptitude cérébrale accrue. L'homme connaissait trop peu de choses dans la nature pour prévoir tous les facteurs qui pouvaient accompagner un changement de direction dans la vie d'un être. Cependant, il n'avait vu jusqu'ici que des petites souris grises qui, à l'œil, ne semblaient jamais présenter aucune différence. Mais cette chose... eh bien...

Raine poursuivit : « Cette souris a toutes les apparences d'un mutant. Un changement de couleur hors de propos, une variation extraordinaire de la taille et de la longueur. Si elle est également intelligente, cela ne prouverait-il pas que c'est mon point de vue qui est exact et non pas le vôtre. »

Borisov était bouleversé plus qu'il n'aurait aimé l'admettre. « Néanmoins, » dit-il, « il pourrait y avoir un facteur à l'intérieur de ces tubes, que nous ne comprenons pas, et qui aurait pu provoquer ces modifications. Nous devrions éviter de tirer des conclusions avant que cette expérience soit terminée. Nous ferions peut-être bien de vérifier les organes de commande, la chaleur, l'atmosphère intérieure du labyrinthe. »

— « Je n'en vois pas la nécessité, » répondit Raine. « Tout cela est vérifié automatiquement. Les conditions sont celles prévues et elles n'ont pas changé. De toute façon, l'expérience touche bientôt à sa fin. Bientôt nous allons être renseignés. »

Jour après jour, ils guettèrent la souris bleue et réussirent bientôt à la découvrir instantanément, parce qu'elle était toujours parmi les premières à atteindre le nouveau point de ravitaillement. Ils se rendirent compte que, sans aucun doute, c'était là la première preuve qu'il ne s'agissait pas d'une simple opération de reconnaissance en masse, car ils avaient là un spécimen qui savait toujours à l'avance. Cette unique souris bleue devait être capable de calculer la nouvelle formule complexe de rotation, un système qui, tel qu'il était à présent, aurait donné bien du fil à retordre à la plupart des êtres humains. Cependant, Borisov fit ressortir la possibilité de l'existence éventuelle de nombreuses souris bleues, de toute une génération de souris bleues, comme produit final de l'expérience. Cependant, le cas échéant, pourquoi ne voyaient-ils jamais plus d'une seule de ces bêtes à la fois?

Apparemment, la souris les vit. Car, contrairement à ses congénères gris, elle ne s'affairait pas autour de la nourriture pour l'emporter dans des recoins obscurs des tubes. Au lieu de cela, elle avait pris l'habitude de regarder à l'extérieur, dans leur direction, à travers la paroi de verre. C'était, sans aucun doute, un signe d'intelligence.

Maintenant les deux expérimentateurs devenaient impatients. Ils faisaient des conjectures au sujet de cette souris bleue, de ce qu'elle faisait. Car, tous les deux, ils en étaient arrivés à la considérer comme la clef de voûte de toute cette expérience.

De plus en plus, la souris bleue paraissait obsédée par le besoin de les observer. Et, un jour, ils remarquèrent qu'elle traînait quelque chose

vers la lucarne transparente à travers laquelle, ce jour-là, la nourriture avait été introduite. Quelque chose formé de paille et de brindilles. Ils n'arrivèrent pas à deviner ce que c'était. Une autre fois cette souris arriva avec un bout de matière brillante entre les dents. Et une fois, Borisov avait vu la souris le surveiller, depuis une partie du labyrinthe où aucune nourriture n'était attendue. Elle était simplement en train de le surveiller de là, parce que depuis cet endroit elle pouvait voir Borisov installé à sa table de travail, dans un coin de la maison de bois où il rangeait ses notes.

Quand les ennuis se produisirent, Raine et Borisov se tenaient debout auprès de cette table, contrôlant les observations relevées au cours de cette journée. Dehors il faisait nuit, mais les lumières à l'intérieur des tubes suivaient leurs propres orbites et en cet instant, dans le monde clos du Labyrinthe Lysenko il était théoriquement « midi, fin du printemps ». Dès son entrée dans le bâtiment, Borisov avait remarqué la souris bleue qui surveillait sa table de travail depuis la partie des tubes la plus proche de celle-ci, mais il en était arrivé à s'y attendre. Les deux hommes étaient occupés à vérifier les chiffres de la journée lorsque la lumière se mit soudain à vaciller.

Ils levèrent les yeux. « Que se passe-t-il? » « Est-ce la dynamo? » L'énergie pour l'expérience était fournie par le réseau de l'université, mais il y avait une dynamo de secours pour suppléer à une panne éventuelle de courant. Or, cette dynamo ne s'était pas mise en route, il n'y avait pas de panne de courant, et cependant, les lumières avaient vacillé.

Il y eut un bruit de petits pas hâtifs dans les tubes. Un bruit comme si toute la myriade des souris à l'intérieur se rassemblaient en un seul endroit, le plus rapproché des deux hommes. Ils virent à travers cette partie transparente que c'était bien le cas, car des centaines d'yeux en perles les regardaient, et la souris bleue était là, au milieu des autres.

Puis les lumières vacillèrent de nouveau. Il y eut un craquement, des étincelles jaillirent et le tube tout entier se désagrégea au point où se trouvaient les souris. Les deux hommes se levèrent d'un bond, alors qu'une horde de petites bêtes se déversait par l'ouverture. Il y eut une odeur de fumée et, tandis que les deux savants se précipitaient au dehors, dans la nuit, ils virent que tout le bâtiment de la ferme était en feu.

Ils s'arrêtèrent sur un tertre surplombant le bâtiment et virent celui-ci, le labyrinthe si compliqué et toutes leurs observations, se réduire en cendres. Raine saisit le bras de Borisov : « Vous n'avez pas réussi. L'expérience Lysenko a été un échec. C'est la faute à cette souris bleue. Et savez-vous ce que celle-ci était? »

Le Russe avait le regard fixé sur l'incendie : « Elle était certainement intelligente. Elle a certainement conçu et provoqué un court-circuit. Elle a réussi à battre le rappel de toutes les autres souris pour qu'elles s'évadent. Donc elle était intelligente et son intelligence était le résultat de l'expérience. »

— « Cette souris, » s'écria Raine, triomphant, « cette souris n'était *pas* comme les autres ! C'était le produit d'une *mutation,* une « super-souris », un phénomène mutant, *sans aucun rapport* avec ses ancêtres ou toute cette expérience idiote. »

— « *Da! Da!* » dit le Russe en hochant la tête. « Je vois votre point de vue. Il est pertinent. Les autres souris, je les ai vues trop souvent. Elles n'avaient pas changé, c'étaient simplement des souris grises ordinaires qui s'étaient éparpillées partout dans les tubes, en créant de la confusion dans tout notre système de cycles. » Il poussa un grand soupir.

— « L'hérédité, » dit Raine en regardant brûler la ferme, dans l'obscurité, « ne peut être modifiée par des caractères acquis. La seule souris qui ait changé, qui, de toute façon, était au-dessus de la norme, était tout simplement un phénomène de la nature, un accident des chromosomes, un mutant, et, grâce au ciel, probablement stérile, car nous n'avons jamais vu apparaître d'autres souris bleues. »

Borisov approuva tristement de la tête. Et, assises sur les branches d'un buisson tout proche, un peu en arrière de lui, trois souris grises hochèrent aussi leurs têtes en signe d'acquiescement. Leurs doigts préhensiles étaient crispés autour de petits bouts d'écales de noix aiguisés. Elles notaient soigneusement sur des rouleaux de peau séchée ce que leurs cerveaux sensibles aux ondes de la pensée venaient de capter. Il était bon de savoir que leur opinion au sujet de leur frère bleu excentrique, au complexe de dictateur, se trouvait confirmée par les Penseurs de l'Extérieur. A présent, elles pouvaient se débarrasser en paix de son corps gênant et se mettre au travail dans le vaste monde réel.

Le temps perdu

par JEAN-CLAUDE DUMOULIN

Jean-Claude Dumoulin, qu'il ne faut pas confondre avec Gilles-Maurice Dumoulin dont le nom a paru plusieurs fois aux sommaires de « Fiction » *et de* « Mystère-Magazine », *est né en 1923. Il venait d'entrer à la Faculté des Lettres lorsque, en novembre 1940, il fut arrêté. Il profite alors de son séjour à Fresnes pour préparer deux certificats de philosophie avant de reprendre son activité clandestine qui devait le mener en 1944 à Mauthausen. Rentré de déportation, il termine sa licence de philosophie et soutient un diplôme sur* « Les classes sociales dans la Cité platonicienne ». *La documentation recueillie à ce sujet lui permet de faire une étude sur les sources platoniciennes des romans d'anticipation. Journaliste, spécialiste des questions de politique et d'économie internationales, il écrit aux moments qu'il ne perd pas. Il a adapté* « La vertu en danger », *de sir John Vanbrugh, qui marqua d'un premier succès (le prix des Jeunes Compagnies 1953) la naissance de la compagnie Jacques Fabbri aujourd'hui devenue célèbre. Il tient à la disposition des animateurs et directeurs de théâtre quelques autres adaptations, sans compter les pièces qu'il a écrites personnellement et celles qu'il a en projet.*

« Le temps perdu » *est un conte fantastique à la tournure originale, dont la poésie insolite nous est longtemps restée en mémoire, depuis le jour déjà lointain où l'auteur nous l'a envoyé (nous avons tant de manuscrits d'avance que même ceux qui sont retenus doivent attendre patiemment que vienne leur « heure »!). Son irréalité puise sa source dans l'évocation du familier, mais elle n'en est que plus déconcertante. Et l'idée de base de l'histoire nous est apparue comme une des plus jolies que nous ayons vues dans le genre — peut-être parce que les thèmes fantastiques liés au temps nous ont toujours semblé particulièrement séduisants. Nous espérons que, comme nous, vous n'oublierez pas l'étrange aventure de la nuit de la Saint-Jean, avec le vieil homme au manège, dont l'harmonica faisait une si drôle de musique, et le village où les enfants ne jouaient plus...*



C'EST le soir de la Saint-Jean. Entre Aix-en-Provence et Manosque. On a beau être entre les deux, on ne voit ni l'un ni l'autre. Parce que Rians, ça domine peut-être la Durance et le Verdon, mais pour le reste ce serait plutôt au fond d'une cuvette, avec des bois sur toutes les hauteurs d'alentour. Oh! des bois pas comme vous faites dans le

Nord, en hautes futaies et piliers de cathédrales. Non, mais bien plus difficiles à pénétrer sous le couvert des chênes et des pins, parce que les broussailles y sont plus drues et les épines plus dures. Et puis avec des gorges tout à coup resserrées, aux flancs escarpés. Et, de temps à autre, une grande trouée noire, avec des troncs tordus et des pierres éclatées que le feu a longuement léchées. C'est comme ça qu'ils sont, les bois de par ici. Mais le soir on en a tout autant peur que des autres. Il n'y a que les chasseurs et les braconniers qui n'aient pas peur. Ceux-là, ils n'attendent pas l'ouverture ni le lever du jour pour aller faire un tour dans nos bois.

Tout ça n'empêche pas qu'à la Saint-Jean les garçons et les filles s'en vont ensemble à nuit tombée, à travers ronces et buissons, pour allumer les feux sur les hauteurs. Ils n'ont, dit-on, jamais vu le loup qui rôde parfois en hiver quand les vieux causent près de l'âtre. Oh ! bon sang, direz-vous, allumer des feux de la Saint-Jean dans les arbouses et les pinèdes, dans tout ce maquis bien sec, est-ce que c'est raisonnable ? Sûrement non, ce n'est pas raisonnable, mais c'est la Saint-Jean une fois par an. Et il faut bien que gars et filles aient le prétexte pour aller par les bois à nuit close. Il faut bien que le feu leur ait chauffé les joues pour qu'ils reviennent si rouges, avec des reflets dansants dans les yeux.

C'est la Saint-Jean une fois par an ! Et quand même, on ne peut pas coucher les petits avec les poules cette nuit-là. D'en bas ils veulent voir les feux danser sur la montagne, au-dessus des gorges, et se répondre de pointe en pointe. La nuit la plus courte de l'an... Est-ce qu'elle vaut seulement la peine qu'on se la dorme, tant elle est brève !

Et cette nuit, ils vont pouvoir s'en payer, les gosses de Rians ! Parce qu'il y a un vieux avec une carriole grinçante, tirée par un âne, qui vient d'arriver. Et le vieux, il arrête sa carriole sur la place. Il attache son âne au plus gros platane. Et il commence à déballer. Et vite, vite, tellement vite qu'on n'a jamais vu ça dans le pays et que tout le monde vient pour le regarder, il dresse les bois, il visse, il cloue là où ça ne tient pas. Et en moins de deux il a monté l'axe, le plancher et le toit de son manège. C'est pas un manège de riche, mais ça tourne bien quand même. Quand il a fini d'ajuster le plancher, le vieux va chercher son âne et lui fait traverser le plateau. Puis il l'attelle à l'axe. C'est plus pratique que de tourner la manivelle et c'est quand même moins cher qu'un moteur. Il ne reste plus qu'à fixer les montures.

Quand il a sorti de la carriole qui tressaute à chaque poussée, brancards levés au ciel, les tigres, les lions, les chevaux et les cygnes en carton-pâte, c'est la grande ruée des gosses qui veulent prêter la main. De mémoire d'homme on n'a jamais vu d'ouvrage aussi vite faite. Quand même le vieux est prudent, et il repasse derrière les gamins voir si les écrous tiennent, avec leurs contre-écrous, si l'on n'a pas oublié de courroies, si tout est bien en place : un tigre, un lion, un cheval, un cygne, un tigre, un lion... toujours comme ça, en rond, si bien qu'on

ne sait par quelle bête ça commence ni par quelle ça finit. Et voilà, tout est prêt, il ne manque plus qu'un petit détail, un tout petit détail, la pancarte : « 5 *francs le tour* », qu'il accroche à bonne hauteur de vue. Tout est paré.

Le soleil a fini de tourner au-dessus des collines. Il descend vers les bois de Concors et commence à se prendre au feuillage des arbres. Les gars et les filles sont partis à sa poursuite en chantant, sans un regard pour le vieux qui achève de casser la croûte, assis sur un banc de pierre. Les gosses sont sur le pas des portes. Ils attendent un signal. Et le vieux se lève, vide sa bouteille de rouge (on voit sa pomme d'Adam qui monte et descend à chaque lampée), balaie d'un grand revers de main sa moustache et époussette sa barbe où traînent, emmêlés, des croûtes de pain et des débris de fromage. Il essuie la lame de son couteau sur son pantalon, juste à l'endroit où il y a une pièce plus foncée que le bleu délavé, ferme le couteau, le met dans la poche droite, fouille encore un instant et tire un harmonica. Un tout petit harmonica, pas plus large que la main et qui disparaît complètement, une fois coincé entre barbe et moustache. Les gosses se sont dressés et ont fait deux pas en avant. Ils se tiennent tout droit, en arrêt.

Et le vieux commence à jouer, et l'âne se met à tourner, entraînant le manège vide. Les gosses ont fait encore trois pas en avant. Ils allaient courir. Quelque chose les a retenus... C'est un drôle d'air qu'il joue, le vieux. On n'a jamais entendu ça nulle part. Ça ne ressemble pas aux chansons des grand-mères, pas plus qu'à celles de la radio. Et pourtant c'est un air qu'on a l'impression d'avoir toujours connu. Tantôt vif, tantôt lent, et pourtant sans discontinuité aucune. Un air qui coule comme coule le ruisseau et bruit comme bruissent les arbres. C'est un drôle d'air qu'on a l'impression d'avoir toujours connu et qu'on ne peut pas répéter, quoique le vieux en reprenne le thème inlassablement, tantôt dans l'aigu, tantôt dans le grave. On ne sait pas s'il est triste ou gai. Peut-être gai, peut-être triste, mais sa répétition lancinante efface sa tristesse, efface sa gaieté. C'est un air, quand on en a entendu un bout on reste immobile, le pied en l'air, pour écouter la suite. On ne peut pas s'en détacher, il vous attrape au vol et vous fige sur place. On croit qu'il va continuer ainsi pendant des siècles et, le temps d'un tour de manège, d'un trille, il cesse, comme si on venait de le couper au couteau.

Du coup, l'âne s'arrête. C'est le signal qu'attendaient les gosses. Ils se précipitent à l'assaut du manège, brandissant leur monnaie. Ils enfourchent les lions, les tigres, les chevaux et les cygnes, et le vieux tourne, recueillant le prix de leur passage. Les garçons prennent des airs conquérants à califourchon sur les tigres et les lions, les filles ont accaparé les cygnes, mais quelques-unes ont dû se résigner à monter les chevaux.

Au fait, comment s'y reconnaissent-ils dans cette ménagerie où un naturaliste perdrait son latin, tant les bêtes sont écaillées par le temps

et les chocs? On reconnaît les lions à leur crinière et les tigres aux traces de leurs rayures. Chevaux et cygnes se distinguent des félins grâce à leur long cou. Et les cygnes, dont la blancheur n'est plus qu'un souvenir, se reconnaissent à leurs ailes déployées. Un tigre, un lion, un cheval, un tigre, un lion... Jean, Pierre, Sylvain, Marinette, Théodore, César... On ne sait lequel commence, lequel finit... Le vieux a fini de ramasser la monnaie. Il l'a envoyée rejoindre son couteau dans la profondeur de sa poche. L'harmonica a brillé un instant au bout des doigts et le voilà à nouveau englouti au creux des paumes, glissant de droite et de gauche entre la barbe et la moustache.

L'âne s'est laissé tomber dans son collier pour se relever d'un coup de reins. Le manège tourne. La mélopée s'élève et retombe, revient sur elle-même, se noue et se dénoue comme un serpent. C'est toujours le même air, inconnu et familier, qui enveloppe le manège et cingle le petit âne comme d'un coup de fouet.

La nuit s'est faite, déchirée aux pointes des collines par les langues orangées des bûchers dont le reflet fait danser les ombres au creux des vallées. Les rondes tournent, toujours plus vite, autour des feux. Le manège tourne, toujours plus vite, en bas sur la place. Dans la pénombre on ne distingue plus qu'un tourbillon de visages, de bras, de jambes tournant sur le dos d'un énorme dragon gris qui se mord la queue. C'est un mur circulaire de jeune chair, criant son enthousiasme. Plus vite, toujours plus vite. Le mur garde les cris, c'est le silence. On entend une herbe remuer, le premier criquet se mettre à chanter, un chien grogner en se retournant dans son rêve. Et le vieux développe toujours son thème à l'harmonica. On n'entend plus que lui dans la nuit qui s'épaissit. Un mur cylindrique meule les ténèbres compactes. Il n'y a plus au monde que ce mur lumineux et le vieillard qui souffle dans son instrument. Et le vieillard grandit, grandit... La mélodie s'amplifie : c'est une fugue pour orgue sur un air de création du monde.

Le vieillard est devenu si grand qu'on ne le voit plus. Sa tête s'est perdue dans les nuages, son corps s'est fondu dans la nuit. Un second orgue reprend le sujet de la fugue. Un troisième attaque le contre-sujet. Quatre orgues maintenant soufflent en tempête leurs répons dans le noir. L'espace entier est rempli de cet air qu'un vieux à barbe blanche soufflait dans un harmonica. La musique est devenue matière, espace, on pourrait la saisir. C'est dans la musique que tourne le mur cylindrique dont la luminosité décroît. Ses parois sont rouge cerise. La fugue est devenue grondement de tonnerre. Les ténèbres s'épaississent, le mur n'est plus qu'une masse d'ombre dans l'ombre. Un éclair en jaillit et le silence éclate dans la masse compacte. Le silence qui remet les choses en place, qui recrée les formes, qui précède le premier cri du coq, le tranchant de l'aube sur les bois de Montmajor. L'ombre des platanes palpite sous la lune. Un chien traverse la place déserte et vient flairer le corps d'un enfant qui dort en chien de fusil, les deux mains jointes sous l'oreille droite, un peu de sang au coin des lèvres, au pied du banc de pierre.

Le chien le flaire, le pousse du museau, deux fois, trois fois, s'assied et hurle à la lune. Les feux de la Saint-Jean, là-haut dans les collines, ne sont plus que monceaux de braises grouillants comme des vers luisants.

*
* *

« Nous, brigadier de gendarmerie Tournesol Prosper, revêtu de notre uniforme et du gendarme Pasqualini Ambroise, dans l'exercice de nos fonctions, effectuant notre tournée dans la nuit du 21 au 22 juin 1949, étant de garde comme il convient en période de festivité publique pour éviter tout désordre dans le canton confié à notre vigilance, et pleinement conscients de nos responsabilités devant l'événement et nos supérieurs hiérarchiques, attentifs à découvrir l'origine et la cause des accidents soumis à notre juridiction, avons constaté ce qui suit :

Environ deux heures et demie du matin, le corps d'un jeune garçon, allongé au pied d'un banc sur la place de Rians, heurta notre regard. A ses côtés se tenait un épagneul dont, par la suite, nous avons constaté qu'il était la propriété du maire de Rians, qui ameutait toute la population par ses cris déchirants. Nous étant approchés pour enjoindre au délinquant de faire cesser le désordre, nous nous sommes aperçus qu'il était profondément endormi, et ayant suspecté qu'il était sous l'effet de l'alcool, l'avons secoué pour lui intimer l'ordre de circuler. L'enfant qui, par la suite, s'est révélé être le jeune Labrègue Théodore, âgé de onze ans, fils de Labrègue Louis et de feue Ferrari Thérèse, son épouse décédée, nous ayant déclaré qu'il était mort et qu'en conséquence nous le laissions tranquille, avons décidé de le ramener à son père, soupçonnant qu'il souffrait d'un choc violent dont les traces nous semblèrent évidentes à la suite d'un examen subséquent par lequel nous constatâmes des traces de sang à la commissure des lèvres.

Avons alors décidé de nous livrer à une enquête ultérieure dont ce rapport est le premier à ouvrir le dossier... »

*
* *

23 juin 1949.

L'ÉCLAIREUR DES BOUCHES-DU-RHONE

LA VIE DE NOS CANTONS.

Rians. Un accident mystérieux.

Le jeune Théodore Labrègue a été retrouvé hier, au petit jour, souffrant de contusions cérébrales sur la place de Rians, par notre sympathique brigadier de gendarmerie, Prosper Tournefol. Celui-ci l'a raccompagné chez lui où son père a déclaré ne rien comprendre aux divagations de l'enfant qui prétendait être mort et ne se souvenir de rien. La gendarmerie enquête.

*
* *

24 juin 1949.

L'ÉCLAIREUR DES BOUCHES-DU-RHONE

LE DRAME DE RIANS : LE VILLAGE OÙ LES ENFANTS ONT PERDU LE SOURIRE.

Un petit corps inanimé au clair de lune sur la place publique, des mots incohérents sortis d'une bouche enfantine, il n'en a pas fallu plus pour se trouver en face du plus grand mystère (peut-être du « Grand Mystère ») de notre temps.

La nuit de la Saint-Jean, deux gendarmes de service découvraient dans l'ombre des platanes de notre pittoresque ville de Rians le corps inanimé du petit Théodore Labrègue, âgé de onze ans. Un flot de sang coulait de sa bouche contractée par un horrible rictus. Ramené chez lui, l'enfant reprit ses sens et, devant les soins que lui prodiguait le dévoué Dr. Ratel, mandé de toute urgence, se mit à se débattre et à jurer qu'il était mort et qu'il fallait le laisser reposer en paix.

Pressé de questions par le praticien inquiet, il répondit qu'il ne se rappelait rien et s'endormit d'un sommeil comateux. Dans son délire on l'entendait murmurer : « Le manège... Le manège du vieux... »

Soupçonneux à juste titre, le brigadier Prosper Tournefol et le gendarme Ambroise Pasqualini commencèrent à enquêter. La première idée qui leur vint à l'esprit fut de penser à un attentat aux mœurs commis sur la personne de Théodore par un vieillard dénué de scrupules. Aussi décidèrent-ils d'interroger tous les enfants de Rians pour savoir s'ils n'avaient pas été sollicités par un homme errant dans les parages ces temps derniers.

Les enfants questionnés se réfugièrent dans un silence craintif. Un mot cependant avait mis le gendarme Pasqualini sur la bonne piste. « Qu'est-ce que c'était que ce manège du vieux ? » demanda-t-il à la petite Marinette Lavergne. « Oh! le manège, » répondit l'enfant, « le manège... Je me souviens du cygne où j'étais assise. Ça tournait vite. » Il n'y eut pas moyen d'obtenir d'autres explications. Les adultes interrogés ne se souvenaient pas d'un manège de cette sorte installé dans le pays depuis la Saint-Michel de l'an passé. L'enquête se heurtait à un mur.

Un fait avait frappé le brigadier Tournefol : Théodore Labrègue se croyait mort. Il reprit l'interrogatoire des enfants qui, peu à peu, se rappelèrent avoir monté sur un manège qu'un âne faisait tourner pendant qu'un vieil homme à barbe blanche jouait de l'harmonica. Eux aussi, à leur réveil, avaient cru se trouver dans un autre monde. Une impression tellement désagréable, malgré l'oubli des événements de la nuit, leur en étant restée, les enfants de Rians d'ailleurs ne jouaient pas ce jour-là comme d'habitude. En réfléchissant, les enquêteurs furent frappés de leur attitude : ils se promenaient, les bras ballants, la tête en avant, sans rire, sans courir.

Et toujours le petit Théodore continue à répéter : « Mais puisque je suis mort, vous ne pouvez pas me laisser tranquille ? »

A quel événement inconnu des grandes personnes les enfants de Rians ont-ils pu participer? Quel mystère ont-ils sondé qui marque si profondément leur âme enfantine qu'ils en ont perdu le sourire et les jeux de leur âge?

Personne ne pourrait le dire pour le moment. L'enquête continue. Il est possible que si l'état de santé de Théodore Labrègue s'améliore, on en apprenne plus long... De toute manière la gendarmerie recherche d'ores et déjà activement l'homme à la barbe blanche propriétaire du manège dont les enfants ont parlé non sans réticence et avec une terreur rétrospective. Il ne saurait lui échapper longtemps.

*
* *

Voilà où on en est maintenant. Avec des journalistes dans tous les coins, les poches bourrées de sucreries pour faire parler les enfants. Et les photographes embusqués derrière chaque porte, chaque arbre. Même la nuit ils surgissent de partout et leurs *flashes* éclatent. Les gars et les filles n'osent plus aller s'embrasser derrière l'église. Ils ne tiennent pas à voir leur portrait en première page des journaux illustrés. Rians est devenu une ville à courants d'air, les brise-bise s'envolent, les portes claquent, chacun est surveillé par le monde entier. Ce n'est pas drôle de savoir que quand on mène les oies à la fontaine, quand on part aux champs retourner le foin, quand on ouvre les volets de la boutique, le lendemain matin tout le monde saura à quelle heure exacte ça s'est passé.

Et les enfants? Les enfants, ça ne les gêne pas. Rians est devenu une ville de verre, une ville ouverte ; eux sont fermés plus que jamais. Ils vont, bouche cousue, les yeux baissés. Ils se réunissent par petits groupes, forment des blocs serrés, impénétrables. Parfois ils lèvent les yeux, ouvrent la bouche pour marmonner un vague merci : ils viennent d'accepter un bonbon. Mais elle est partie, la limpidité de leurs prunelles, la transparence de leur regard. Les yeux fixés au loin, délavés comme de vieux marins, ils regardent en eux à travers l'espace.

Les jours passent les uns après les autres, si semblables qu'on en oublie d'arracher les feuilles des calendriers. Les journalistes, lassés, repartent vers les vols à main armée, les attentats à la pudeur, les conférences internationales, les starlets en mal de pellicule et les scandales gratinés. Il n'en reste plus qu'un, tenace et pas pressé, à qui a plu la couleur du ciel de Provence et le calme retrouvé de Rians. Prosper Tournefol et Ambroise Pasqualini poursuivent leurs rondes vigilantes et, de temps à autre, rédigent un rapport qui enregistre la stagnation de l'enquête.

Et puis, un jour (lequel est-ce? Le 5 ou le 6? Mais peu importe !), Théodore sort de son mutisme. Il parle, il parle tout seul, sans arrêt, sans qu'on lui pose une question.

Il est là au coin de la fenêtre, dans le fauteuil qu'occupait autrefois le grand-père, la tête encore bandée, regardant sans les voir les bois

de la Gardiole. C'est à la nuit tombante qu'il s'est mis à parler. Le père est là qui va et vient sans bruit pour mettre de l'ordre ; il y a aussi le Dr. Ratel qui se croit une vocation de psychiatre et qui écoute, assis dans l'ombre, sur une chaise cannée à côté du fauteuil. Sous la fenêtre, invisible, le journaliste patient prend des notes à l'aveuglette. Et, attablés devant la bouteille de marc, les deux gendarmes écoutent et tâchent d'entrevoir la solution de leur enquête. Et Théodore parle :

— « Il est beau le tigre. C'est sûrement le plus beau du manège. Il est tout jaune avec des raies noires... C'est Marinette qui est derrière moi, sur le cygne... Est-ce qu'on va bientôt partir?... Moi, j'ai payé, je veux que ça tourne. Pourvu que ça dure longtemps. Je vais compter le nombre de tours qu'on fait. Je tâcherai de trouver le prix du tour... C'est bientôt fini l'école... Comment ça se fait que j'avais cinq francs dans ma poche? Heureusement que je les ai trouvés, sans ça j'aurais jamais pu me payer le manège. Papa n'aurait jamais voulu me les donner... Tiens, voilà sa musique qui recommence... On va partir. On part. Il a du mal le petit âne... Il faut que je compte les tours... Pourquoi bouge-t-il comme ça, César? Ça ne fait pas avancer le manège... Un !... Et Marinette, est-ce qu'elle est toujours derrière?... Salut, les gars !... Ça va plus vite... Vaut mieux regarder devant... Deux !... César, bouge pas comme ça. Tu vas dégringoler... Trois !... Ça commence à tourner vite... Pourquoi il ne change pas de musique? Où est-ce que j'ai déjà entendu ça? Oh ! je m'embrouille dans mes comptes... Où est-il, ce platane qui passait devant moi à chaque tour? Il n'y a plus de platane. Décidément, je ne m'y reconnais plus. Si, il y en a une rangée. Je n'y comprends plus rien... Ça tourne trop vite... Ça m'embrouille la tête. Comment fait-il le vieux pour faire tout ce bruit avec son harmonica?... Ça tourne drôlement vite... Ça, c'est un manège !... On ne le voit plus, le vieux, mais on l'entend.

» Tiens ! Marinette, qu'est-ce que tu fais à côté de moi? Tu es jolie aujourd'hui. Comme tu es grande tout d'un coup ! On dirait une femme. Mais comment, à ta gauche, c'est César ! Et il a de la moustache?... Dis voir, est-ce que tu voudrais un peu regarder de mon côté... C'est pas parce que César a de la moustache qu'il faut le regarder comme ça. Je sais bien, ça fait drôle, mais tu pourrais quand même me regarder un peu... Dis donc, Marinette, si on se mariait, nous deux? Mais pas pour de rire, comme on faisait dans le temps. Non, pour de bon... Parce que, tu sais, tu es rudement jolie aujourd'hui.

» Dis donc, Marinette, va tirer de l'eau... Marinette, où que t'as mis mon tabac?... Marinette, je pars à la chasse !... Tiens, v'là un lièvre et deux perdreaux... Marinette, y a le Jeannot qui pleure, va le bercer un coup... Cet hiver je referai le toit de la grange... Marinette, y a la Thérèse qu'est pas contente... Fais-lui chauffer la bouillie...

» Qu'est-ce que tu guettes à la fenêtre comme ça?... Mais c'est le César qui revient au pays !... Viens boire un coup !... Marinette, mets le couvert pour trois et va coucher les gosses... T'as pas besoin de regar-

der sa moustache comme ça... Je te vais apprendre, moi, à te faire inviter chez les amis pour leur chiper leur femme ! J'vais te l'apprendre... Ouiche, y a plus personne... Que le Jeannot et la Thérèse pour user les bancs de l'école et casser la vaisselle dans la maison... Il est au service, le Jeannot, ça fait un trou dans la maison... Et la Thérèse, elle se fait femme... J'vais bientôt rester seul... Où qu'elle peut bien être maintenant, la Marinette?... C'est pas drôle une maison vide... Viens-t'en, Fidèle, on va dire deux mots aux cailles... Oh ! ces vingt dieux de fusil ; ça s'accroche partout dans la broussaille... Nom de Dieu !...

» Mais foutez-moi la paix puisque je vous dis que je suis mort...

» ...Dis donc, papa, y a encore l'école demain? J'ai sommeil. »

Au loin, au-dessus des bois de la Gardiole, brille un feu. Avec la sécheresse, un feu comme ça, c'est de la folie. Les deux gendarmes regardent. Au reste Théodore a cessé de parler, il dort. Le docteur s'est retiré. Le brigadier se lève le premier, donne un coup d'épaule pour rajuster son baudrier et s'en va sur la pointe des pieds. Ambroise Pasqualini le rejoint, soulève son képi, passe la main dans ses cheveux. Et ils enfourchent tous deux leurs bicyclettes.

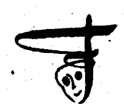
Ils roulent, ils roulent, poussant sur les pédales ; il y a des côtes. Il fait nuit noire. C'est idiot de faire du feu là-bas par un temps pareil. Où est-il, ce bon Dieu de feu? C'est long de rouler la nuit. On a l'impression qu'on n'arrivera jamais, que le but recule à mesure qu'on avance. D'ailleurs, c'est bien vrai, il s'éloigne, ce feu. Il s'en va au long des lacets de la route, serpentant. Il monte. Il s'en va plein sud. Et voilà qu'il abandonne la route et monte tout droit. Il va s'immobiliser sur un sommet. Le mont Olympe, comme on l'appelle par ici. Il faut abandonner les bicyclettes et grimper dans les halliers. Avec les branches, les ronces qui vous retiennent à chaque pas par le pan de la tunique, le baudrier, les pieds.

Heureusement que ça s'éclaircit à mesure qu'on monte.

En haut, il n'y a rien qu'un peu de braise sur des planches noircies que les gendarmes piétinent, et un âne gris qui broute l'herbe maigre sous la lune apparue entre les deux seuls petits nuages du ciel.

Prosper Tournefol hausse les épaules. « Il y a quand même de drôles de choses qui arrivent... »

— « Tout ça, brigadier, » répond le gendarme Pasqualini, « tout ça, c'est du temps perdu... »



Simon Flagg et le diable

(The devil and Simon Flagg)

par ARTHUR PORGES

Contrairement à l'opinion habituelle, l'arithmétique est beaucoup plus difficile que l'algèbre. Des théorèmes d'une simplicité extraordinaire — par exemple : « Tout nombre pair est la somme de deux nombres premiers » — n'ont jamais pu être démontrés. Parmi les nombreux mystères de l'arithmétique, le dernier théorème de Fermat excite particulièrement la curiosité. Le mathématicien français Fermat, au XVII[e] siècle, énonça une proposition relative aux nombres, dans la marge d'un livre de sa bibliothèque. Il ajouta : « J'ai trouvé une preuve réellement merveilleuse de l'exactitude de cette proposition, mais cette marge est trop petite pour la contenir ».

Les plus grands savants n'ont jamais pu retrouver ladite preuve! A un récent Congrès de la Parapsychologie à Saint-Paul-de-Vence, M. Gabriel Marcel proposa même, avec toutes les apparences du sérieux, d'interroger l'esprit de Fermat pour savoir la vérité!

Arthur Porges, qui est précisément professeur de mathématiques, a profité de cette situation pour écrire une de ces nouvelles humoristiques qu'il réussit bien (1), *à côté des contes tragiques qui l'ont révélé à nos lecteurs* (2). *Son héros met le diable lui-même au défi de résoudre l'énigme de Fermat! Beaucoup de candidats bacheliers estiment que les mathématiques sont une science... diabolique! Le diable va être le premier de cet avis...*



Au bout de plusieurs mois de recherches extrêmement ardues, comportant l'étude d'innombrables manuscrits à demi effacés, Simon Flagg réussit à évoquer le diable. Médiéviste compétente, sa femme lui avait apporté une aide inestimable. N'étant lui-même que mathématicien, il n'était guère capable de déchiffrer des documents latins olographes, surtout lorsque ceux-ci se compliquaient de termes rares de la démonologie du X[e] siècle, aussi était-il fort heureux qu'elle possédât une certaine perspicacité pour l'interprétation de ce genre de documents.

Une fois terminées les escarmouches préliminaires, Simon et le diable se mirent à discuter affaires sérieusement. Le diable était maussade, parce que Simon avait dédaigneusement repoussé plusieurs de ses

(1) Voir « *Fiction* » n° 6 : « *Le libérateur* » ; n° 15 : « *1 dollar 98* ».
(2) Voir n° 1 : « *La mouche* » ; n° 5 : « *Le ruum* » ; n° 12 : « *Les rats* ».

gambits (1) les plus dignes de confiance, découvrant facilement l'hameçon mortel dissimulé dans chaque appât tentateur.

— « Et si tu écoutais une proposition venant de moi, pour changer? » suggéra finalement Simon. « Ce serait au moins une proposition loyale. »

Le diable tortilla d'une main irritée le bout de sa queue comme un homme jouant avec sa chaîne de clefs. De toute évidence, il se sentait offensé.

— « D'accord, » dit-il d'une voix grincheuse. « Cela ne peut pas faire de mal. Ecoutons ta proposition. »

— « Je vais te poser une certaine question, » commença Simon, et le visage du diable s'épanouit, « à laquelle tu devras répondre dans les vingt-quatre heures. Si tu en es incapable, tu devras me payer cent mille dollars. C'est une modeste requête, comparée à la plupart de celles que tu reçois. Pas question de milliards, pas question d'Hélène de Troie sur une peau de tigre. Naturellement, il n'y aura de représailles d'aucune sorte si je gagne. »

— « Vraiment ! » ricana le diable. « Et quel est *ton enjeu?* »

— « Si je perds, je serai ton esclave pour un certain temps. Pas de tortures, pas de perte de mon âme... rien de tel pour une simple somme de cent mille dollars. Je ne devrai pas non plus faire de mal à mes parents ou à mes amis. Bien que, » ajouta-t-il pensivement, « il y ait des exceptions. »

Le diable se renfrogna, tirant avec fureur sa queue fourchue. Finalement, une secousse sauvage le fit grimacer de douleur et il renonça.

— « Désolé, » dit-il carrément, « je fais seulement le commerce des âmes. Il n'y a pas pénurie d'esclaves. La quantité d'hommes qui me rendent service librement et bénévolement te stupéfierait. Cependant, voici ce que je te propose. Si je ne puis répondre à ta question dans le temps donné, tu ne recevras pas une misérable somme de cent mille dollars, mais une fortune raisonnable. De plus, je t'offrirai la santé et le bonheur aussi longtemps que tu vivras. Si j'y réponds... eh bien, tu sais ce que cela entraîne... C'est ma dernière offre. » Il attrapa en l'air un cigare allumé et tira dessus en observant un silence attentif.

Simon regardait devant lui sans rien voir. De petites gouttes de sueur jaillirent sur son front. Tout au fond du cœur, il avait toujours su quelles seraient les conditions du diable. Puis les muscles de sa mâchoire se durcirent. Il aurait parié sur son âme que personne — homme, animal ou diable — ne répondrait à *cette question-là* en vingt-quatre heures.

— « Inclus ma femme dans cette clause de santé et de bonheur, et j'accepte le marché, » dit-il. « Sommes-nous d'accord? »

Le diable hocha la tête. Il ôta de sa bouche le mégot de son cigare, le contempla avec dégoût et le toucha de son index griffu. Instantané-

(1) Aux échecs, stratégie consistant à sacrifier une pièce en ouverture, dans le but d'en retirer un avantage ultérieur.

ment le mégot se transforma en un gros bonbon à la menthe qu'il se mit à sucer bruyamment.

— « En ce qui concerne ta question, » nota-t-il, « elle doit comporter une réponse, sinon notre contrat devient nul. Au Moyen Age, les gens adoraient poser des énigmes. Quelques-unes me sont parvenues sous forme de paradoxes, comme celui du village où il y a un seul barbier qui rase tous ceux, et ceux-là seulement, qui ne se rasent pas eux-mêmes. « Qui rase le barbier? » demandait-on. Et bien, comme l'a remarqué Russel, le mot « tous » rend une telle question dénuée de sens et donc sans réponse. »

— « Ma question est simplement... Ce n'est pas un paradoxe, » dit Simon en s'interrompant.

— « Très bien, j'y répondrai. Qu'est-ce qui te fait sourire de la sorte? »

— « Rien, » répliqua Simon, composant son visage.

— « Tu as d'excellents nerfs, » approuva le diable en grimaçant, tout en faisant surgir un parchemin. « Si j'avais décidé de me présenter à toi sous l'apparence d'un monstre réunissant les plus beaux caractères de votre gorille et ceux du Grand Kleep Vénusien, un animal — je suppose qu'on l'appellerait ainsi — unique en son genre, je me demande si ton aplomb... »

— « Inutile d'essayer, » dit Simon précipitamment ; il prit le contrat qui lui était présenté et, s'étant assuré que tout était en règle, ouvrit son canif.

— « Une seconde, » protesta le diable. « Laisse-moi le stériliser, tu pourrais t'infecter. » Il porta la lame à ses lèvres, souffla doucement et l'acier devint rouge ardent. « Voilà. Maintenant trempe la pointe dans l'encre, et tout sera réglé. La deuxième ligne à partir du bas, s'il te plaît ; la dernière est pour moi. »

Simon hésitait, regardant la pointe rouge humide.

« Signe, » fit le diable d'un ton pressant et, carrant les épaules, Simon signa.

Lorsque sa propre signature eut été ajoutée avec un paraphe, le diable se frotta les mains, jeta sur Simon un regard de propriétaire et dit jovialement : « Ecoutons cette question. Dès que j'y aurai répondu, nous en finirons. J'ai juste le temps de me consacrer à un autre client cette nuit. »

— « D'accord, » dit Simon. Il prit une profonde inspiration. « Ma question est la suivante : Le Dernier Théorème de Fermat est-il correct? »

Le diable avala sa salive. Pour la première fois son assurance sembla faiblir.

— « Le dernier quoi de qui? » demanda-t-il d'une voix caverneuse.

— « Le Dernier Théorème de Fermat. C'est une proposition mathématique que Fermat, mathématicien français du XVIIe siècle, prétendait avoir démontrée. Cependant, cette démonstration n'a jamais été écrite, et jusqu'à ce jour personne ne sait si le théorème est vrai ou faux. »

Ses lèvres se contractèrent un peu, tandis qu'il observait l'expression du diable. « Eh bien, voilà... vas-y ! »

— « Des mathématiques ! » s'exclama le diable, horrifié. « Crois-tu que j'aie du temps à perdre avec de pareilles sornettes? J'ai étudié le Trivium et le Quadrivium, mais en ce qui concerne l'algèbre... Voyons, » ajouta-t-il avec ressentiment, « est-ce là un genre de question à me poser? »

Le visage de Simon était de bois, mais ses yeux brillaient. « Tu préférerais courir cent mille kilomètres et rapporter quelque objet de la taille d'une maison, je suppose ! » railla-t-il. « Le temps et l'espace ne représentent rien pour toi, n'est-ce pas? Eh bien, désolé. Je préfère ceci. C'est un problème bien simple, » ajouta-t-il, d'une voix doucereuse. « Juste une question de nombres entiers positifs. »

— « Qu'est-ce qu'un nombre entier positif? » rugit le diable. « Ou même un nombre entier? »

— « Pour exprimer les choses plus précisément, » déclara Simon, ignorant la question du diable, « le Théorème de Fermat déclare qu'il n'existe pas de solution rationnelle à l'équation $X^n + Y^n = Z^n$, *n* étant un nombre entier positif plus grand que deux. »

— « Que signifie... »

— « C'est toi qui fournis les réponses, souviens-t'en. »

— « Et qui en jugera? Toi? »

— « Non, » répliqua Simon suavement. « Je ne crois pas être qualifié, même après avoir étudié le problème des années. Si tu aboutis à une solution, nous la soumettrons à quelque bonne revue de mathématiques, et sa commission arbitrale en décidera. Et tu ne peux pas te dérober... le probème est évidemment soluble : ou bien le théorème est vrai, ou bien il est faux. Pas d'histoires de logique polyvalente, attention ! Décides-en simplement, et *prouve-le* en vingt-quatre heures. Après tout, un homme... excuse-moi, un démon doué de ton intelligence et de ta vaste expérience peut sûrement faire un peu de maths à notre époque. »

— « Je me souviens à présent des mauvais moments que j'ai passés avec Euclide lorsque j'étudiais à Cambridge, » dit le diable tristement. « Mes démonstrations étaient toujours fausses, et pourtant elles étaient l'évidence même. On pouvait le voir rien que sur les diagrammes. » Il avança la mâchoire. « Mais je peux y arriver. J'ai accompli des exploits plus difficiles auparavant. Une fois je me suis rendu sur une étoile et j'en ai rapporté un quart de neutronium en seulement seize... »

— « Je sais, » l'interrompit Simon. « Tu réussis parfaitement ce genre d'amusettes. »

— « Une amusette ! » répliqua le diable d'une voix furibonde. « Une technique si difficile ! Mais peu importe, je vais à la bibliothèque. Demain à cette même heure... »

— « Non, » le corrigea Simon. « Nous avons signé il y a une demi-heure. Reviens dans exactement vingt-trois heures trente ! Mais, que je ne te mette pas dehors ! » ajouta-t-il ironiquement, comme le diable jetait

un coup d'œil rapide à la pendule. « Tu boiras bien quelque chose, et ma femme sera ravie de te connaître. »

— « Je ne bois jamais pendant le service. Et je n'ai pas non plus le temps de faire la connaissance de ta femme... pour le moment. » Il s'évanouit.

A peine avait-il disparu que la femme de Simon entrait.

— « Encore en train d'écouter aux portes? » la gronda-t-il sans colère.

— « Naturellement, » dit-elle, de sa voix gutturale. « Et, chéri... je voudrais savoir... Cette question... est-elle vraiment si difficile? Parce que si elle ne l'est pas... Simon, je ne suis pas tranquille. »

— « Elle est difficile, juste ce qu'il faut. » Simon était presque désinvolte. « Mais la plupart des gens ne s'en aperçoivent pas tout de suite. Tu comprends, » poursuivit-il, récitant automatiquement son couplet destiné à la classe de Maths de seconde, « n'importe qui peut trouver deux nombres entiers dont les carrés additionnés donnent un carré. Par exemple, $3^2+4^2=5^2$; c'est-à-dire, $9+16=25$. Tu vois? »

— « Hmm-hmm. » Elle lui arrangea sa cravate.

— « Mais lorsque tu essaies de trouver deux cubes qui additionnés donnent un cube, ou des puissances supérieures qui se combinent de la même façon, il semble qu'il n'y ait plus personne. Pourtant, » conclut-il dramatiquement, « personne n'a été capable de prouver qu'il n'existe aucun nombre de ce genre. Compris, maintenant? »

— « Naturellement. » La femme de Simon comprenait toujours ses démonstrations mathématiques, si abstruses fussent-elles. Sinon, l'explication était répétée jusqu'à ce qu'elle eût compris, ce qui lui laissait peu de temps à consacrer à d'autres activités.

— « Je vais préparer un peu de café, » dit-elle, et elle s'échappa.

***

Quatre heures plus tard, comme ils étaient assis en train d'écouter la Troisième de Brahms, le diable réapparut.

— « J'ai déjà appris les principes fondamentaux de l'algèbre, de la trigonométrie et de la géométrie plane ! » annonça-t-il triomphalement.

— « Du travail rapide, » le complimenta Simon. « Je suis sûr que tu ne trouveras aucune difficulté dans les géométries supérieure, analytique, infinitésimale, descriptive et non euclidienne. »

Le diable fit une grimace. « Y en a-t-il tant que cela? » demanda-t-il d'une petite voix.

— « Oh ! ce n'en est qu'une petite partie. » Simon avait l'expression joviale d'un porteur de bonnes nouvelles. « Tu aimeras la géométrie non euclidienne, » dit-il fallacieusement. « Là, tu n'as pas besoin de t'en faire à propos de diagrammes... ils ne veulent absolument rien dire ! Et comme de toute façon tu détestais Euclide... »

Avec un grognement, le diable s'effaça comme une image d'un vieux film. La femme de Simon gloussa.

— « Chéri ! Je commence à croire que tu l'as pris au piège. »

— « Chut, » fit Simon. « Le dernier mouvement. Une splendeur ! »

Six heures plus tard, il y eut un nuage de fumée et le diable fut de retour. Simon remarqua les poches creusées sous ses yeux. Il réprima son sourire.

— « J'ai appris toutes ces géométries, » annonça le diable avec une sombre satisfaction. « Cela devient plus facile maintenant. Je suis presque prêt pour ta petite devinette. »

Simon secoua la tête. « Tu essaies d'aller trop vite. Apparemment tu as négligé des techniques de base comme le calcul, les équations différentielles et les différences finies. Et puis il y a... »

— « Ai-je besoin de tout cela ? » gémit le diable. Il s'assit et frotta ses paupières gonflées, étouffant un bâillement.

— « Je ne saurais le dire, » répliqua Simon, d'une voix sans expression. « Mais des gens ont essayé pratiquement toutes les sortes de maths existantes sur cette « petite devinette », et elle n'est toujours pas résolue. Maintenant, je te suggère... »

Mais le diable n'était pas d'humeur à recevoir les conseils de Simon. Cette fois, il effectua une lamentable disparition sans même se lever.

— « Je crois qu'il est fatigué, » dit Mrs. Flagg. « Le pauvre diable ! » Mais aucune sympathie n'était perceptible dans sa voix.

— « Je le suis aussi, » dit Simon. « Allons au lit. Il ne sera pas de retour avant demain, j'imagine. »

— « Peut-être pas, » convint-elle, en ajoutant d'un air de sainte-nitouche : « Je mettrai mes dessous noirs... juste le cas échéant. »

***

L'après-midi suivant, Bach leur parut approprié, et ils mirent un disque de Wanda Landowska.

— « Encore dix minutes, » dit Simon. « S'il ne revient pas alors avec une solution, nous aurons gagné. Je lui fais tout de même crédit ; il pourrait obtenir un doctorat dans mon université en un seul jour... et avec mention ! Cependant... »

Il y eut un sifflement. Des nuages flamboyants à l'odeur sulfureuse s'épanouirent. Le diable se tenait devant eux, répandant une vapeur infecte sur le tapis. Ses épaules étaient affaissées ; ses yeux injectés de sang... Et sa patte griffue, agrippant encore une liasse de papiers, tremblait violemment de fatigue et d'énervement.

Silencieusement, avec une sorte de dignité bouillonnante, il jeta les papiers à terre et se mit à les piétiner furieusement de ses sabots fourchus. Peu à peu, il se détendit et un sourire grimaçant lui tordit la bouche.

— « Tu as gagné, Simon, » dit-il, presque en un murmure, le fixant avec un respect non dissimulé. « Je ne peux même pas apprendre assez de mathématiques en si peu de temps pour un tel problème. Plus je m'y enfonce, pire cela devient. Les facteurs multiples, les nombres idéaux... pouah ! Sais-tu, » confia-t-il, « que même les meilleurs mathématiciens sur

d'autres planètes — bien loin de la tienne — ne l'ont pas résolu? Il y a un type sur Saturne — il ressemble un peu à un champignon sur échasses — qui résout mentalement les équations partielles différentielles ; et même lui a abandonné. » Le diable soupira. « Adieu. » Il s'effaça par couches successives, avec lassitude.

Simon embrassa sa femme — très fort. Un bon moment plus tard, elle remua dans ses bras.

— « Chéri, » dit-elle en faisant la moue devant son visage lointain, « qu'est-ce qui ne va pas maintenant? »

— « Rien... excepté que j'aimerais voir son travail ; savoir jusqu'où il s'est approché. J'ai lutté avec ce problème depuis... » Il s'interrompit stupéfait car le diable venait de ressurgir. Satan semblait étrangement embarrassé.

— « J'ai oublié, » murmura-t-il. « J'ai besoin de... ah ! » Il se pencha sur les papiers épars, les rassembla et les ramassa tendrement. « A dire vrai, c'est assez prenant, » dit-il, évitant le regard de Simon. « Impossible d'abandonner au point où j'en suis. Ah ! si je pouvais seulement prouver un simple petit lemma (1)... » Il remarqua l'intérêt croissant de Simon et quitta son expression d'excuse. « Voyons, » grogna-t-il, « tu as travaillé là-dessus, j'en suis sûr. As-tu essayé les fractions continues? Fermat a dû les utiliser et... un peu de place, s'il vous plaît... » Ces dernières paroles étaient adressées à Mrs. Flagg. Il s'assit à côté de Simon, replia sa queue sous lui et dirigea son index vers un fouillis de symboles.

Mrs. Flagg soupira. Brusquement le diable lui sembla une figure familière, peu différente du vieux professeur Atkins, le collègue de son mari à l'université. Chaque fois que deux mathématiciens tombaient sur un problème extraordinaire... Avec résignation elle quitta la pièce, la cafetière à la main. Il fallait certainement prévoir une longue séance. Elle le savait. Après tout, elle était femme de professeur.

(1) Proposition préliminaire qui doit servir à la démonstration de la proposition suivante.



ICI, ON DÉSINTÈGRE !

SCIENTIFIQUES ET DOCUMENTAIRES

J'ai mis du temps à rendre compte du livre de Bernard Heuvelmans, « *Sur la piste des bêtes ignorées* » (Plon), car il s'agit là d'un important ouvrage: 2 volumes d'environ 400 pages chacun. C'est une véritable mine de faits étranges et mystérieux que tous les lecteurs de « *Fiction* » devraient lire et que tous devraient annoter, méditer et utiliser.

La thèse de M. Heuvelmans, appuyée sur des faits précis, est que notre Terre nous est beaucoup moins connue que nous ne le pensions. Sir Arthur Conan Doyle avait raison: il existe des Mondes perdus et des bêtes inconnues.

Ces deux premiers volumes couvrent : le premier, l'Indo-Malaisie et l'Océanie; le second, l'Amérique, la Sibérie et l'Afrique. De l'abominable Homme des Neiges aux dinosaures qui, peut-être, se cachent encore dans les blancs de la carte de la Nouvelle-Guinée, des épouvantes de l'Afrique aux mystères de la Sibérie, M. Bernard Heuvelmans nous promène dans un univers inconnu, univers qui est le nôtre. Il faut féliciter M. Heuvelmans de sa largeur d'esprit, rare chez les scientifiques. Ce docteur ès sciences zoologiques, qui admet que la zoologie est incomplète, qu'il existe des bêtes ignorées, est un exemple trop rare du véritable esprit scientifique.

Car il est assez naturel qu'une créature comme l'Homme, qui n'utilise au fond qu'un dixième de son cerveau, soit encore dans l'ignorance d'un grand nombre de faits.

Un livre sous presse en ce moment et dont nous reparlerons plus longuement quand il sortira : « *Le livre des damnés* », de l'Américain Charles Fort (Collection « Lumière Interdite », dirigée par Louis Pauwels, Editions des Deux Rives), se propose justement de rassembler ces « faits damnés » dont les spécialistes ne veulent pas. L'industrie est, d'ailleurs, dans ce domaine, plus « ouverte » que les milieux scientifiques. La grande société suisse chimique et pharmaceutique Ciba organise en ce début de mai 1955, à Londres, un Symposium International sur la Parapsychologie. Nous vous entretiendrons de cet important événement dès que le compte rendu nous en sera parvenu. Nos lecteurs n'auront certainement pas oublié l'excellent essai de Samivel sur ce sujet, paru dans le numéro 9 de « *Fiction* ».

Jacques Bergier.

●

SCIENCE-FICTION

Quatre semaines à marquer d'une pierre blanche — rien que des auteurs français ! Il est vrai que les ouvrages d'A. S. romancée ont été peu nombreux depuis ma dernière chronique et ceux appartenant au genre « terreur » semblent en voie d'extinction.

C'est aux « *Robinsons du Cosmos* », de Francis Carsac (Rayon Fantastique, Gallimard), que je décernerai le titre de « meilleur S.-F. » du mois. Le point de départ est original : à la suite d'une collision interplanétaire, un arrondissement de France se « détache » de la Terre (en réalité, l'explication imaginée par l'auteur est bien plus ingénieuse) et se retrouve, avec ses habitants, sur une autre planète dont personne ne sait de quel univers elle fait partie. Bien entendu, nos Robinsons doivent explorer Tellus, nom qu'ils donnent à leur nouveau monde, faire face aux hydres qui le peuplent, combattre les « tigrosaures », tâcher de gagner l'amitié des centaures indigènes... Il y a tout cela et plus encore, raconté de la façon la plus simple, la plus directe, mais aussi la plus efficace qui soit, avec une pointe de malice ici et là. Ce que j'ai surtout aimé dans ces « *Robinsons* » qui font constamment penser à leur immortel modèle, « *Robinson Crusoe* », c'est le caractère constructif de l'histoire et le comportement parfaitement humain des personnages. Transplantés dans un autre monde, vous et moi essayerions probablement d'agir de façon identique. Que nous sommes loin, ici, des *supermen* des *westerns* de l'espace ! Oui, un bien beau livre et, comme tel, chaleureusement recommandé.

Je ne puis en dire autant, à mon grand regret, de *Vuzz,* de P. A. Hourey (Rayon Fantastique, Gallimard), dont le sujet, très mince, aurait pu faire une nouvelle, mais nullement un roman de près de 200 pages. L'action se passe en 1980 à Paris et dans les environs. Un aérolithe d'une taille prodigieuse est tombé sur l'Ile-de-France, ensevelissant des dizaines de villes et de villages, tuant des centaines de milliers de personnes. Mais les malheurs de nos enfants ne s'arrêtent pas là, car la matière dont est constitué le météore a des propriétés dangereuses : chaque fois qu'un homme s'en approche, on entend un bruit, « vuzz », et une pustule noire marque la victime au visage. Celle-ci sent ses forces décroître et meurt bientôt d'inanition. Le mal, en outre, se révèle contagieux. Deux journalistes et trois savants décident de trouver un remède contre le fléau. Ils réussiront, inutile de le dire. Mais le roman ne finit pas là. Curieux, les journalistes vont à nouveau explorer la gigantesque masse et... Je ne vous révélerai pas le dénouement, me contentant de dire qu'il m'a laissé sur ma faim. Les longueurs abondent et, bien que l'auteur écrive agréablement, son livre n'en dégage pas moins de la monotonie (1).

« *Raid sur Delta* », de Jean-Gaston Vandel (Fleuve Noir), est un ouvrage d'aventures spatiales. Nous y voyons cinq bandits interplanétaires, fuyant après leur crime, atterrir sur une mystérieuse planète dont les habitants ne mesurent qu'une trentaine de centimètres. Ce sont les descendants des Vitaliens dont l'auteur nous révélait les origines dans sa « *Fuite dans l'inconnu* ». Deux des gangsters parviennent à s'échapper et à revenir dans notre monde, mais la police les interroge et les autorités terrestres organisent un « raid sur Delta », ce qui nous vaut des scènes assez drôles ayant pour héros un général du type « scrogneugneu », qui ne rêve que de pourfendre l'adversaire quel qu'il soit. Heureusement, les autres membres de l'expédition se révèlent plus sages et finissent par évacuer la planète, d'accord en cela avec les Vitaliens. Tout cela est conté alertement, sans digressions, sans effets inutiles. Vandel va droit au but et c'est avec un vif plaisir que j'ai lu son dernier-né.

***

L'angoisse ne manque pas dans « *L'aile de l'abîme* », de D. H. Keller (Fleuve Noir), puisque le roman s'ouvre sur la résurrection d'un mort dans un cimetière, qu'un crime atroce y est commis tous les deux chapitres et que la fin fait penser à une pièce pour le Grand-Guignol. D. H. Keller nous raconte la vengeance d'un mari jaloux qui, peu à peu, sombre dans la folie homicide, aidé en cela par un savant qu'il a réduit à l'état d'esclave-robot. Les personnages ne sont pas très convaincants et les invraisemblances psychologiques sont criardes. C'est néanmoins correctement écrit et force m'est de reconnaître que ce volume est susceptible de plaire à une certaine catégorie de lecteurs.

Igor B. Maslowski.

●

FANTASTIQUE

En toute objectivité, nous signalerons que plusieurs critiques ont salué comme un événement les « *Sept contes gothiques* », d'Isak Dinesen, traduits du danois (Stock). Il est vrai que ces critiques sont de la race de ceux qui se croiraient déshonorés s'ils lisaient une page de Bradbury, de Lovecraft ou de Jean Ray. Pensez, ce ne sont pas des auteurs « sérieux ». Tandis que ces « *Contes* », eux au moins, font sérieux — oh ! combien !... Quant à nous, il nous a été impossible de résister à l'ennui pesant que dégage ce livre non moins pesant (300 pages grand format en petits caractères !). Le fantastique s'y mêle au romantisme, le romantisme au baroque, le baroque au précieux, et le tout à l'insupportable. La formule est celle des récits « à tiroirs ». L'auteur raconte l'histoire de personnages qui se racontent des histoires : soit leur propre histoire, soit l'histoire d'autres personnages qui, à l'occasion, d'ailleurs, se racontent également des histoires... Vous en avez assez ? Nous aussi !

Et Chaucer ? diront les lettrés. Et Cervantès ? nous rappelle de même

(1) Ce roman, en fait, aura une suite — ce que l'éditeur a omis de préciser — et le mystère du « Vuzz », posé dans la conclusion, s'y trouvera éclairé (N.D.L.R.).

Marcel Schneider dans sa préface. C'est entendu. Mais : premièrement, Mme Isak Dinesen (car c'est une dame) n'est ni Chaucer ni Cervantès, et, deuxièmement, user d'une telle formule au xxe siècle, même si on prétend se rattacher à la tradition, est un non-sens (ce qui n'a pourtant pas empêché Jean Ray d'en faire le prétexte d'un livre remarquable : « *Les nouveaux contes de Canterbury* »).

Mme Isak Dinesen est de la race des écrivains qui ne font pas de coupures et qui ont la rage de tout dire. Nous décrit-elle plusieurs personnages réunis dans un lieu quelconque, que cette description lui nécessite au minimum une demi-douzaine de pages : aspect physique des personnages, ce qu'ils pensent, ce qu'ils sont, la vie qu'ils ont menée, celle qu'ont menée leurs parents, etc. Et pourquoi pas la couleur des mitaines de la grand-mère et l'âge auquel la petite sœur a mis sa première dent ?... Comme l'opération se répète chaque fois qu'un nouveau personnage intervient (c'est-à-dire chaque fois que l'un des précédents raconte une histoire qui... voir plus haut) et comme, d'autre part, tous ces récits parallèles, perpendiculaires ou opposés par le sommet accroissent d'après une progression arithmétique les possibilités de bavardage de l'auteur, on n'est pas surpris en définitive de s'apercevoir, au bout d'un conte de 30 ou 40 pages, qu'il ne s'y est pas passé trois événements seulement notables. Et les quelques idées attachantes qui apparaissent çà et là (comme la hideuse métamorphose de l'abbesse dans « *Le singe* », ou le dîner des deux vieilles filles avec un fantôme dans « *La soirée d'Elseneur* ») sont tellement noyées dans ce déluge verbal et cet enchevêtrement qu'elles perdent jusqu'à l'apparence de leur attrait.

Marcel Schneider a excusé par avance Mme Isak Dinesen en disant que, « en conteur-né et en grande dame, elle ne s'abaisse pas à stimuler l'attention du lecteur par une présentation qui sente l'écrivain de métier ».

Hélas ! comme dit justement le proverbe : « Chacun son métier et... » (1).

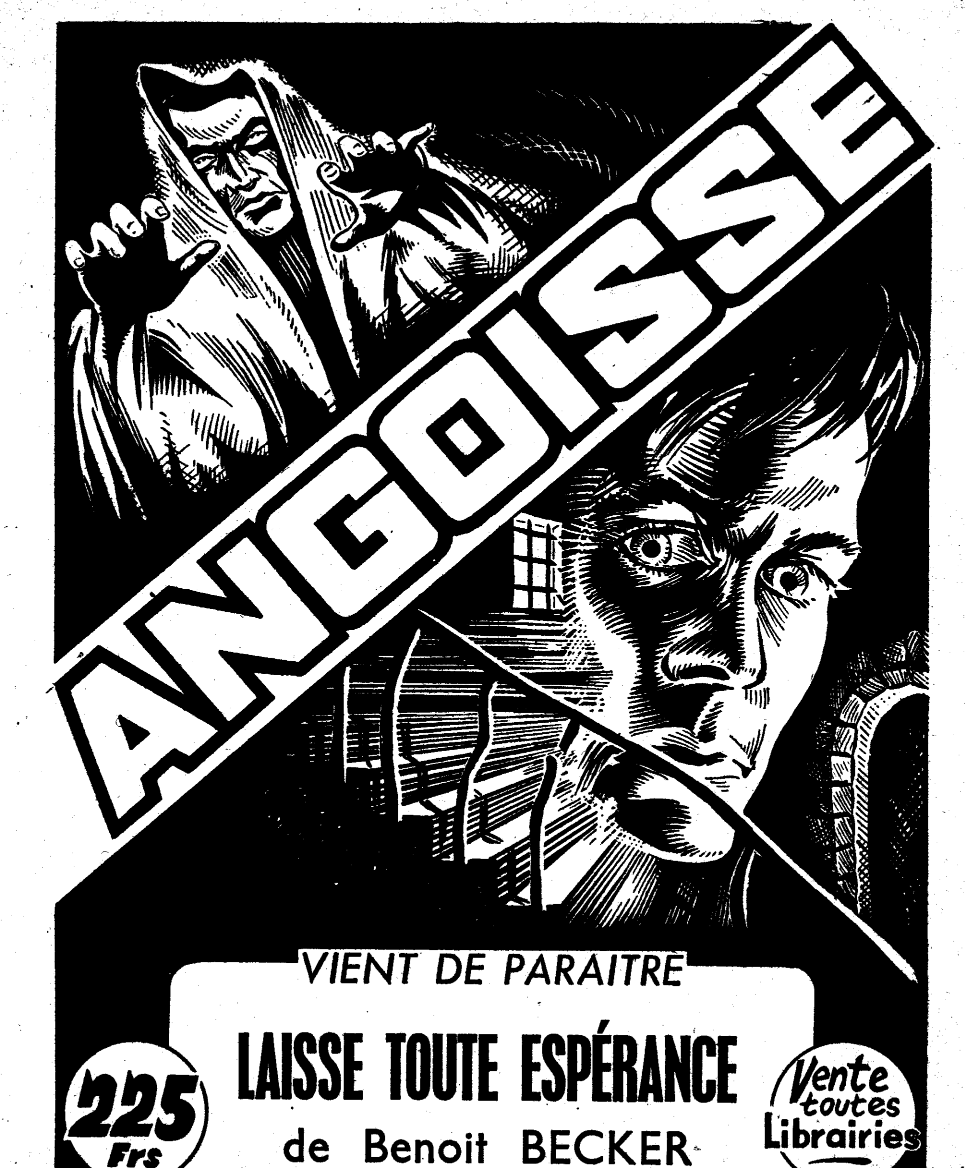
(1) Il serait injuste de ne pas mentionner que la traduction de Mlle Gleizal est pleine d'élégance.

***

Sous une couverture ornée d'un splendide collage de Jacques Sternberg (d'impression malheureusement beaucoup trop pâle), Marcel Béalu nous offre avec « *L'aventure impersonnelle* » (Arcanes) le récit d'une sorte d'expérience rêvée, au surréalisme séduisant. Séduisant — pour le lecteur ordinaire — en ce sens qu'il n'est pas surchargé par l'abus des traits baroques, des éléments hétéroclites. Mais on y retrouve des données familières, aussi bien surréalistes qu'oniriques : l'amour fou, les détails incongrus à la Dali, le symbolisme des noms et des personnages, la logique imperturbable du déroulement d'événements illogiques, la poésie de l'insolite, du bric-à-brac, etc.

Cette « aventure » ressemble à une plongée dans un univers second : le héros parvient dans une ville bizarre, habitée de gens bizarres aux mœurs bizarres... Il se trouve mêlé à une intrigue complexe, dont il ne perçoit à aucun moment les raisons ni l'enchaînement, mais où il croit sans cesse deviner, à en juxtaposer les éléments qui se chevauchent, s'imbriquent, se recoupent à la façon d'un puzzle, un sens caché comme à portée de la main. Cependant ce sens persiste à être évasif et les « signes », les points de repère qui jalonnent l'intrigue, ne semblent le remettre toujours en question que pour mieux le rendre insaisissable. Le voile se déchire enfin, mais c'est sur des trompe-l'œil; et quand se fait la lumière, c'est comme un éclair de magnésium qui vous aveugle avant de vous replonger dans le noir. On ne définit pas le Rêve.

L'habileté de l'auteur a été d'introduire subtilement l'irrationnel, au lieu d'en tirer parti ouvertement. Chacun de ses courts chapitres est comme un tableau d'apparences tout à fait normales, mais où éclate soudain la contradiction, l'impossibilité monstrueuse qui vous avait échappé : apparaît une femme superbe, mais elle est chauve; une jeune fille entre dans une boutique vide, puis on la voit s'y déshabiller; un mannequin se met à parler: c'était une personne vivante; après sa première nuit d'amour, la petite vierge a un ventre de femme enceinte; le héros vient de s'inventer un faux nom,


ANGOISSE

et voilà qu'un inconnu l'interpelle par ce nom précisément; on enlève un bahut rivé à un mur : il démasque la porte d'un « conseil d'administration »; un coup de revolver sur une femme figée, et soudain elle s'anime et c'est l'homme à côté qui tombe; deux vieilles tricotent dans un coin, mais, quand on les touche, elles tombent en poussière... Et on pourrait multiplier ces exemples !

Le style enfin fait du livre un bijou; il a la dureté et la pureté du diamant. On a rarement à ce point l'impression, au cours d'une lecture, qu'il n'est pas une phrase et pas un mot d'inutiles. C'est le secret de ce qu'il faut bien appeler « classicisme »... même si le terme semble s'accorder mal avec « surréalisme » !

⁂

En donnant au mot « fantastique » un sens très large, on peut classer dans cette rubrique le petit livre d'Anne Bodard, « *La fourmi a fait le coup* » (Plon). Ceci nous donne un prétexte pour signaler cet ouvrage, dont la qualité première est d'avoir été écrit par une adolescente de 15 ans, en qui se mêlent curieusement maturité intellectuelle et fraîcheur de l'enfance. (Les éditeurs insistent pour qu'on ne colle pas à leur découverte l'étiquette classique d' « enfant prodige », et ils soulignent que l'attrait du livre, à leurs yeux, est précisément sa marque enfantine.)

C'est un recueil de bizarres contes en forme de fables, dont la naïveté débouche impromptu sur la cruauté. Les personnages en sont des animaux et des objets. L'univers que nous dépeint Anne Bodard est plus innombrable que celui de La Fontaine. Tout y est humanisé : les chats, les chiens, les rats, mais aussi... une table, une cafetière et même un plafond ! Cette humanisation n'est pas toujours de l'anthropomorphisme. Par exemple, bêtes et choses qui parlent et qui pensent gardent leur condition, s'opposent aux hommes peints à l'arrière-plan et jugent ceux-ci. Ainsi s'exprime une vision du monde à la lucidité un peu inquiétante, telle qu'on la découvre précisément chez les enfants. Dans d'autres contes, la fantaisie est plus libre, l'esprit « dessin animé » se fait jour — mais avec un surprenant humour noir : au sénat des rats, leur chef est assassiné dans les mêmes circonstances que César; un rat traqué est recherché par la police (la police des rats!); une fourmi est condamnée à mort par trois rats dont elle a traversé le domaine, et elle se tire d'affaire en leur faisant absorber par ruse de la mort-aux-rats... Mais les meilleures histoires sont celles dont le sujet prend une valeur de symbole : le poète qui tue une âme, car il cueille une marguerite; l'ornière qui cherche à comprendre les arbres, puisqu'elle les « réfléchit »; le chien bleu qui meurt, enfin blanc, sous la neige. Enfin, il y a un petit chef-d'œuvre qui évoque Lewis Carroll dans ce que celui-ci a de surréaliste : « *Les gants noirs* ».

La richesse des idées d'Anne Bodard — naturelle à tout âge — surprend moins en définitive que la netteté et la vivacité de son style, et l'indiscutable « métier » dont elle y fait preuve. Sans ce dernier caractère, on pouvait penser qu'elle perdrait le « don » en passant définitivement du côté des « grandes personnes »; mais cette langue qui est déjà celle d'un écrivain permet de croire le contraire.



P. S. — Notre confrère Jacques Bergier, comme tout esprit scientifique qui se respecte, ne croit pas au surnaturel, et il voit rouge quand on lui parle de fantômes ou de médiums. A plus forte raison si on prétend les passer au crible de la *science*. De là à accabler comme il l'a fait ici, le mois dernier, l'ouvrage de l'infortuné Pierre Devaux !... (1) Pour nous, qui n'avons pas l'esprit scientifique, nous l'avons trouvé digne de beaucoup d'attention. Mais nous en reparlerons plus longuement le mois prochain, tout en rendant compte également d'un autre ouvrage nouveau (anglais, celui-ci) et qui s'avère comme un des plus sérieux et des plus définitifs écrits sur la question : « *Apparitions et fantômes* », de G. N. M. Tyrrell (Fasquelle).

Alain DORÉMIEUX.

(1) « *Les fantômes devant la science* » (Magnard).

DU SIMPLE DÉDOUBLEMENT AU LOUP-GAROU

par F. HODA

Hanté par la nature « double » de l'homme, Robert-Louis Stevenson réveilla une nuit sa femme pour lui annoncer qu'il avait vécu en songe une belle « histoire de croque-mitaine ». Le D[r] Jekyll venait de se transformer pour la première fois en Mr. Hyde. En 1887, Thomas Russel Sullivan écrivit une pièce à partir de la nouvelle de Stevenson. Là où le théâtre avait trouvé son compte, le cinéma n'allait pas rester inactif.

Dès 1910, la Nordisk donne un film basé sur cette histoire. En 1920, F. W. Murnau s'en inspire pour tourner « *Der Januskopf* », avec Conrad Veidt et Bela Lugosi. En 1920 aussi, John S. Robertson réalise un excellent « *D[r] Jekyll and Mr. Hyde* », dont j'ai récemment parlé. John Barrymore s'y mue en Hyde presque sans grimage, par un jeu extraordinaire et hallucinant. Il est vrai que l'atmosphère créée par Robertson pèse sur le spectateur à la fois par sa réalité et par son fantastique. En 1932, Rouben Mamoulian, metteur en scène fort honnête, réussit à sonoriser le sujet avec Frederic March et Myriam Hopkins. Mais, chez lui, le grimage, mis à la mode depuis le grand succès de l'acteur Lon Chaney (« *Le fantôme de l'Opéra* », 1925), domine tout. En 1941, Victor Flemming reprend le sujet et essaie de le traiter sans le secours du bric-à-brac du fantastique. Mais l'excellent acteur Spencer Tracy n'arrive pas à nous convaincre ni à effacer en nous le souvenir de Barrymore. Le film est tout simplement moyen. Il est curieux de noter que tous ces films ont été construits à partir de la pièce de Sullivan et non de la nouvelle de Stevenson (1).

Le thème du dédoublement de la personnalité devait s'avérer d'une singulière fécondité dans le cinéma allemand où, dès 1913, « *Der student von Prag* » (L'étudiant de Prague), de Galeen, et « *Der andere* » (L'autre) l'utilisent. Cette dernière bande est une réplique de Jekyll, transposée dans la bourgeoisie allemande. L'avocat Hallers, à la suite d'une chute, devient sujet à des dédoublements et commet pendant ses états seconds des actes criminels. Mais il finit par guérir et retrouver le bonheur. Wiene reprit cette histoire, en 1931, dans son « *Procureur Hallers* ». Déjà il avait abordé le thème avec « *Le cabinet du docteur Caligari* (1919), où l'on voyait le directeur de l'asile devenir un sinistre forain. En 1916, Otto Ripert avait donné un curieux « serial », intitulé « *Homunculus* », montrant un dictateur qui se mêlait à la foule pour l'inciter à se révolter contre lui-même.

« *Le docteur Mabuse* » (1922), de Fritz Lang, n'avait pas besoin d'élixir ou d'accident pour se dédoubler : il menait tranquillement sa double vie de bourgeois, le jour, et de bandit, la nuit. Je ne me souviens guère du film vu durant mon enfance, mais, par contre, je suis allé revoir à la Cinémathèque « *Le testament du docteur Mabuse* » (Lang, 1931) : le personnage est hallucinant.

Avec « *Les mains d'Orlac* » (Robert Wiene, 1925) et son « remake » américain « *Mad Love* » (Karl Freund, 1935), d'après le célèbre roman de Maurice Renard, on revient au fantastique.

On a voulu rapprocher du « dédoublement » un autre thème, celui des vampires. Je n'adhère pas à cette classification. Le vampire est un mort et ne possède aucune personnalité double. Mais un autre personnage monstrueux pourrait être rattaché à notre sujet. C'est le loup-garou.

Le loup-garou est aussi vieux dans les légendes que le vampire. Au moyen âge, les croyances supersti-

(1) Citons aussi « *Abbott and Costello meet D[r] Jekyll and Mr. Hyde* », avec emploi parodique du thème. Ce film a été analysé dans le n° 7 de « *Fiction* ».

En supplément de MYSTÈRE-MAGAZINE ou de FICTION

vous recevrez

« CELLULES GRISES »

organe de liaison du « Club Mystère-Fiction », si vous êtes membre du club. *(Voir les détails dans notre numéro du mois dernier.)*

Le numéro de Juin est paru. *Il a été envoyé à tous les membres déjà inscrits. Remplissez le bulletin d'adhésion ci-dessous pour le recevoir à votre tour.*

•

Vous trouverez dans ce numéro :

- Une étude sur le père de Sherlock Holmes : Sir Arthur Conan Doyle pour le 25e anniversaire de sa mort.
- Une nouvelle policière inédite.
- Un texte de « science-fiction » original.
- Un concours d'érudition policière.
- Des dessins humoristiques.
- La vie du Club, etc.

Retournez le bulletin ci-dessous à : **M. le Secrétaire Général du Club « Mystère-Fiction », 96, rue de la Victoire, Paris-9e.**

A DETACHER SUIVANT LE POINTILLE

BULLETIN D'ADHÉSION AU CLUB MYSTÈRE-FICTION

Je soussigné *(en lettres capitales)* :

NOM : .... Prénoms : ....

Profession *(facultatif)* : ....

Adresse : ....

....

désire adhérer en qualité de membre participant ; honoraire ; bienfaiteur.

(Rayer les mentions inutiles.)

COTISATION	
Membre participant	300 F
— honoraire	600 F
— bienfaiteur	2.000 F

Je joins à ce bulletin le montant de ma cotisation pour 1955, soit : .... F.

(Les versements peuvent être faits soit par mandat ou chèque bancaire au nom du Club ou par virement au C.C.P. CLUB MYSTÈRE-FICTION PARIS 1848.38.) **F.**

Si vous ne voulez pas mutiler ce numéro en découpant ce bon pour nous le retourner, recopiez-le.

tieuses laissaient entendre que les sorciers prenaient habituellement une forme animale (notamment celle du loup) pour semer la terreur et assassiner.

En 1935, Stuart Walker réalise « *The werewolf of London* », avec Warner Oland et Henry Hull. En 1941, George Waggner donne « *The wolf man* ». Puis c'est « *Cry of the werewolf* », de Henry Lewin (1944), et « *The mad monster* », de Sam Newfield (1951). Entre-temps, Erle Kenton n'hésite pas à mettre en scène « *Frankenstein meets the wolf* » (1943). D'ailleurs, les films de loups-garous « purs », si j'ose dire, enveloppent la vieille légende dans les éléments mis à la mode par les autres productions d'épouvante.

Des loups-garous se rapprochent les « félins », dont le meilleur est « *The cat people* », produit en 1943 par Val Lewton et mis en scène par Jacques Tourneur. Ce film, joué par Simone Simon, fut un grand succès. Délaissant résolument tout le côté « maquillage » et « bric-à-brac », Lewton et Tourneur utilisent les « ombres » pour suggérer la peur. Robert Wise tourna la suite, « *The curse of the cat people* », resté sans lendemain.

Cependant, de nombreux auteurs de films essayèrent de retrouver un peu du succès des vieux sujets. C'est ainsi que Seymour Friedman, pensant sans doute que Jekyll était trop connu, donna, en 1951, « *The son of Dr Jekyll* » (Le fils du Dr Jekyll), film tellement mauvais qu'il vaut mieux ne pas en parler.

De nombreux autres films tournent autour du thème du dédoublement sans toujours utiliser les légendes. Dans « *Black friday* » (Vendredi 13, Arthur Lubin, 1940), les transformations sont dues à des causes pseudo-scientifiques : un médecin place le cerveau d'un gangster dans la boîte crânienne d'un de ses amis, accidenté. Celui-ci acquiert une double personnalité intermittente et le savant cherche à l'utiliser pour retrouver le magot que le gangster avait caché. Wallace Fox et ses scénaristes ont certainement voulu s'inspirer de « *Mabuse* » avec le « *Monstre de minuit* », sorti en France en 1945; Bela Lugosi, savant le jour, gangster la nuit, ne rappelle en rien l'admirable créature de Fritz Lang. Ses froncements de sourcils ne font même pas sourire. Dans « *Bewitched* », d'Arch Oboler (1944), on voit une jeune fille qui souffre de dédoublement. Pendant une crise, elle tue son fiancé et s'enfuit sous le nom de Kareen. Sur le point d'être condamnée, elle est sauvée par un psychanalyste qui l'hypnotise, puis sépare en deux (*sic*) sa personnalité, et tue par la force spirituelle (*resic*) celle qui se cache sous le nom de Kareen. La jeune fille est enfin libérée; elle tombe dans les bras du psychanalyste : mariage. « *The Brighton strangler* », de Max Nossek (1945), a certainement des prétentions qui dépassent ses qualités : un acteur joue, pendant la guerre, le rôle d'un meurtrier dans une pièce à succès. Il est tellement obsédé par son personnage que, à la faveur d'un bombardement, il subit un choc et devient véritablement ce meurtrier. « *Dark secret* », de McLean Roberts (1949), met en scène une femme qui se croit habitée par l'âme d'une morte.

Je pourrais allonger la liste des films utilisant de près ou de loin, de manière réaliste ou fantastique, le thème du dédoublement de la personnalité. Mais l'allongement de cette énumération est en raison inverse de la qualité des réalisations. Aux figures hallucinantes d'un Mabuse, d'un Jekyll, on est arrivé à substituer des conceptions pseudo-psychanalystes tirées des « comics » ou un fantastique de pacotille qui rappelle l'exotisme à deux sous de certains écrivains qui eurent du succès. Mais si les phrases peuvent tromper un certain temps, il n'en va pas de même des images en mouvement. Je suggère à beaucoup de scénaristes du genre de délaisser le cinéma et d'écrire pour les nombreuses collections d'angoisse et d'épouvante. Ils gagneront mieux leur vie et décongestionneront les écrans, au plus grand profit des spectateurs.

F. HODA.

***

WALT DISNEY CONQUIERT L'ESPACE

L'auteur de l'article suivant, où Forrest J. Ackerman annonce que Walt Disney vient à son tour à la S.-F., est un grand spécialiste américain

de la « science-fiction » et du cinéma d'anticipation. Il vit à Hollywood et collabore à plusieurs revues de S.-F. et de cinéma dans toutes les grandes villes des U. S. A. C'est lui qui a présenté le film de Disney au monde de la S.-F. On remarquait à l'avant-première qu'il avait organisée : Ray Bradbury, Van Vogt, Curt Siodmak, Beaumonts, Quattrocchis, etc. Forrest J. Ackerman nous a transmis de précieux renseignements sur le développement du cinéma d'anticipation aux Etats-Unis. Nous en reparlerons bientôt.

***

Le magicien du cinéma Walt Disney, qui a reçu plus d' « Oscars » qu'aucun autre homme de cinéma, a enfin tourné ses yeux vers l'avenir et mis son talent au service du Big-Step, la fusée qui arrachera l'homme à sa planète. Le film qui le montre est une habile combinaison de dessins animés, de maquettes et d'acteurs vivants : « *Man in space* » (L'homme dans l'espace), Technicolor d'une heure destinée à la télévision, qui sera suivi par un film encore plus spectaculaire : « *Man on Mars* » (Les hommes sur Mars). Pour donner un fond authentique à son film, Disney a réuni Willy Ley, connu comme le véritable « historien de l'espace », le Dr Heinz Haber, autorité médicale en matière de médecine de l'espace, et le Dr Wernher von Braun, dont les articles de vulgarisation scientifique sur les voyages interplanétaires, parus notamment dans le magazine « *Colliers* », sont célèbres.

Le film s'ouvre par une visite que Disney lui-même rend à la salle de planification de sa fameuse ville : « *Tomorrowland* » (Ville de demain), véritable cité des plaisirs qu'il est en train de construire, pour les enfants. Puis les images nous racontent la longue histoire des fusées depuis les armes inventées par les Chinois jusqu'aux derniers perfectionnements apportés par les Américains aux fusées téléguidées allemandes. Pour prédire le fait que les fusées seront les véhicules de l'espace, il est fait appel à Ley. Celui-ci illustre par des dessins une variété de méthodes par lesquelles l'homme pourra vaincre la force d'attraction terrestre et établir une planète artificielle à 1.075 milles dans notre atmosphère. Durant la partie du film commentée par Ley, on nous montre trois séquences du fameux film de Fritz Lang, « *Une femme dans la Lune* », dont le scénario fut écrit par Thea von Harbou.

Pour décrire les facteurs physiologiques auxquels aura à faire face le voyageur de l'espace, une séquence de dessin animé pleine d'humour a été incorporée au film. On y voit l'*homo sapiens extra-terrestrialis* aux prises avec d'amusants avatars, « nageant » dans une atmosphère de café, de crème, de soupe et d'autres liquides homogénéisés, etc. Le commentaire de cette partie est dit par le Dr Haber.

Quant au Dr von Braun, il discute de la possibilité du lancement d'une fusée transportant des passagers. Après avoir fait le point de cette question, il décrit la fusée à quatre étages dont il a lui-même conçu les plans. Le film devient alors une sorte de documentaire réaliste de l'avenir et les dernières images nous portent, en 1965, sur le terrain d'où la première fusée va être lancée pour dépasser notre atmosphère.

Prochains arrêts : la Lune et Mars.



CONCOURS DE PRÉFÉRENCES

RÈGLEMENT

ARTICLE 1.

Les revues « MYSTERE-MAGAZINE » et « FICTION » organisent, à dater du 1er juin 1955, un grand concours entre lecteurs. La date de clôture est fixée au jeudi 4 août, 12 heures.

ARTICLE 2.

Le concours comporte 1 question principale et 1 question subsidiaire.

Question principale :

Indiquez les 10 nouvelles que vous préférez parmi **l'ensemble** de celles contenues dans les numéros de **juin 1955** de « MYSTERE-MAGAZINE » et de « FICTION », en donnant à chacune d'elles une note comprise entre 0 et 20 (sans fraction de points).

Question subsidiaire :

Donnez votre définition personnelle :

A, du roman policier ;
B, du roman dit de science-fiction } (70 mots maximum par définition).

ARTICLE 3. — CLASSEMENT.

Le dépouillement des réponses donnera la liste des 10 nouvelles citées le plus souvent et le total des points recueillis par chacune d'elles. Ce total, divisé par le nombre de réponses, donnera la note moyenne applicable à chaque récit et, par suite, le total de la liste-type.

Tous les concurrents dont la liste préférentielle des titres correspondra exactement à la liste majoritaire participeront au classement donnant lieu à l'attribution des prix.

Ce classement sera établi en comparant le total des notes de chaque réponse avec le total des notes moyennes de la liste-type majoritaire ; le premier prix étant attribué au concurrent dont le total correspondra exactement ou sera le plus proche (différence en plus ou en moins) de celui de la majorité ; le deuxième prix au concurrent le plus proche ensuite, et ainsi de suite jusqu'à épuisement de la liste des prix.

ARTICLE 4.

Si après ces deux opérations, quelques concurrents se trouvent être ex æquo, ils seront départagés d'après la qualité de leurs réponses à la question subsidiaire, selon l'appréciation d'un jury composé de : MM. Jacques Bergier, J.-J. Bridenne, Pierre Boileau, Thomac Narcejac et Maurice Renault.

Ce jury, dont les décisions seront irrévocables, règlera sans appel toute question litigieuse qui pourrait être soulevée à l'occasion du concours.

ARTICLE 5.

Seul sera valable, pour l'envoi des réponses, le bulletin-réponse qui sera publié dans les numéros de juillet de « MYSTERE-MAGAZINE **» et de** « FICTION ». Les concurrents devront se conformer strictement aux indications portées sur ce bulletin, sous peine de nullité.

ARTICLE 6.

Un concurrent peut envoyer plusieurs réponses à son nom, sous le même pli. Toutefois, seule la meilleure des réponses sera prise en considération dans le classement général. Deux réponses identiques d'un même concurrent ne seront considérées que comme une seule et même réponse.

ARTICLE 7.

Les bulletins-réponses devront être adressés **sans aucune adjonction** à « **CONCOURS DE PREFERENCES** », 96, rue de la Victoire, Paris-9e, par poste sous pli suffisamment affranchi, **au plus tard le jeudi 4 août avant 12 heures ;** le cachet de la poste faisant foi, aucune réclamation ne pourra être admise.

Aucun envoi ne pourra être déposé à nos bureaux.

Toute correspondance, concernant le concours, **autre que les bulletins-réponses** devra être envoyée à « MYSTERE FICTION », 96, rue de la Victoire, Paris-9e.

ARTICLE 8.

Les prix seront attribués selon le classement des lauréats. Ils seront à prendre dans nos bureaux. Lors de la remise des prix, les lauréats devront justifier de leur identité.

ARTICLE 9.

La participation au concours est interdite à tous ceux qui prennent part à son organisation, ainsi qu'à tout le personnel des Editions Opta.

ARTICLE 10.

Toutes les opérations de dépouillement, contrôle et classement, seront effectuées par la Société « Compta-Technic » sous le contrôle d'un huissier.

ARTICLE 11.

Le fait de participer au « CONCOURS DE PREFERENCES » implique, de la part des concurrents, l'acceptation sans discussion possible du présent règlement et l'engagement pris à l'avance d'accepter sans réclamation ni contestation les décisions prises par le jury désigné.

ARTICLE 12.

Les résultats seront annoncés dans les numéros de novembre de « MYSTERE-MAGAZINE » et de « FICTION ».

LISTE DES PRIX

Ce concours sera doté d'une valeur totale **de plus d'un million** de prix.

250.000 francs en espèces seront attribués au lauréat classé n° 1.

150.000 francs en espèces récompenseront le lauréat classé n° 2.

Ensuite, plus de 100 participants — nous espérons dépasser de beaucoup ce nombre, mais les délais d'impression ne nous permettent pas d'attendre la clôture définitive de la liste des prix — plus de 100 participants, nous le répétons, seront récompensés par des lots de grande valeur : scooter, poste de télévision ou radio, électrophone, tourne-disques, vélomoteur, appareils photos, montres hommes et dames, pendulettes, disques microsillons, etc.

Dans notre prochain numéro (juillet), la liste exacte des récompenses sera donnée en même temps que **le bulletin à utiliser obligatoirement pour l'envoi des solutions.**

BULLETIN D'ABONNEMENT A RETOURNER A " FICTION "
96, rue de la Victoire — PARIS-9e — Tél. : TRInité 16-31

		POSTE ORDINAIRE		POSTE AVION	
		A SIMPLE FRANCS	B Recommandé FRANCS	C SIMPLE FRANCS	D Recommandé FRANCS
CATÉGORIE N° 1 FRANCE ET UNION FRANÇAISE	6 mois..	550	700	variable selon surtaxes aériennes, nous demander tarif	
	1 an....	1080	1380		
CATÉGORIE N° 2 ETRANGER. Allemagne occidentale (y compris secteur occidental de Berlin), Autriche, Belgique, Cité du Vatican, Danemark, Finlande, Italie, Luxembourg, Norvège, Pays-Bas, Portugal, Suède, Suisse. Dans ces pays les abonnements peuvent être souscrits dans n'importe quel bureau de poste.	6 mois..	595	865	775	1045
	1 an....	1170	1710	1530	2070
CATÉGORIE N° 3 ETRANGER (autres pays)	6 mois..	680	950	variable selon surtaxes aériennes, nous demander tarif.	
	1 an....	1350	1890		

(Pour tout changement d'adresse, prière de joindre une bande et 30 francs en timbres pour la Métropole ou en coupons-réponses, pour nos abonnés de l'Union Française et de l'Etranger.)

TARIF DES NUMÉROS ANTÉRIEURS	CATÉGORIE 1	CATÉGORIE 2	CATÉGORIE 3
	100	110	120

Supplément pour envoi recommandé *(par paquet de 1 à 5 numéros)* :
France et Union Française : **25 fr.** *Etranger (tous pays)* : **45 fr.**

TARIF DES RELIURES

Pour nos 1 à 7 inclus et ensuite par semestre (spécifier dans la commande si la reliure spéciale, pour les sept premiers numéros, est désirée. Prix : 325 fr. (10 % de remise aux abonnés et aux membres du Club.)

ajouter les frais de port et de recom.	France et U. F.	Étranger
1 rel.	**55** fr.	**75** fr.
2 rel.	**70** fr.	**93** fr.
3 rel.	**95** fr.	**117** fr.

BON DE COMMANDE

1 abonnement de 6 - 12 mois - catégories 1 - 2 - 3 ;
Expédition A - B - C - D (A servir à partir du n°.........)
(Rayer les mentions inutiles.)

..........Reliures à..........frs = ... plus frais de port..........

..........Nos antérieurs à..........frs =.......... plus frais de port ....

Indiquer ci-dessous les numéros désirés. Total

Nos ....

Règlement : Mandat - Chèque banc. - C.C.P. Editions O.P.T.A. Paris 1848-38. - Contre remb. (1).
Vous éviterez les frais d'envoi contre remboursement en réglant à la commande.
(1) Rayer les mentions inutiles. Date..............................

NOM .... En lettres majuscules, S. V. P.

ADRESSE ....

.... *PROFESSION* (2) ....

(2) Indication facultative, mais utile pour nos statistiques.

F.

BUREAUX D'ABONNEMENT A L'ETRANGER :
En BELGIQUE : Agence Franco-Belge de Presse, 45, rue de l'Escrime, Bruxelles. C.C.P. Bruxelles 612-51.
En SUISSE : M. VUILLEUMIER, 6, rue Micheli - du - Crest, Genève. C. C. P. Genève 1.6112.

Documentation bibliographique

Livres de " science-fiction " ou assimilés récemment parus

SCIENCE-FICTION

CARSAC (Francis). — Les Robinsons du Cosmos. Coll. « Rayon Fantastique ». *Gallimard* .... **200 fr.**

GUIEU (Jimmy). — Commandos de l'espace. Coll. « Anticipation ». N° 51. *Fleuve Noir* .... **240 fr.**

HOUREY (P. A.). — Vuzz. Coll. « Rayon Fantastique ». *Gallimard* .... **200 fr.**

EPOUVANTE

BOCRAT (Henri). — Soupe aux crabes. *Gallimard* .... **550 fr.**

SVENN (Patrick). — Le fantôme aveugle. Coll. « Angoisse ». N° 8. *Fleuve Noir* .... **225 fr.**

FANTASTIQUE

BESSAND-MASSENET (Pierre). — Magie rose. *Plon* .... **450 fr.**

DEHARME (Lise). — Le château de l'horloge. *Julliard* .... **600 fr.**

RAY (Jean). — Malpertuis. Coll. « Présence du Futur ». *Denoël* .... **450 fr.**

DOCUMENTAIRES

GAMOW (Georges). — Lune, escale vers l'infini (*). Coll. « Science-jeunesse ». *Plon*. **390 fr.**

GREILING (Walter). — Le monde dans cinquante ans. Coll. « L'Avenir en marche ». *Amiot-Dumont* .... **790 fr.**

LEONARD (J. Norton). — Ciel des hommes. Coll. « Les Clefs de l'Aventure ». N° 8. *Arthaud* .... **960 fr.**

PLANTIER (Lt Jean). — Propulsion des soucoupes volantes par action directe sur l'atome. Coll. « Etudes-Découvertes ». *Mame*. **285 fr.**

RHINE (J. B.). — Le nouveau monde de l'esprit. Coll. « Problèmes de parapsychologie ». *Maisonneuve* .... **880 fr.**

TYRELL (G. N. M.). — Apparitions et fantômes. *Fasquelle* .... **590 fr.**

(*) Pour les jeunes.

Service bibliographique

Plusieurs lecteurs de Province et des Colonies nous ont signalé avoir des difficultés à trouver sur place les romans mentionnés par leur éditeur dans leur page d'annonce ou dont nous parlons dans nos rubriques. Ils nous ont demandé si nous pouvions les leur procurer. C'est bien volontiers que nous nous mettons à leur disposition pour leur adresser au prix de librairie les titres dont ils désireront faire l'acquisition ainsi que tous les autres volumes en dehors du domaine policier.

Pour éviter les frais de contre remboursement, joindre à la demande adressée à :

« FICTION », 96, rue de la Victoire, Paris-9e

le montant correspondant à la commande, en ajoutant les frais de correspondance, d'envoi et de recommandation basés sur le barème suivant :

Pour 1 roman .... 70 fr.
Pour 2 romans .... 85 fr.
Pour 3 ou 4 romans .... 120 fr.
Pour 5 ou 6 romans .... 150 fr.

Paiement par mandat, chèque ou C. C. P. OPTA PARIS 1848-38.
(Joindre également un timbre pour la réponse en cas de demandes particulières, ou en coupons-réponses internationaux, pour nos abonnés de l'Union Française et de l'Etranger.)

Dépôt légal : 2e trimestre 1955. — *Le Gérant :* M. Renault.
Imp. de Montsouris, 1, rue Gazan, Paris-14e.

TABLE DES RÉCITS PARUS DANS « FICTION »

(Deuxième année). — Premier semestre 1955. (Nos 14 à 19).

Nos		Mois	Pages
18	ABERNATHY, ROBERT : Recommencement ...	Mai	74
17	ANDERSON, POUL : Les parias	Avr.	47
16	AUTHIER, GABRIEL : La machine	Mars	16
14	BANKS, RAYMOND E. : Cantiques de Noël ..	Janv.	49
17	BOUCHER, ANTHONY : Exemplaire de presse.	Avr.	35
17	BOUQUET, JEAN-LOUIS : Caacrinolaas	Avr.	78
19	BUCK, DORIS P. : Un petit oracle de rien du tout	Juin	22
14	CARLSON, ESTHER : Quelque chose de plus que les autres...	Janv.	41
14	CARROUGES, MICHEL : Le cache-nez de caoutchouc	Janv.	84
15	CHARTERIS, LESLIE : Le vieil homme et les poissons	Fév.	86
19	CLIFF, CATHERINE : La chaîne et le collier..	Juin	38
18	CLINGERMAN, MILDRED : Dites-nous, grand-mère...	Mai	48
19	CLINGERMAN, MILDRED : Voyage-surprise	Juin	55
19	COLLIER, JOHN : Vertes pensées	Juin	3
19	COPPEL, ALFRED : Mars est à nous !	Juin	43
16	CROW, LEVI : Le guerrier dans les ténèbres ...	Mars	53
16	DEE, ROGER : Le Robinson de l'espace	Mars	90
14	DORÉMIEUX, ALAIN : Le crâne	Janv.	59
17	Le ballet	Avr.	111
15	DUMOULIN, GILLES-MAURICE : Pigeons volent...	Fév.	75
19	DUMOULIN, JEAN-CLAUDE : Le temps perdu.	Juin	97
14	DUNSANY, LORD : Diable d'histoire	Janv.	92
15	FARRÈRE, CLAUDE : L'arbre qui trembla.	Fév.	55
19	FARRÈRE, CLAUDE : Les deux masques de cire.	Juin	18
14	FINNEY, JACK : Le troisième palier	Janv.	79
18	GARRETT, RANDALL : Ressources infinies	Mai	56
19	GRINNELL, DAVID : Le labyrinthe de Lysenko.	Juin	86
19	HOLDING, ELISABETH S. : La grève des oiseaux.	Juin	62
18	HUBBARD, M. P. : La bouteille à l'espace	Mai	27
18	JENNINGS, DALE : Un chien qui rapporte..	Mai	30
15	LONG, Y.-F.-J. : L'octopus.	Fév.	97
18	LUCAIRE, DANIÈLE : Quelle planète étrange !...	Mai	106
14	MACINTOSH, J. T. : Une chance sur trois cents	Janv.	3
15	Une chance sur mille	Fév.	3
16	Brebis galeuses	Mars	3
17	Brebis galeuses (fin).	Avr.	3
18	MADEC, GIL : Le contretype	Mai	61
17	MARLY, MICHEL : Un coup en vache...	Avr.	45
14	NELSON, ALAN : ... mais le silence est d'or ..	Janv.	67
16	NOÉ, YVAN : Meurtre de Malou	Mars	71
18	O'BRIEN, FITZ JAMES : La chambre perdue.	Mai	34
15	OLIVER, CHAD : Le conseiller technique ...	Fév.	99
15	PORGES, ARTHUR : 1 dollar 98	Fév.	110
19	PORGES, ARTHUR : Simon Flagg et le diable ..	Juin	106
15	PRATT, FLETCHER et SPRAGUE DE CAMP : Un fameux cordon-bleu !	Fév.	78
18	RAY, JEAN : « Le Psautier de Mayence » ..	Mai	3
14	SAARI, OLIVIER : Sa chance	Janv.	99
15	SALE, RICHARD : Ça c'est du billard !	Fév.	60
18	SHECKLEY, ROBERT : Tu seras sorcier !	Mai	94
15	SPRAGUE DE CAMP et PRATT, FLETCHER : Un fameux cordon-bleu !	Fév.	78
18	WATT, T. S. : La pêche est son péché	Mai	103